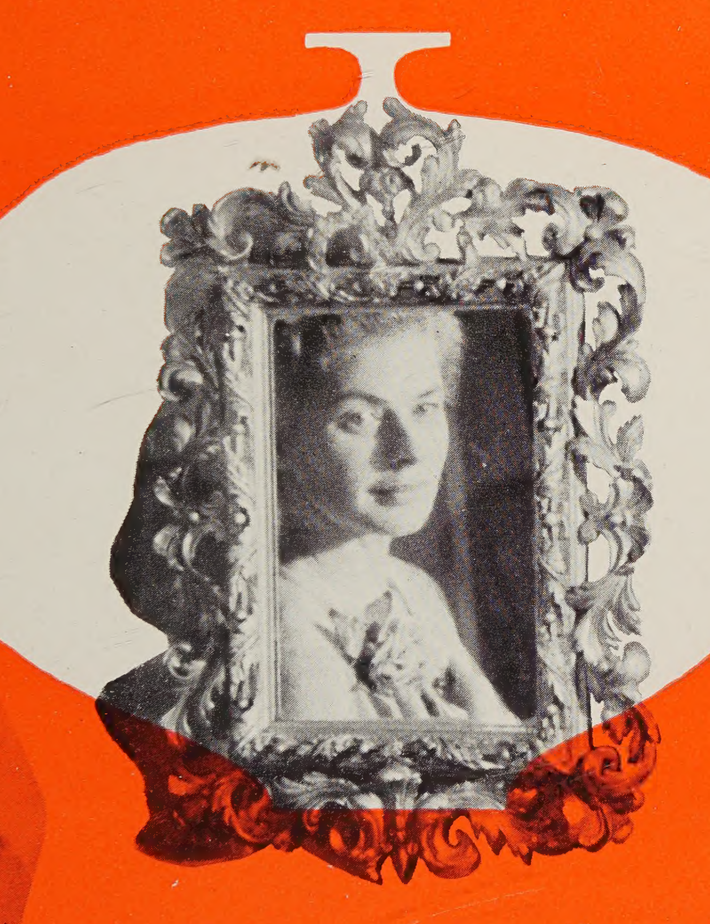


152

femina-théâtre



THÉ ET SYMPATHIE



Théâtre de Paris

Pièce de Robert Anderson

Adaptation de Roger-Ferdinand

Mise en scène de Jean Mercure


Thérèse
le Prat

Théâtre de Paris

Direction :
Elvire Popesco
et
Hubert de Malet

Pièce en trois actes
et quatre tableaux
de Robert Anderson

Adaptation de Roger-Ferdinand

Mise en scène de Jean Mercure

Décor de François Ganeau

THÉ ET SYMPATHIE

Distribution

par ordre d'entrée en scène

Laura Reynolds	Ingrid Bergman
Lily	Simone Paris
Tom Lee	Jean-Loup Philippe
David Harris	Guy Kerner
Allan	Georges Flavien
Ralph	Jean Mondani
Steve	Pierre Derome
Bill Reynolds	Yves Vincent
Phil	Georges Berger
Herbert Lee	Bernard Lajarrige
Paul	Bernard Klein

Cette pièce a été créée le 30 novembre 1956

…RID BERGMAN dans le rôle de Laura Reynolds :
…eaucoup de thé et un peu de sympathie
…un peu de thé et beaucoup de sympathie ? »
(Portrait de Thérèse Le Prat)

PARIS-NEW-YORK : accord complet



J'avoue avoir hésité avant d'accepter la mise en scène de « Thé et Sympathie », car, si j'ai eu la joie de participer au triomphe en France de pièces comme « Le Fleuve étincelant », « Maître après Dieu », « Miss Mabel », « Sur la terre comme au ciel », « Living-room », qui n'avaient eu aucun succès en Amérique, je me méfiais au contraire des grands succès américains qui, bien souvent, ne trouvent en France qu'un écho amoindri quand ils ne tombent pas dans une indifférence générale.

La présentation d'une pièce étrangère offre trois possibilités.

La première (elle ne requiert pas de metteur en scène au sens profond du mot) consiste à copier le plus servilement possible ce qui a été fait dans le pays d'origine. C'est le principe du film doublé, à cela près qu'après avoir remplacé la voix des créateurs on remplace aussi leurs visages.

La troisième consiste à ne tenir aucun compte du pays d'origine et à situer purement et simplement l'action en France avec des personnages français.

Entre ces deux partis extrêmes, il existe une ligne médiane, la plus difficile à suivre comme toujours, mais la seule valable, à mon sens.

Il faut d'abord s'identifier à l'auteur, repenser l'œuvre et chacun des personnages, s'interroger sur le sens du moindre détail, puis transposer le tout, le « sensibiliser » pour un public français.

Je ne crois pas avoir fait de « Thé et Sympathie » une pièce française ; je n'espère pas non plus que les Américains s'y reconnaissent tout à fait.

J'ai cherché avant tout à dégager le caractère universel de l'aventure Tom-Laura, et sa pureté.

Il y aura toujours et partout des adolescents en butte aux persécutions de camarades moins sensibles.

Il y a parfois, sur leur chemin, des femmes pour les sauver du désespoir.

Quel homme n'accepterait rétrospectivement les souffrances de Tom pour avoir été finalement initié à l'amour dans ces conditions ?

Quelle femme n'a souhaité au fond de son cœur d'accomplir, une fois dans sa vie, le geste de Laura ?

Je suis particulièrement heureux d'avoir pu aider aux débuts d'Ingrid Bergman sur la scène française. Robert Anderson, de loin, Roger-Ferdinand, Elvire Popesco et Hubert de Malet, comme directeurs, Ingrid Bergman et tous mes camarades acteurs m'ont rendu la tâche facile. Paris-New-York, accord complet.

Jean MERCURE



MAQUETTE DU DÉCOR DE FRANÇOIS GANEAU

A Madame Ingrid BERGMAN
qui a honoré et enrichi de
sa présence merveilleuse cette
adaptation de la pièce de
Robert ANDERSON.
Avec reconnaissance et amitié.
ROGER-FERDINAND.

ACTE I

Un vieux cottage de style colonial, transformé en dortoir à l'usage des étudiants d'un collège de la Nouvelle-Angleterre. Au rez-de-chaussée, à droite, le studio du professeur intendant. A gauche, dans le hall, un escalier mène aux chambres des étudiants. Au premier, à mi-hauteur de la scène, à gauche toujours, la chambre de Tom.

Le studio du professeur est une pièce accueillante et paisible, bien qu'assez sombre, mais il suffit d'en allumer les lampes pour y poser, ici et là, d'agréables taches de lumière. Au fond, une cheminée, des étagères avec des livres ; à droite, une porte à deux battants relie le cabinet aux autres pièces de l'appartement.

Les étudiants — ils sont huit dans la maison — ne disposent pas de salle commune ; aussi ont-ils pris l'habitude d'utiliser le cabinet de travail de leur intendant. Ils ont permission d'y entrer quand la porte est entrebâillée.

La chambre de Tom est petite, et son ameublement sommaire : un lit, une chaise, un bureau ; mais, si elle avait un peu, au départ, l'austérité d'une cellule, l'occupant a su lui donner un aspect confortable et intime grâce à l'indienne dont il a recouvert le lit et orné la fenêtre. Il y a aussi un gramophone sur le bord de la fenêtre. Et la porte de la chambre ouvre sur un living-room partagé en commun avec un autre pensionnaire de la maison. Une seconde porte relie le living-room avec l'escalier, ce qui oblige à passer par le salon pour entrer dans la chambre.

Au lever du rideau, il est tard dans l'après-midi. C'est le début de juin. Les lampes ne sont pas encore allumées et le cabinet de l'intendant est noyé dans la pénombre.

Là-haut, dans sa chambre, Tom Lee, assis sur son lit, fredonne doucement Plaisir d'amour *en s'accompagnant d'une guitare.*

Tom a dix-sept ans. Il donne une impression d'extrême jeunesse, un mélange de sérieux et de fragilité. Il porte un pantalon kaki délavé, une chemise blanche à col largement ouvert, des souliers de tennis.

En bas, dans le studio, deux jeunes femmes, Laura Reynolds et Lily Sears, écoutent la chanson de Tom. Laura peut avoir vingt-cinq à vingt-huit ans. Elle est belle, fine, sensible. On la devine intelligente,

compréhensive et tendre. Elle porte un pull over de cachemire, une jupe en lainage. Tout en écoutant Tom chanter, elle coud un costume d'époque.

Lily, elle, peut avoir trente-cinq à quarante ans. Sa mise contraste violemment avec la sobre élégance de Laura ; son style vestimentaire rappelle plutôt celui d'une habituée de bar à la mode et cadre mal avec l'austère simplicité d'une petite ville de la Nouvelle-Angleterre : chapeau excentrique, étole de fourrure. Lily joue distraitement avec le verre qu'elle tient dans la main.

TOM, *qui chante à la guitare :*

Plaisir d'amour,
Ne dure qu'un moment.
Chagrin d'amour
Dure toute la vie...

(*Et quand il a terminé, il reprend la mélodie qu'il fredonnera négligemment par la suite, par intermittence, comme si l'air l'obsédait.*)

LILY. — C'est Tom ?

LAURA, *distraitement, en apparence.* — Oui... Je pense...

LILY. — Il n'a donc pas cours cet après-midi ?

LAURA, *même jeu.* — Non... Tu vois...

(*Tom a fini de chanter.*)

LILY. — Tu veux que je te dise, moi, à quoi il pense ?

LAURA, *négligemment, après avoir coupé un fil entre ses dents.* — A quoi donc ?

LILY. — Tu veux que je te dise à quoi pensent tous les garçons de ce collège, quelle est leur unique préoccupation ? Pas seulement au printemps, comme en ce moment, mais chaque jour de l'année et du matin au soir ?... Le sexe !...

LAURA. — Tu es toujours aussi folle !

LILY. — Crois-moi, Laura, ils sont là, dans ce collège, trois cents jeunes gens de treize à dix-neuf ans qui ne pensent qu'à cela.

LAURA. — Calme-toi, Lily !

LILY. — A leur âge, Laura, c'est la grande question. C'est la seule.

LAURA, *posément.* — Et alors ?

LILY. — Toutes ces présences ne te donnent pas des idées parfois, une agitation, une... nervosité ?...

LAURA. — Je n'y pense même pas.

LILY. — Moi si. Franklin m'a dit qu'on leur colle du bromure. A la façon qu'ils ont de te regarder, on ne le dirait pas !

LAURA. — De me regarder ? Moi ?

LILY. — Toi et les autres femmes qui valent la peine d'être regardées.

LAURA. — Toi, par exemple ?

LILY, *flattée.* — Peut-être bien. Quand je suis arrivée ici, il y a dix ans — déjà — enfin toute jeune encore, j'ai d'abord cru que je ne pourrais pas le supporter. Et aujourd'hui, vois-tu, j'adore... J'adore les épier. J'aime les voir souffrir...

LAURA, *sur un ton de reproche.* — Lily !...

LILY. — Tu n'en es qu'à ton premier printemps ici. Attends un peu et tu m'en diras des nouvelles.

LAURA. — Mais ce sont des enfants, Lily... Ce ne sont *que* des enfants.

LILY. — Que tu dis, mais, d'après les statistiques, c'est entre treize et dix-neuf ans que...

LAURA. — De grâce !... Pas de détails.

LILY. — On croirait que tu as déjà un pied dans la tombe. Quel âge as-tu donc ?

LAURA, *souriante.* — Je suis majeure !

LILY. — Quand ils arrivent ici, tu comprends, Laura, ils ignorent tout de la femme... et ils passent leur temps à échanger entre eux des tuyaux complètement faux sur la question... Ils sont tellement exaltés, déchaînés, dévorés... Adorables...

LAURA. — A moi, ils m'ont toujours paru paisibles... indifférents.

LILY. — Mais c'est l'air qu'ils se donnent, Laura ! Ce n'est qu'un masque ! Pense qu'à leur âge Roméo avait déjà enlevé Juliette. Mais ces gosses sont follement passionnés ! Ils sacrifieraient sans hésiter leur vie à l'amour ! A cet âge-là, on se tue par amour !... Ils sont habités par le tragique... D'ailleurs, comme le dit Franklin, dans toutes les histoires qu'ils apprennent, les sujets qu'ils abordent, tout finit dans la mort.

LAURA. — A leur âge, on aime jouer les héros !

LILY. — On rate un examen ? Il faut mourir. On est humilié ? Il faut mourir. On a un petit chagrin d'amour ? Mourir, mourir ! C'est terrible.

LAURA. — Mais combien touchant aussi. Tu ne trouves pas ?

LILY. — C'est bouleversant !... Et, surtout, pas un mot de notre conversation à mon mari ?

LAURA. — Tu n'y penses pas !

LILY. — Après tout, quelle importance ! On m'a déjà fait coucher avec tous les professeurs du collège, même s'ils sont mariés.

LAURA, *taquine.* — Tiens, tiens, je devrais peut-être ouvrir l'œil, moi aussi !

LILY. — Pas avec ton mari, naturellement !

LAURA. — Merci.

LILY, *catégorique.* — Rien avec Bill ; jamais. Même à l'époque où il ne te connaissait pas. Il a toujours été bien trop occupé à diriger ses équipes de sport et à organiser ses camps de vacances dans la montagne.

LAURA. — Je connais les goûts de Bill, en effet !

LILY. — Et avec toi, ma chérie, comment est-il au juste ?... Bien ?... (*Regard de Laura.*) J'ai compris. Cela ne me regarde pas, tu as raison. C'est tout à fait ce que je pensais.

(*Laura la regarde et ne répond pas.*)

Et vos vacances ? J'espère qu'il ne va pas encore passer l'été dans la montagne avec son régiment de jeunes grimpeurs...

LAURA. — J'ai pour lui d'autres projets, figure-toi !

LILY. — On peut savoir ?

LAURA, *qui prend un dépliant.* — Visiter le Canada ! J'entends bien le garder pour moi seule tout l'été.

LILY. — Comme tu as raison !

LAURA. — Bien sûr, j'aurais aimé retourner en Italie. Nous y avons fait un séjour si merveilleux l'année passée... Si tu avais vu Bill !

LILY. — Tu venais de le rencontrer, chérie, c'était naturel. Et puis, les professeurs en vacances sont tellement mieux qu'au travail... Surtout à l'étranger. Ils sont un peu comme les civils en temps de guerre... Dame, après... il n'y a plus personne...

LAURA. — Pour moi, Bill est toujours le même !

LILY. — Tant mieux, chérie ! A propos, est-ce que Bill t'a parlé de cette fête que nous avions organisée en son honneur à la veille de son départ en vacances?

LAURA. — Oui. J'en ai même gardé un souvenir. (*Elle sort de son pull-over une bague qu'elle porte attachée à un collier et la montre à Lily.*)

LILY. — Jamais je n'aurais cru qu'il ferait usage de cet anneau de rideau ; nous le lui avions donné à la blague ce soir-là. On était à cent lieues de penser qu'il nous reviendrait marié. On lui avait même lancé le défi à ce cher Bill.

LAURA. — Et ainsi, d'après toi, il ne m'aurait épousée que pour relever ce défi ?

LILY. — Permets, chérie. Je n'ai pas dit cela.

LAURA. — Ça n'était pas cela.

LILY. — Et, maintenant, je me trotte. D'ailleurs Bill aurait pu aussi bien se marier ici. Beaucoup de filles n'auraient pas demandé mieux. Seulement, voilà, il lui fallait une femme sur mesure, une étrangère.

LAURA. — Comment dois-je prendre cela ?

LILY. — Mais comme un compliment. Et ne va surtout pas raconter à Franklin que j'ai bu quand tu le verras ce soir à dîner.

LAURA. — Nous ne dînerons pas au réfectoire ce soir. J'ai préparé ici une petite fête, figure-toi.

LILY. — En quel honneur ?

LAURA. — Une idée qui m'est venue ! Comme ça !

LILY. — C'est encore mieux. De toute façon, ne dis pas à Franklin que j'ai bu.

LAURA. — Si tu ne veux pas qu'il s'en aperçoive, un conseil : ne parle pas trop !

LILY. — Ah ! ne commence pas à jouer les puritaines avec moi. Tu es la seule femme dans ce collège à qui je peux parler librement. Ne change surtout pas.

LAURA. — Promis, Lily.

LILY. — D'ailleurs, quand tu faisais du théâtre, il a bien dû t'en arriver des histoires..., des vertes et des pas mures... Plutôt salées, non ?

LAURA. — Ma parole, tu ferais rougir une professionnelle du streep-tease !

LILY. — Vraiment ?

LAURA. — Vraiment.

LILY. — Voilà bien la chose la plus flatteuse que tu m'aies dite depuis longtemps. Merci, Laura. Merci encore. Au revoir, chérie. (*Elle sort. Et, quelques secondes après, on entend la porte extérieure qui se referme.*)

(*Laura reste longtemps assise. Elle écoute Tom qui chante là-haut. Puis elle se lève, feuillette le prospectus touristique déposé sur le bureau, consulte sa montre, va jusqu'à la porte qu'elle ouvre. Et appelle.*)

LAURA. — Tom !... Tom !...

(*A l'appel de son nom, Tom, d'un bond, saute du lit, traverse la chambre et apparaît sur le palier.*)

TOM. — Oui ?

LAURA, *sur un ton de camaraderie, de grande amitié.* — J'ai préparé une tasse de thé. Tu veux descendre ?

(*Tom regagne vivement sa chambre, se brosse les cheveux, descend les escaliers, entre dans le studio avec gravité, comme dans quelque sanctuaire.*)

J'ai presque terminé ton costume pour la pièce. Nous pouvons faire un essayage. Tu veux bien ?

TOM. — Dois-je fermer la porte ? Préférez-vous que je la laisse ouverte ?

LAURA, *en coulisse.* — Aucune importance.

(*Tom avec précaution a fermé la porte. Il est terriblement amoureux de Laura. Il n'entretient sans doute aucun espoir, mais il l'aime d'un amour d'adolescent, profond, touchant, passionné. Mais le ton réservé de son attitude ne l'empêche pas de faire des allusions à peine voilées à l'amour qu'il lui porte.*)

LAURA, *qui entre avec le plateau au moment où Tom ferme la porte.* — Laisse ouvert. (*Tout en déposant le plateau sur la table.*) Si tes camarades ont terminé leurs cours un peu plus tôt que prévu, ils pourront entrer, eux aussi. C'est mieux ainsi.

TOM, *déçu.* — Bien sûr !...

(*Laura retourne chercher l'assiette de biscuits ; au passage, elle s'arrête juste le temps de constater que Tom n'a laissé la porte que très légèrement entrebâillée. Elle sourit, amusée. Et sort. Tom en profite pour pousser un peu plus la porte. Laura revient avec l'assiette.*)

LAURA. — Sers-toi.

TOM. — Merci, Madame. (*Tom a pris un gâteau et s'est assis au pied de la chaise de Laura.*)

LAURA. — Tu n'as pas froid là-haut avec tes camarades ?... On a peut-être coupé le chauffage un peu tôt. Non ?

TOM. — Nous n'avons pas froid. Ça va. Bien qu'ici, avec ce feu de bois, c'est mieux bien sûr... C'est même beau !...

LAURA, *négligemment, tout en reprenant son travail.* — Je t'ai entendu chanter tout à l'heure ?

TOM. — Ah oui ?... Cela ne vous a pas dérangée, au moins ?

LAURA. — Non. Pourquoi ? Au contraire ?

TOM. — Si cela vous dérange, n'hésitez surtout pas à frapper sur le radiateur. Je comprendrai.

LAURA. — Elle est ravissante, cette chanson !

TOM. — « Plaisir d'amour... » Joli titre, n'est-ce pas ? (*Il dit les paroles.*) « Plaisir d'amour ne dure qu'un moment. Chagrin d'amour dure toute la vie. » (*Il rectifie.*) Ce sont les paroles de la chanson.

LAURA. — J'ai compris... Et qu'en penses-tu ? Elles sont vraies, ces paroles ?

(*Tom hausse les épaules.*)

Tu les chantes comme si tu avais connu tous les chagrins d'amour du monde !

TOM. — Je n'ai connu ni les plaisirs, ni les chagrins. Rien.

(*On entend la théière siffler en coulisse.*)

LAURA. — Allons donc ! Un garçon comme toi !

TOM, *naïvement sincère.* — Qu'allez-vous imaginer ?

LAURA, *en coulisse.* — Pourtant, tu auras bien une partenaire pour le bal après la représentation de samedi ?

TOM. — Oui.

LAURA. — Tu vois bien !... Qui ?

TOM. — Vous, Madame.

LAURA, *qui réapparaît.* — Moi ?

TOM. — Vous étiez sur la liste des hôtesses. Comme je suis membre du comité, j'ai participé au tirage au sort.

LAURA. — Et tu as perdu ?

TOM. — J'ai gagné.

(*Un temps.*)

LAURA, *embarrassée.* — Je pensais aller au bal avec mon mari.

TOM. — N'y comptez pas. D'abord, il ne sera pas là samedi. Son club fait une excursion en montagne. Vous aviez donc oublié ?

LAURA. — Tu vois. J'avais oublié.

TOM. — Moi pas... (*Un temps.*) Il aime beaucoup

les excursions, n'est-ce pas ?... (*Laura ne répond pas.*) Cela ne vous ennuie pas de m'avoir pour cavalier au moins ?

Laura. — Bien au contraire, j'en suis ravie.

Tom. — Dans tous les cas, on m'a confié une mission. Je dois découvrir, sans que vous le sachiez, la couleur de la robe que vous allez porter.

Laura. — Et pourquoi ?

Tom. — Le comité a l'intention de vous offrir une boutonnière...

Laura. — C'est gentil. Je n'ai guère le choix, tu sais. Je mettrai probablement ma robe blanche.

Tom. — Je m'occuperai donc personnellement de la question.

Laura. — Merci, Tom.

Tom. — D'ailleurs, vous devez être très blasée après toutes les fleurs que vous avez dû recevoir à l'époque où vous étiez actrice...

Laura. — Oh ! rien d'extraordinaire. De temps en temps, bien sûr... Quelques bouquets par-ci, par-là...

Tom. — Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est qu'une femme comme vous ait pu lâcher le théâtre pour venir s'enterrer dans une école. Ça !... Remarquez que, personnellement, je suis heureux que vous l'ayez fait... mais enfin je trouve ça...

Laura. — Il faut te dire que je n'ai jamais eu le feu sacré.

Tom. — Vous étiez sûrement formidable !...

Laura. — Pas du tout.

(*Tom regarde le feu avec un calme apparent.*)

Tom. — Vous n'avez jamais joué Bernard Shaw ?

Laura. — Si.

Tom. — Vous savez qu'elle est, entre toutes les pièces de Shaw que nous étions condamnés à lire, celle que j'ai choisie ?... *Candida* !

Laura. — Parce que c'était la plus courte ?

Tom. — Non... Parce que c'est la meilleure, celle que je comprends le mieux, celle qui me touche le plus... Vous n'avez jamais joué *Candida*, Madame ?

Laura. — En tournée, quelquefois.

Tom. — D'après vous, elle a raison dans la pièce de chasser ce Marchbanks ?

Laura. — Puisque Shaw l'a voulu ainsi ?...

Tom. — D'abord, ce Marchbanks parle beaucoup trop... Quelle suffisance !... Moi, je ne sais pas, mais il me semble que si j'aimais une femme, je ne penserais jamais à parader devant elle comme il le fait... Candida aurait pu le couvrir de ridicule si elle l'avait voulu.

Laura. — Mais elle n'aurait plus été Candida. Allez, lève-toi. Et voyons si ça va. (*Laura s'est levée, le costume dans les mains.*)

Tom, *qui s'est levé*. — Je pense à mon père. Il va sauter au plafond quand il va apprendre que je joue encore un rôle de femme.

Laura. — Lady Teazle dans *L'Ecole du scandale* est un très beau rôle.

Tom. — Allez expliquer ça à mon père qui ne comprend rien à rien !

Laura. — Il est sévère avec toi ?

Tom. — Mieux vaut ne pas en parler. J'ai débuté dans Lady Macbeth l'année dernière. Vous n'étiez pas encore là, heureusement pour vous...

Laura. — On m'a dit que tu avais été très bien.

Tom. — Si vous aviez lu la lettre que m'a envoyée mon père ! On lui avait adressé une photo de moi en Lady. Qu'est-ce que j'ai pris !... Surtout, s'il vient aujourd'hui, comme il en est question, pas un mot.

Laura, *qui l'aide à boutonner la robe*. — Tu peux compter sur moi. Et ta mère ? Elle t'a vu dans la pièce ?

Tom, *qui commence à relever ses pantalons*. — Je ne vois plus ma mère. Vous ne saviez pas ?

Laura. — Je ne savais pas.

Tom. — Mes parents sont divorcés.

Laura. — Ah ! Je suis désolée.

Tom. — Eux sont ravis. J'aurais dû être un lien entre eux... C'est pour ça que j'avais été mis au monde. J'ai raté ma première mission, vous voyez !... C'est terrible.

Laura. — Tu ne vois jamais ta mère ?

Tom. — Je ne l'ai jamais vue depuis l'âge de cinq ans. Tout ce que je me rappelle d'elle, c'est la phrase qu'elle me disait toujours : « Allez, va jouer dehors !... » J'allais jouer.

Laura, *qui lui passe la jupe*. — A part Lady Macbeth, tu n'as jamais interprété un autre rôle de femme ? Grace, par exemple ?

Tom, *qui se raidit*. — Non.

Laura. — J'entends souvent tes camarades t'appeler Grace. J'avais pensé...

Tom. — Non. Jamais.

Laura. — J'ai commis une gaffe ?

Tom. — Pas du tout.

Laura. — Si. Je vois. Je regrette.

Tom. — Ça n'est pas grave. C'est d'ailleurs une histoire idiote. Il se trouve que j'avais vu un vieux film de Grace Moore. Vous vous le rappelez ? Alors, j'en parlais tout le temps, naturellement ! Et ils ont fini par me surnommer Grace. C'est ridicule, mais c'est bien un peu de ma faute. C'est tout.

Laura. — C'est terrible un surnom, tu as raison. Je me souviens qu'étant toute jeune fille j'étais si grande, si mince ! On m'appelait Haricot !

Tom. — Les gens, tout de même ! Croyez-vous ?

Laura, *qui ajuste sa robe*. — Il faudra que je reprenne légèrement la taille. (*Elle désigne la poitrine.*) Comment la vois-tu, Lady Teazle ? Forte ou mince ?

Tom, *qui regarde furtivement la poitrine de Laura*. — Je vous laisse le choix.

Laura, *qui le fait monter sur un tabouret*. — Et il n'y a vraiment aucune jeune fille que tu puisses inviter samedi soir ?

Tom, *catégorique*. — Personne. D'abord, je ne connais pas de jeunes filles.

Laura. — Tu as bien une amie d'enfance ?

Tom. — Je n'ai pas mis les pieds à la maison depuis dix ans. L'été, mon père m'envoie dans les camps et, le reste du temps, c'est l'internat.

Laura. — Mais à Noël ? A Pâques ?

Tom. — Mon père m'envoie tous les soirs au concert ou au théâtre avec une vieille parente. Comment voulez-vous que je fasse la connaissance de fille dans des conditions pareilles ?

Laura. — Mais Allan, ton camarade de chambre, connaît, lui, beaucoup de filles. Demande-lui de t'en présenter !

Tom. — Je ne sais même pas danser... Je préfère vous le dire pour que vous n'attendiez rien de moi samedi.

Laura. — Nous resterons assis dans un coin et nous bavarderons.

TOM, *content*. — O. K.

LAURA. — A moins que je ne t'apprenne à danser.

TOM, *gêné*. — Vous ?

LAURA. — Pourquoi pas ? C'est très simple. Tu vas voir... Descends de ton tabouret.

(*Tom s'exécute.*)

LAURA, *qui a pris une pose de départ*. — Lève la main gauche comme ceci. Passe ton bras droit autour de ma taille... (*Il hésite et la regarde fixement.*) Je suis sûre que tu te moques de moi... Un garçon de ton âge !... Tu sais danser...

TOM. — Je ne me moque sûrement pas de vous.

LAURA. — Alors, au travail... J'ai une grande habitude. C'est moi qui ai appris à mon mari... Mets ton bras autour de ma taille !... (*Elle lui prend le bras.*)

TOM. — De quoi avons-nous l'air tous les deux avec nos jupes !

LAURA. — Quitte la tienne, si tu veux. A moi, ça m'est difficile. Attends une seconde que je t'examine. (*Laura a pris du recul et le regarde.*) Quelle ravissante jeune fille tu fais ! Tu auras beaucoup de succès, Tom !

TOM, *avec une révérence*. — Merci, Madame.

(*Harris, un jeune professeur, traverse le hall d'un pas rapide, monte à la chambre de Tom, frappe à la porte.*)

LAURA. — Qui cela peut-il bien être ?

TOM. — Aucune idée. Ils sont tous au cours.

(*Laura a ouvert la porte et jeté un coup d'œil sur les escaliers.*)

LAURA. — Oh ! c'est vous, Harris ?

HARRIS, *qui s'est retourné*. — Bonjour, Laura... Je suis à la recherche de Tom Lee.

LAURA. — Il est ici, en train d'essayer son costume pour la représentation de samedi.

HARRIS. — Je peux le voir ?

LAURA. — Mais certainement... (*Elle appelle.*) Tom ! M. Harris demande à te voir. (*A Harris.*) Voulez-vous lui parler ici ? Je passerai à côté.

HARRIS, *un peu mystérieux*. — Je préfère l'attendre dans sa chambre. Voulez-vous lui dire de monter ?... (*Avec une sécheresse aimable.*) S'il vous plaît. Merci, Laura. (*Et Harris est entré dans la chambre de Tom.*)

LAURA. — M. Harris t'attend là-haut. Il a besoin de te parler.

TOM. — C'est bizarre.

LAURA. — Emporte ta robe. Tu l'essaieras devant la glace. Vois si tu peux bouger dedans. (*Elle lui a mis la robe sur le bras.*) Quand tu en auras terminé avec M. Harris, tu me la rapporteras.

TOM, *soucieux*. — Bien sûr... (*Il a fait quelques pas ; il a pris un biscuit au passage et contemple Laura avec amour.*) Merci pour le thé !...

LAURA. — Je t'en prie !...

(*Et, avant de sortir, Tom, avec admiration, la regarde de dos, une dernière fois. Doucement, il a fermé la porte. Il est monté jusqu'à sa chambre tandis que Harris, à l'intérieur, s'est assis tout en serrant et desserrant ses mains nerveusement. On le devine impatient de l'entretien.*)

TOM, *du living-room qu'il partage avec Allan*. — Monsieur Harris ?

(*Laura, après avoir jeté un regard sur le dépliant touristique placé sur le bureau, quitte le cabinet de travail.*)

HARRIS. — Je suis là.

TOM, *intimidé*. — Bonjour, Monsieur Harris. (*Harris a refermé la porte d'un geste bref.*)

HARRIS, *direct*. — Alors ?

TOM, *qui offre à Harris un siège après l'avoir débarrassé de ses affaires*. — Monsieur ?

HARRIS. — Qu'es-tu allé raconter au doyen ?

TOM. — Moi, Monsieur ?

HARRIS. — Qu'est-ce que tu es allé raconter au doyen ? Réponds-moi.

TOM. — Quand cela ?... Je ne vous comprends pas, Monsieur.

HARRIS. — Il t'a appelé ?

TOM. — Il m'a appelé ?

HARRIS. — Tu ne vas quand même pas me dire que le doyen ne t'a pas convoqué chez lui ?

TOM. — Il ne m'a pas convoqué. Pourquoi l'aurait-il fait ?

HARRIS. — Il ne t'a pas questionné sur ce que tu as fait samedi ?

TOM. — Pourquoi l'aurait-il fait ? Je n'ai rien fait de mal.

HARRIS. — Nous étions ensemble, samedi. Tu t'en souviens ?

TOM. — Aucun règlement n'interdit à un élève de sortir avec un professeur ?

HARRIS. — Réponds-moi, Tom, tu as dit quelque chose. Tu as laissé échapper des mots qui ont voulu dire...

TOM. — Quoi ?

HARRIS. — Samedi, nous sommes allés dans les dunes, rappelle-toi.

TOM. — Je me rappelle, bien sûr.

HARRIS. — Nous avons nagé.

TOM. — Oui !... Et alors ?

HARRIS, *fâché*. — Et alors !... Il fallait que tu le racontes...

TOM, *qui élève la voix*. — Mais enfin, Monsieur, pourquoi tout cela ? Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je dit ?

HARRIS. — J'ai eu un geste ?... Une attitude, un mot, une façon équivoque de me comporter ?

TOM. — Je ne comprends pas votre question.

HARRIS. — Mais le mal est fait.

TOM, *qui détourne la tête*. — Je ne sais absolument pas de quoi vous me parlez.

HARRIS. — Mais à la suite de ce que tu as dit...

TOM. — Je répète que je n'ai rien dit. Je n'avais rien à dire.

HARRIS, *précis*. — Mais, à la suite de ce que tu as dit, le doyen m'a convoqué, m'a cuisiné, m'a reproché je ne sais quelle infamie. Et m'a signifié mon renvoi. Et j'ai perdu mon poste parce que je t'ai emmené nager samedi dernier.

TOM, *dont la bonne foi est évidente*. — Je ne vois vraiment pas le rapport.

HARRIS. — Tu ne comprends pas ? Ou tu ne veux pas avoir l'air de comprendre ?

TOM, *naïvement*. — Vous n'avez rien fait de mal !... Ni vous, ni moi, monsieur Harris !

HARRIS. — Je n'ai rien fait de mal et tu le reconnais. Mais tu l'as donné à entendre... Répète-moi ce que tu as répondu au doyen.

TOM. — Je ne l'ai pas vu. Je jure que je ne l'ai pas vu... Je me tue à vous le dire parce que c'est la vérité.

HARRIS. — Eh bien, tu vas le voir. Il te convo-

quera... Il y a eu... des commérages. Des saloperies ont été dites. La calomnie est allée son chemin..., des bruits circulent que chacun a de la joie à colporter. Voilà les faits. Voilà où nous en sommes, tout cela parce que samedi nous sommes sortis ensemble... (*Harris s'est dirigé vers la porte. Puis s'est arrêté. Puis s'est retourné. Et, soudain, calmé, revient vers Tom.*)

Peut-être n'est-ce pas ta faute après tout... Peut-être n'as-tu rien dit... Peut-être n'aurais-je pas dû sortir avec toi... Excuse-moi, Tom... J'avais cru comprendre que tu avais parlé... Au revoir... Allez, travaille ton chant.

(*Tom, qui n'a pas compris, ne sait quoi répondre et lève les mains en signe d'impuissance. Harris est passé dans le living-room tandis que trois jeunes gens pénètrent dans le hall et se dirigent vers les escaliers. Ils ont des livres dans les mains, portent des vestons sport, des pantalons de toile kaki ou de flanelle, des chaussures blanches à semelles de crêpe.*)

ALLAN. — Ce sont des ragots ! Des mensonges ! Je n'en crois pas un mot.

RALPH, *costaud et fort en gueule.* — Des copains les ont vus tous les deux dans les dunes !

ALLAN. — Et après ? Qu'est-ce que ça prouve ?

RALPH. — Ils étaient à poil... Qu'est-ce qu'il te faut de plus ?

ALLAN. — Tu vas la boucler, oui ? Tu veux que Mme Reynolds nous entende ?

RALPH, *plus bas.* — O. K ! Tu verras bien. Harris va sûrement être vidé. Quant à moi, avec Tom à côté, j'aime mieux te dire que je vais m'enfermer à double tour... Prudence !

ALLAN. — Tu vas te taire, oui ?

RALPH. — Entre nous, tu as un sacré courage de partager sa chambre ; toi alors tu n'as peur de rien !

(*Harris qui apparaît sur le palier commence à descendre les escaliers.*)

HARRIS, *au passage.* — Bonjour.

ALLAN. — Bonsoir, monsieur Harris.

(*Harris traverse le hall et sort.*)

RALPH. — Alors ?... Tu as compris ? Tu es fixé à présent ? A ta place, je ne serais pas tranquille.

STÈVE, *qui est petit, sournois et fait chorus à tout ce que dit Ralph dont il admire la force.* — Si par hasard tu as besoin de te défendre, appelle-nous ! Après tout, Tom, on s'en fout. Moi, ce qui m'intéresse, c'est que, de sa fenêtre, on peut voir Mme Morrisson donner la tétée à son rejeton... C'est l'heure. On y va ?

RALPH. — Toi, avec ta grande gueule, tu finiras par nous faire repérer.

(*Tom, qui les a entendus venir, s'apprête à fermer la porte à clef, mais Stève et Ralph sont entrés. D'un bond, ils se sont précipités vers le lit.*)

ALLAN, *qui entre le dernier.* — Regardez-moi ces c... ! S'il est possible d'être bêtes à ce point-là !

STÈVE. — Ah ! va chercher les jumelles, vite !... Tu imagines ? Assise dans sa fenêtre, on se croirait au cinéma !

RALPH. — Le jour où elle va sevrer le môme, on l'aura sec !

STÈVE. — J'espère bien que Morrisson lui en fera un autre.

TOM, *qui regarde Ralph et Stève d'un air ennuyé.* — Vous allez me foutre la paix ?

RALPH, *comme s'il venait de découvrir la présence de Tom.* — Oh ! mais c'est Grace !... Notre cher Grace !... Comment vas-tu, ma belle ?

TOM. — Fichez-moi le camp. C'est ma chambre, ici !

STÈVE, *ironique.* — C'est le boudoir de Grace !

RALPH. — Tu es bien fier, aujourd'hui. Qu'est-ce qui t'arive ?

TOM. — Je ne veux pas que vous montiez sur mon lit. Et puis, vous n'avez pas à utiliser ma fenêtre pour faire les voyeurs.

STÈVE. — Tu veux garder le spectacle pour toi tout seul ?

RALPH. — Ou bien peut-être que les filles ne l'intéressent pas ?

ALLAN, *reparaissant avec les jumelles.* — Vous allez la boucler, oui ? (*Négligemment, il va se servir des jumelles, mais se rend compte que Tom l'observe. Embarrassé :*) Comme crétins, on ne fait pas mieux ! (*A peine ou pas perceptible.*) C...

STÈVE, *jumelles en mains.* — Comme seins, alors !

RALPH, *qui lui prend les jumelles.* — Tu permets ?

STÈVE. — A part ça, on ne t'a pas vu au football samedi dernier ?

TOM. — Je n'en avais pas envie.

RALPH. — Et de quoi avais-tu envie ?

TOM. — Je vous dit de foutre le camp. Je vous l'ai déjà dit la dernière fois. Vous n'avez pas encore compris ? (*Il va pour baisser le store.*)

RALPH, *saisissant Tom au passage et essayant de le maîtriser.* — Doucement, mon mignon. Tu vas nous faire remarquer.

TOM, *hors de lui.* — Lâche-moi. Je te dis de me lâcher... Petit salaud !

RALPH. — Qui appelles-tu salaud ? Ce n'est pas moi, dis ? Tu n'oserais pas ? Hein, Grace !

(*Ralph a empoigné Tom et l'a frappé par deux fois au visage, plutôt pour l'humilier que pour lui faire vraiment du mal. Stève se met de la partie. Allan accourt juste à temps pour éviter une bagarre.*)

ALLAN. — Vous allez taire vos gueules ? (*Il les sépare brutalement.*) C'est fini, oui ? Dehors, vous autres ! Allez, ouste !

(*Tom est affalé sur son lit.*)

RALPH. — Non, mais vous vous rendez compte ? Cette ordure qui me traite de salaud ! Il y a de l'abus. (*Il veut se précipiter sur Tom, Allan l'en empêche.*)

ALLAN. — Vous allez lui foutre la paix ? Un mot de plus et je cogne, moi aussi... Allez vous préparer pour le dîner. Et que je ne vous revoie plus ici.

(*Il les a poussés hors de la chambre. Dès qu'ils sont sortis, Tom s'est levé. Il a pris un mouchoir, essuie son nez qui saigne, s'étend sur son lit, la tête penchée en arrière, pour arrêter l'écoulement du sang.*)

ALLAN, *dans la porte.* — Tu as mal ?

TOM. — Ça va.

(*On entend Ralph et Stève qui dévalent l'escalier en chantant, d'une voix fausse ou enrouée,* Une nuit d'amour. *En bas, la porte du hall s'est ouverte. Bill Reynolds est entré, suivi d'un étudiant, Phil, qu'il tient par le bras. Bill est le mari de Laura. Il est grand, fort, séduisant. Vêtu d'un pantalon de flanelle, d'une veste de tweed, d'une chemise bleue à col ouvert. Il peut avoir la quarantaine.*)

BILL. — Entendu. Je vais y penser... (*Importuné*

par le chant de Ralph, il l'interpelle sèchement du bas de l'escalier.) Eh bien, Ralph !... Ralph !...

RALPH, *s'arrêtant de chanter.* — Vous m'appelez, monsieur Reynolds ?

BILL. — Baissez un peu le ton, voulez-vous ?

RALPH. — Excusez-moi, monsieur Reynolds.

BILL, *qui revient à Phil.* — Nous sommes bien d'accord ? Tu arriveras à la montagne vers le... voyons, nous y serons, nous, à partir du 1er juillet... Disons vers le 3... et nous passerons quinze jours ensemble... Ça va ?

PHIL. — Je pense bien, monsieur Reynolds. Ce sera merveilleux.

BILL. — A cette date, nous aurons aussi Franck Hocktor. Tu t'entends bien avec lui, je crois ? Frank est d'ailleurs un garçon remarquable.

PHIL. — C'est juste, monsieur Reynolds.

BILL. — Alors, entendu comme ça.

PHIL. — Merci beaucoup, monsieur Reynolds.

BILL, *en montant l'escalier.* — Du premier au quinze. A bientôt. (*Puis il traverse l'antichambre, va vers le téléphone et décroche.*)

LAURA, *en coulisse.* — C'est toi, Tom ?

(*Bill a redressé la tête. Il ne répond pas. Laura entre.*)

Oh ! Bill ! Tom est venu tout à l'heure, pour essayer son costume. Je pensais que... Mais tu es en avance !

BILL. — Il faut absolument que je mette la main sur le doyen avant qu'il n'ait quitté son bureau.

(*Laura s'est approchée de lui pour qu'il l'embrasse. Occupé par le téléphone, il n'a pas remarqué son geste. Elle se contente alors de l'embrasser sur la joue.*)

BILL, *au téléphone.* — Ici, Reynolds. Le doyen est encore là ? Voyez... J'attends...

LAURA. — Rien de grave ?

BILL. — Une très sale histoire. (*Au téléphone.*) Bon. Merci... Je lui laisse le temps d'arriver et je l'appelle chez lui. (*Il raccroche.*) Enfin, ils ont attrapé Harris ! (*Il passe à côté pour ôter sa veste.*)

LAURA. — Il sont attrapé Harris ? C'est-à-dire ?

BILL, *en coulisse.* — Tu l'apprendras de toute façon. Autant te le dire tout de suite. Samedi dernier, ils l'ont surpris dans les dunes.

LAURA, *qui va fermer la porte.* — Où est le mal ?

BILL, *qui réapparaît en bras de chemise et vient prendre les lettres déposées sur la cheminée.* — Nu comme un ver. Et Harris n'était pas seul...

LAURA. — Ah !

BILL. — Harris était couché dans les dunes, vautré complètement nu auprès d'un de nos étudiants, nu lui aussi. Te voilà fixée, je pense. C'est dégoûtant. (*Laura se contente de le regarder.*) Tu ne dis rien ?

LAURA. — Le fait qu'on l'ait vu à l'heure du bain dans les dunes ne prouve rien.

BILL. — Eh bien ! moi, je dis qu'avec un homme comme Harris c'est très concluant... (*Sur un ton détaché.*) Ça t'intéresse de savoir qui était avec lui ?

LAURA. — Ma foi, non.

BILL. — Comme tu seras bien obligée de l'apprendre tôt ou tard... C'était Tom Lee.

(*Tom, qui s'est levé de son lit, a pris un essuie-mains et s'est dirigé vers l'escalier. Laura a froncé les sourcils et regarde Bill.*)

Des élèves qui se promenaient dans les parages les ont *vus*... Et Fin Hadley, qui pour une fois a fait preuve d'initiative, est allé en parler au doyen.

LAURA, *posément.* — Et alors ?

BILL. — Et alors !... Le doyen a convoqué Harris, l'a interrogé. Et je suppose qu'il va le sacquer. Du moins, je l'espère... Tom aussi, probablement. Je ne sais pas encore.

LAURA. — Ainsi, on les a vus et on a tout de suite conclu au pire ?...

BILL. — Oui, Laura. Que veux-tu de plus ?

LAURA. — Et tout le collège est déjà au courant, naturellement ?

BILL. — J'en ai peur, oui.

LAURA. — Que va-t-il arriver à Tom ?

BILL, *tout en nettoyant sa pipe.* — Mon avis est qu'on doit le mettre à la porte... Notre collège doit être à l'abri du soupçon et Tom n'a plus sa place ici.

LAURA. — Et pourquoi ?

BILL. — Enfin, Laura, réfléchis cinq secondes ; et sois un peu logique. Quand un de nos étudiants a été vu dernièrement sortant de la chambre d'Ellie Basker, la serveuse d'en face, est-ce que cela n'a pas suffi comme preuve du délit ? Personne n'a pensé qu'il était allé chez elle pour faire des mots croisés. Non ? Même chose pour Tom. Le fait, c'est tout !

LAURA, *qui ose à peine parler.* — Mais enfin, Bill, tu ne vas tout de même pas... Tu ne peux pas ?...

(*Bill la regarde sans répondre, mais son silence est éloquent.*)

BILL. — J'ai surtout de la peine pour son père. Herbert Lee est un vieux camarade. J'ai beaucoup d'estime pour lui ; il m'a toujours suivi, encouragé, aidé. S'il a mis son fils en pension ici, c'est avec l'espoir que j'en ferais un homme... dont il serait fier un jour... C'est réussi vraiment ! (*Il a décroché le téléphone et fait un numéro.*)

LAURA. — Tu estimes aujourd'hui que tu as échoué ?

BILL, *il a raccroché, le numéro n'est pas libre.* — Oui. Et par ta faute...

LAURA. — Comment cela ?

BILL. — C'est un peu ta faute, Laura, permets-moi de le dire...

LAURA. — Ma faute ?

BILL. — Tu l'as souvent reçu ici. Il aimait bavarder avec toi, écouter la musique, gratter sa guitare... Au lieu de le diriger vers le sport, de lui conseiller de se joindre à nous dans nos excursions, tu l'encourageais. Oui tu es en partie responsable.

LAURA. — Toujours ma faute. Pourquoi ma faute ? En quoi suis-je responsable de tout ce qui ne va pas ?

BILL, *qui esquive la question.* — Quand je pense qu'Herbert n'avait qu'une idée en tête... Regarde cette photo... Elle date de l'époque où il entraînait l'équipe. Son rêve, c'était de voir un jour son fils occuper cette place de capitaine qu'il avait toujours enviée. Crois-moi, Laura...

LAURA. — Pourquoi veux-tu joindre à tout prix le doyen ?

BILL. — J'ai besoin de connaître sa décision. Il faut que je sache !... C'est l'honneur du collège qui est en jeu !... Tu ne te rends pas compte...

LAURA. — Je ne t'ai jamais vu dans pareil état !...

BILL. — Mais tu ne comprends donc pas à quel

ne le vous permets pas, heureusement ! Un pareil scandale dans ce collège où j'ai été élevé, où je suis professeur, mais c'est aussi ma vie, Laura. C'est notre réputation à nous qui est en jeu. Ce n'est pas possible. Tout peut-il se voir dans ce [illegible]. Mon [illegible] pas. Plus tard, peut-être, [illegible]. Et j'ai l'ambition de le diriger un jour... C'est une chance, tout cela ! C'est cela que tu ne peux pas comprendre.

Laura. — Excuse-moi, Bill. Admettons que tu aies raison en ce qui concerne Harris... C'est déjà terrible d'accuser sur une apparence..., mais Tom ! Pourquoi conclure que Tom est coupable ?

Bill. — Mais Tom sort souvent avec Harris. C'est bien connu.

Laura. — Et tous les autres aussi, c'est normal.

Bill. — Allons, Laura, allons !...

Laura. — Si, au lieu de Tom, il s'était agi d'Al, par exemple, ou d'un autre garçon qui serait sorti avec Harris...

Bill. — Mais ni Allan ni aucun autre ne se seraient jamais sortis avec Harris, Laura.

Laura. — S'ils l'avaient fait !... je te pose la question... Les soupçonnerais-tu, eux et les autres, au même [illegible] que pour Tom ?

Bill. — Le cas serait différent, bien sûr. Cela n'a rien à voir. Mais Tom a toujours été un garçon en marge. Il se tient constamment à l'écart des autres. Tu le sais mieux que personne, Laura, et à présent je comprends pourquoi. À mon avis, le renvoi de Tom ne peut que lui être salutaire, provoquer un choc, peut-être le sauver... S'il n'est pas pur, il n'y a pas de raison pour qu'il change. S'il est renvoyé, au contraire, la leçon peut servir...

Laura a détourné la tête. Bill examine négligemment sa correspondance. — Au fait, pourquoi t'intéresser à Tom Lee et le défendre avec un tel acharnement ?

Laura. — Je le connais, c'est tout... Par ailleurs, tu dis que je suis responsable de ce qui arrive...

Bill. — Je le regrette, Laura. Mais je te demande à présent que l'on sait, de faire attention... Observe plutôt Tom, regarde sa façon de se tenir, de marcher...

Laura. — Bill ! Qu'est-ce que tu vas chercher ?

Bill. — Oh ! bien sûr, une femme ne remarque pas ces détails ! Mais un homme, lui, ne s'y trompe pas, [illegible] mille, il reconnaît un garçon équivoque. Assez parlé de cela, veux-tu ? (*Il a ouvert une lettre.*) Tiens. Le Recteur a reçu le livre que tu voulais : *Le Rose et l'Orme*... Qu'est-ce que c'est, ce bouquin ?

Laura. — Des poèmes. Bill, tu viens de dire que Tom était « équivoque ».

Bill. — Tu préfères un autre mot ?

Laura. — Moi, j'affirme que Tom n'a rien d'équivoque. C'est un garçon sensible, délicat, différent des autres, sans doute, mais peut-être dans la mesure où leur vulgarité leur permet de choquer...

Bill, *qui a remarqué un emballage sur le bureau.* — Qu'est-ce que c'est ?

Laura. — Quoi donc ?

Bill. — Ça ?

Laura. — Oh ! rien...

Bill, *qui a d'abord posé le paquet dans la corbeille à papiers, surprend le regard de Laura.* — Rien ? C'est sûrement quelque chose.

Laura, *dont le ton est d'une [illegible] gaieté.* — J'avais pensé que peut-être nous pourrions aller faire un tour en bateau ce soir...

Bill, *qui commence à dépouiller son courrier, au téléphone.* — Tu aurais dû m'en parler plus tôt. J'ai déjà invité quelques-uns de nos jeunes gens à venir passer avec nous les vacances à la montagne. Je ne vois pas les décevoir.

Laura. — Naturellement !

Bill. — Il est trop tard pour les décommander.

Laura. — Ne le fais surtout pas.

Bill. — Si tu m'avais parlé du Canada plus tôt !

Laura. — J'aurais dû, en effet. C'est ma faute !

Bill. — Ta faute ? Ce n'est la faute de personne. (*Au téléphone.*) Allô ? Monsieur le Doyen ? Ici, Reynolds. Vous serez chez vous ce soir après dîner ? Bien, que je vienne dîner, oui !... Oui, oui... C'est cela. Nous pourrons en discuter... Non. Non. Sans Laura. Il est préférable que je vienne seul... Très bien... À tout à l'heure, monsieur le Doyen. Cordialement. O. K. !

Il a raccroché. Laura le regarde fixement. Il a fait un pas vers elle. Elle a ouvert ses bras. Il s'est penché en lui prenant le menton. Avec tendresse.

Excuse-moi bien, chère Laura. Avant de t'épouser il y a un an, je t'ai prévenue que la vie ici ne serait pas toujours facile pour une femme aussi sensible que tu l'es. Qu'il te faudrait côtoyer de grands garçons, un peu... désordonnés, excités, torturés par tous les problèmes qui, à leur âge, apparaissent insolubles, dont ils riront plus tard quand le temps aura apaisé leurs angoisses d'adolescents... Tu t'en souviens ? Le Doyen, même, [illegible] m'a dit : « Commencez d'observer. Vous ne savez pas faire leur jeu... » Tu m'avais promis que tu serais sensible, intéressée sans doute, mais indifférente... C'est bien ce que je t'avais dit ?

Laura. — Oui.

Bill. — À leur âge, moi aussi, j'avais mes problèmes, — que tu considérerais sans doute aussi insolubles. Je m'isolais. Le dimanche, je passais quelquefois des heures seul, sur le terrain de golf, à l'heure du bain. Moi aussi je me sentais misérable, incompris. Mais toi, Laura... À moi aussi, il m'arrivait de me jeter sur mon lit, de ne plus compter sur rien ni sur personne, de souhaiter la mort qui me délivrerait, d'écouter des disques pendant des heures entières... comme Tom... Mais oui, Laura !... À moi aussi, c'est arrivé ! (*Laura, émue, s'est rapprochée un peu de lui.*) Mais quoi ! Tout ça est effacé, oublié, comme sans avoir laissé la moindre trace... J'ai appris à me dominer, à m'endurcir... à me libérer... Je suis devenu un homme... C'est la règle du jeu... Aussi, Laura, je te supplie, ne va pas te mêler des prétendues souffrances des autres. Rappelle-toi plutôt les paroles de la femme du Recteur, la première fois qu'elle t'a vue : « Si vous me permettez un conseil, madame Reynolds, » a-t-elle dit, « [illegible] leur conduite en spectatrice compréhensive... » Elle t'a même offert une théière et elle a précisé : « Ce qu'on vous demande, tout ce que vous devez faire, c'est offrir de temps à autre à ces garçons un peu de thé et de sympathie... » Thé et sympathie. Pas plus. Surtout pas plus. Tu te souviens ?

Laura. — Je me souviens, mais comprends-moi, Bill !...

Bill. — Quoi ?

Laura. — À dix-huit ans, on est tellement fébrile !

Bill. — Je sais !

Laura. — John avait cet âge-là quand je l'ai épousé...

BILL. — Je t'en prie !

LAURA. — Tu n'aimes pas, je sais, quand je parle de John...

BILL. — Si ça t'amuse, après tout !...

LAURA. — John avait à peu près cet âge... Nous avions le même âge... Et je sais ce que l'on peut souffrir... C'est une période cruelle, Bill, ingrate... On est malheureux. On n'est plus un enfant. On n'est pas encore un homme... Bill ?... (*Doucement.*) Comprends-moi.

(*Bill, embarrassé, la regarde, puis commence à s'éloigner.*)

BILL. — Je ferais mieux d'aller m'habiller si je dois dîner chez le doyen... Ça ne t'ennuie pas au moins ?

LAURA, *très calme.* — J'avais préparé ici une surprise, mais c'est sans importance. Elle peut attendre demain.

BILL, *gêné.* — Désolé, Laura, mais je ne peux absolument pas négliger cette affaire. Elle est trop grave. Tu me comprends.

(*Laura, distraitement, joue avec sa bague.*)

Quelle idée de porter cette bague de quatre sous !

LAURA. — Cela t'étonne ?

BILL. — Peut-être a-t-elle eu un sens pour nous, mais pour les autres...

LAURA, *directe.* — Elle a encore un sens pour toi ?

BILL, *négligemment.* — Elle a eu un sens, bien sûr...

LAURA. — Plus maintenant ?...

BILL. — Pourquoi cette question ?

LAURA. — Aurais-tu honte de me l'avoir donnée en Italie, un soir où tu croyais avoir besoin de moi, où tu croyais que je pouvais quelque chose pour toi ? C'est un peu comme si tu avais appelé au secours ce soir-là !

BILL. — Au secours ?... Moi, j'ai appelé au secours ? Mais tu es folle aujourd'hui. (*Et Bill s'est dirigé vers la pièce à côté tandis que l'on a frappé à la porte du studio.*) C'est Tom sans doute.

(*Laura va ouvrir. Et c'est Herbert Lee, le père de Tom qui apparaît. C'est un homme de petite taille et de mine cordiale ; sa mise est celle d'un homme d'affaires sérieux, avec quelques touches qui rappellent le collégien.*)

HERBERT. — Madame Reynolds ?

LAURA. — C'est moi.

BILL, *qui s'est retourné, après avoir reconnu la voix.* — Entre, Herbert.

HERBERT. — Bonjour, vieux Bill. Ça va ?

BILL, *qui lui serre la main.* — Très bien, Herbert.

HERBERT. — Ça fait plaisir de te voir. (*Il regarde du côté de Laura.*) Tu permets... Je ne...

BILL. — En effet, tu ne connais pas Laura. (*Il la présente.*) Ma femme. (*A sa femme.*) Herbert Lee, le père de Tom.

HERBERT, *amical.* — Enchanté, madame Reynolds. Comment allez-vous ?

LAURA. — J'ai beaucoup entendu parler de vous, monsieur Lee.

HERBERT, *qui examine Laura.* — Ta femme me plaît beaucoup, Bill. Je la trouve très bien. Je te fais mes compliments. Elle les mérite. (*Laura est un peu étonnée.*) Et, entre nous, je me demande, madame Reynolds, comment vous avez bien pu faire pour harponner ce crocodile. C'est un véritable exploit. (*Il donne à Bill une tape sur l'estomac.*) Tu es en pleine forme, dis-moi !

BILL, *qui a le même geste.* — Toi-même n'as pas l'air d'aller trop mal !

HERBERT. — Oh ! moi, je n'ai jamais été un athlète comme toi ! Si vous l'aviez connu à vingt ans !

LAURA. — J'ai vu des photos en effet !

HERBERT. — Moi, en fait de gymnastique, aujourd'hui, je lève le coude.

LAURA. — Excusez-moi. Que désirez-vous boire, monsieur Lee ?

HERBERT. — Ce n'est pas ce que je voulais dire. Pas le temps. Merci.

BILL. — Tu es venu de Boston en voiture ?

HERBERT. — En train. Ce même vieux train que nous prenions jadis. Ils ne l'ont pas changé.

BILL. — C'est pourtant vrai.

HERBERT. — Et, si je manque six heures cinquante-quatre, je suis bon pour passer la nuit ici. Je n'en ai pas la moindre envie.

BILL. — On te logerait, c'est facile !

HERBERT. — Déjà vous m'hébergez pour les fêtes de fin d'année. N'abusons pas... Et puis enfin, étant donné ce qui se passe... ça n'est pas le moment... Et, si j'ai l'air heureux, c'est que je suis un sacré comédien... Si je m'attendais à ça... Ah ! N... de D... !

BILL. — Tu es au courant ?... Tu as vu le doyen ?

HERBERT. — Justement. Il m'a appelé... On a bavardé de choses et d'autres... Et puis... il... Ah !... Quelle tuile !

BILL. — L'histoire de Tom ?

HERBERT. — Oui. (*Il regarde Laura.*)

BILL, *qui attire sa femme et lui passe le bras autour de la taille.* — Laura est au courant.

HERBERT. — Le doyen a d'ailleurs été très bien. Il m'a raconté tout ça sur un ton indifférent, comme s'il s'agissait d'un incident sans gravité, pour m'éviter la gêne... Pour ça, il a été très bien.

BILL. — Il est toujours très bien.

HERBERT. — J'aimerais tout de même savoir comme un type comme Harris a pu être admis dans ce collège. Alors ça !...

BILL. — Déjà, j'avais essayé de le leur faire comprendre.

HERBERT. — Bill, franchement, ça existait de notre temps, ces saloperies-là ?

BILL. — Jamais.

HERBERT. — J'ai cherché ce Harris dans tout le collège. Je voulais lui casser la figure... Tom est là, oui ?

LAURA. — Dans sa chambre là-haut.

HERBERT. — Autre question ! Comment Tom a-t-il pu fréquenter ce Harris ? C'est insensé.

BILL. — Comprends pas.

HERBERT. — Je ne crois pas, remarque, que Tom ait... Je ne peux pas le croire. Si je croyais, je... je ne sais pas ce que je ferais... Tu ne le crois pas non plus, Bill ?

BILL, *qui regarde Laura.* — Voyons !

HERBERT. — Mais enfin, que s'est-il passé ? Pourquoi mon fils n'est-il pas comme les autres ? Pourquoi ce côté romantique que j'ai toujours combattu ? J'ai tout fait pour qu'il devienne un homme sain, vigoureux, féru de sport : pensionnat, colonie de vacances... J'ai même été dur avec lui parfois. Que pensez-vous de tout cela, Laura ?

LAURA. — Ce n'est pas à moi qu'il faut le demander, monsieur Lee. (*Elle s'est détachée de Bill.*)

HERBERT. — Je l'ai soustrait à l'influence de sa mère, que je savais dangereuse. Il ne l'a jamais revue. Il a toujours vécu avec des hommes et des jeunes gens de son âge. J'espérais qu'il prendrait un peu les manières de ces jeunes athlètes qu'on a tant de joie et de fierté à applaudir... Au lieu de cela...

LAURA, *très calme.* — Tom est un garçon bien, monsieur Lee.

HERBERT. — Vraiment ?

LAURA. — Et, puisque le sport est si important à vos yeux, Tom est aussi un excellent joueur de tennis.

HERBERT. — Oui. Mais pas comme les autres. Il marque des points, mais sans force, en finesse. Pas en athlète. En artiste. Et tout ce qu'il fait, c'est pareil, il le fait en artiste !...

LAURA. — Il gagne ! Il est le champion du collège ! Et même de votre club local, si je ne me trompe ?

(*Tom regagne sa chambre, vêtu de sa robe.*)

HERBERT. — Parlons-en de cette victoire. Elle m'a valu la plus grande humiliation de ma vie... Je n'avais pas pu assister au match. J'avais une partie de golf le matin et, comme un fait exprès, on est resté une heure devant chaque trou. Bref, je suis arrivé, les gens sortaient. Je me précipite au vestiaire. Savez-vous ce que j'entends derrière une porte ? « C'est dommage que Tom Lee ait gagné. Il a bien joué, d'accord. Mais Jeff Batty est si sympathique ! » Jeff Batty était son adversaire. Voilà ce qu'on m'a servi. A moi ! Même vainqueur, j'étais humilié. Tu me comprends, Bill ?

BILL. — Très bien.

HERBERT. — Et moi qui voudrais tant être fier de lui !... Tiens, tu sais que je contribue assez largement à des œuvres d'étudiants nécessiteux ? J'ai un filleul dont je m'occupe à Boston. Je vais le voir de temps en temps. Je lui donne des conseils. Je lui parle comme un père. Eh bien ! lui m'écoute. Il se développe mieux que mon propre fils !

(*Un silence. Tom a mis un disque qu'il écoute religieusement.*)

BILL. — Et que t'a dit au juste le doyen ?

HERBERT. — Il m'a dit qu'il était convaincu que Tom était innocent. Il s'est même excusé de cette histoire... Il a tout de même ajouté que l'avis de certains professeurs, — même si ça n'était pas le sien, — était qu'il valait mieux pour Tom que je le retire du collège... Eh bien ! non. Moi, je veux le laisser ici. De quoi aurais-je l'air aux yeux de mes associés, de mes amis, de tout le monde ? Quand on me demande ce que Tom veut faire dans la vie, je ne peux quand même pas répondre qu'il veut être chanteur de charme...

(*Tom, étendu sur son lit, écoute la musique.*)

BILL. — Donc, tu décides de le laisser au collège ?

HERBERT. — Bien sûr. A lui de tenir, de faire face, de se corriger au besoin. Il va devoir se défendre et peut-être attaquer. Sa révolte même lui trempera le caractère. Je veux le croire.

LAURA. — N'oubliez pas que Tom est un jeune homme, très sensible, très solitaire, très fermé.

HERBERT. — Qui lui demande d'être solitaire ?

LAURA. — Devant la cruauté, il est sans armes.

HERBERT. — Qui l'empêche de s'en fabriquer ?

LAURA. — Contre la calomnie, un honnête homme est sans défense.

HERBERT. — Et comment font les autres ?

LAURA. — S'il n'est pas comme les autres ?

HERBERT. — Il apprendra.

BILL. — En attendant, moi, je vais chez le doyen, Herbert. Quand tu auras vu Tom, reviens me chercher. On fera un bout de chemin ensemble.

HERBERT. — D'accord. (*Il est sorti et s'arrête au bas des escaliers.*) Au fait, comment fait-on pour parler aux enfants, Bill ? Toi, qui as l'habitude. Il y a une technique spéciale ?

BILL. — Aucune.

HERBERT. — Moi, je n'ai vraiment parlé à Tom qu'une seule fois. Je veux dire sérieusement... C'était un dimanche. Je lui avais offert un bon dîner. Je pensais qu'il était temps de nous installer tous les deux dans un fauteuil et de causer de choses importantes... Tu sais ce que ça a donné ? (*Il lui glisse quelques mots à l'oreille.*) Il a été malade toute la nuit ! Avoue que c'est terrible quand même de produire un tel effet sur son enfant !... A tout à l'heure !

(*Il sort de l'argent de sa poche, le vérifie, puis monte l'escalier. Bill est passé dans la pièce à côté.*)

BILL. — Entre nous, rends-toi compte, Laura. De quoi te mêles-tu ? Si quelqu'un doit comprendre Tom, c'est bien son père !

(*Herbert a frappé à la porte de Tom. Laura, installée sur sa chaise, s'occupe à coudre.*)

ALLAN, *du living-room.* — Entrez !

HERBERT *passe la tête dans l'entrebâillement de la porte de Tom.* — Bonsoir, toi !

TOM, *qui, surpris, s'est redressé sur son lit.* — Oh ! Bonsoir, papa.

HERBERT. — J'étais chez le doyen, qui m'a retenu.

TOM. — Ah oui ! (*Il se lève pour embrasser son père qui se contente de lui serrer la main.*)

HERBERT, *avec une tape affectueuse.* — Comment vas-tu ?

TOM. — Très bien.

HERBERT. — Tu n'as pourtant pas l'air dans ton assiette. Je me trompe ?

TOM. — Tu te trompes.

HERBERT, *qui examine la chambre.* — Je croyais cette chambre beaucoup plus grande. Mon lit était là, dans le coin, auprès de la fenêtre. Je me rappelle certaines nuits d'orage ; la pluie giclait sur moi. (*Il désigne le phonographe.*) C'est celui que je t'ai offert pour Noël ?

TOM. — Il marche très bien, tu vois.

HERBERT, *qui ferme le phonographe.* — Je constate que tu es beaucoup plus ordonné que je ne l'étais à ton âge. Ma veste à moi traînait toujours derrière le radiateur, ou sous le lit. (*Un temps. Il remarque la robe.*) Qu'est-ce que c'est ? Ça ? Là ?

TOM. — La robe ?

HERBERT. — Oui. Ça !

TOM. — C'est un costume que Mme Reynolds m'a confectionné... pour la fête de samedi. Je joue dans la pièce.

HERBERT. — Première nouvelle !

TOM. — J'ai oublié de te l'écrire. Excuse-moi.

HERBERT. — Et quel rôle joues-tu ?

TOM. — Lady Teazle, dans *L'Ecole du Scandale*.

HERBERT. — Monsieur joue les ladies ? C'est bien le moment !... Ecoute-moi, Tom, il faut que je te parle très sérieusement. La dernière fois, quand j'ai voulu le faire, tu as été malade. J'espère que tu ne vas pas recommencer ?...

TOM. — De quoi s'agit-il ?

HERBERT. — Vois-tu, Tom, j'aimerais qu'on soit nous deux une paire d'amis, de vrais copains. Tu veux bien ? Essayer tout au moins !

TOM, *qui, gêné, s'est assis sur le lit.* — Bien sûr, papa.

HERBERT. — A ton arrivée dans ce collège, qu'est-ce que je t'ai dit ? « Fais-toi des amis, mais choisis-les bien. Prends ton temps. Tu connais le proverbe. Dis-moi qui tu hantes... » Glissons. Nous ne sommes pas là pour faire de la littérature. Je t'ai dit aussi : « Pratique le sport... le plus possible. Football, hockey, base-ball, boxe. A tout point de vue, ça ne peut te faire que du bien. Et, en tout cas, fais-toi de bons amis dans les équipes. » C'est bien ce que je t'ai dit ?

TOM. — Oui.

HERBERT. — J'avais raison ?

TOM. — Oui.

HERBERT. — Mais tu n'en as fait qu'à ta tête. Et vois le résultat !

TOM. — Quel résultat ?...

HERBERT. — Au lieu de suivre mes conseils, tu n'as trouvé rien de mieux à choisir comme relation que ce Harris, qui vient d'être renvoyé.

TOM. — Pourquoi l'a-t-on renvoyé ?

HERBERT. — Parce qu'on l'a vu dans les dunes avec toi.

TOM. — Je ne vois pas...

HERBERT. — Nu, dans les dunes...

TOM. — Ainsi, toi aussi, tu crois ?...

HERBERT. — Tu vois bien que tu sais de quoi je parle !

TOM. — Pas très bien.

HERBERT. — Rappelle-toi plutôt qu'un jour, à Boston, il y a deux ans, ma sœur t'avait mis en garde contre les manières d'un portier de l'immeuble...

TOM, *incrédule.* — Et M. Harris...

HERBERT. — Il paraît.

TOM. — Et parce qu'on nous a vus sur la plage ?...

HERBERT. — Oui.

TOM. — On a conclu ?...

HERBERT. — Oui. Je sais que toi, tu es normal. Sinon, je ne serais pas là.

TOM. — Merci. Nous sommes allés nager. Quoi d'extraordinaire ?

HERBERT. — Peut-être que tu ne savais pas après tout.

TOM. — Comment, peut-être ?

HERBERT. — La direction du collège est fautive évidemment. Mais tu pouvais mieux choisir tes amis. Maintenant, tu n'empêcheras pas la calomnie d'aller son train. Tu subiras l'affront des plaisanteries et des brimades...

TOM, *révolté.* — C'est donc à cela que ces salauds faisaient allusion tout à l'heure ?

HERBERT. — Tu vois bien ! C'est en route !

TOM, *décidé.* — Je vais voir le doyen et jurer sur l'honneur qu'Harris est innocent.

HERBERT. — Ne fais donc pas l'imbécile, je t'en prie. Et ne va surtout pas prendre sa défense.

TOM, *avec bonne foi.* — Puisqu'il n'a rien fait ?

HERBERT. — Ce que tu pourras dire ne changera rien à ce que l'on croit. C'est ce que l'on croit qui compte.

TOM, *qui s'apprête à sortir.* — Je veux voir le doyen.

HERBERT, *qui l'arrête.* — Tu vas rester ici. Je vais te dire ce qu'il faut faire... Déjà, avant tout, faire couper tes cheveux. (*Tom est sidéré.*) Tu crois que c'est amusant pour moi, tout ça ? Les ragots vont vite, Tom. D'ici à ce que je sois mêlé à cette histoire... Nous sommes solidaires. Il faut qu'on s'en sorte ensemble. Je n'ai pas dit : « Tu es coupable. » J'ai dit seulement : « On te croit coupable ; on le colporte. » Alors, tâche d'y mettre du tien. (*Tom est atterré.*) Fais-toi couper les cheveux courts, comme tout le monde. C'est un détail. Il compte. Et téléphone au responsable de la représentation de samedi pour lui dire que tu renonces à jouer ce rôle de Lady je ne sais plus quoi. Voilà deux choses à faire pour commencer...

TOM, *ingénuement.* — Pourquoi irais-je renoncer à ce rôle ? On m'a choisi pour le jouer. Je l'ai travaillé, répété.

HERBERT. — Tu ne peux plus le jouer !...

TOM. — Pourquoi ? Tu penses que, si je joue ce rôle...

HERBERT. — Oui.

TOM. — Tout le monde croira ?...

HERBERT. — Oui.

TOM, *sans voix.* — Mme Reynolds aussi ?

HERBERT. — Tout le monde. Il t'appartient, à toi, de leur ôter cette idée de la tête...

RALPH, *à haute voix, dans les escaliers.* — Grace ! Hé, Grace !... Tu m'accorderas une danse samedi ? Tu veux bien, Grace ?

STÈVE. — Tu me donneras une valse, à moi aussi ?

(*Et Ralph et son ami ont disparu.*)

HERBERT. — Qu'est-ce que c'est ?

TOM. — Je ne sais pas.

(*Laura, en entendant du bruit, est allée vers la porte pour les faire taire. Mais Allan s'en est chargé et, furieux, les poursuit. Laura a refermé la porte et repris son travail.*)

HERBERT, *qui regarde sa montre.* — Je devais attraper le train de 6 h. 54. Veux-tu que je reste avec toi ?

TOM. — Rester ?...

HERBERT. — Je n'ai pas de linge de rechange, mais si tu veux que je reste ?

TOM. — Pourquoi rester ? Il n'y a pas de raison !

HERBERT, *froissé.* — N'en parlons plus. Descends avec moi chez Bill et téléphone que tu ne joueras pas samedi. Commence déjà par ça. Et prends la robe avec toi.

TOM. — Je téléphonerai demain.

HERBERT. — Ce soir. Je serai plus tranquille... J'ajoute que le doyen m'a dit : « Si les brimades dépassaient la limite, que Tom m'en informe. Je prendrai les mesures nécessaires. » Il souhaite d'ailleurs que les choses s'arrangent d'elles-mêmes. Espérons-le. Viens, Tom.

(*Ils sortent tous les deux de la chambre. Herbert revient sur ses pas pour prendre la robe. Tom, au moment de sortir, s'arrête devant le téléphone du hall.*)

HERBERT. — Tu as besoin d'argent ?

TOM. — Non. Je vais téléphoner d'ici ?

HERBERT. — Pourquoi ne pas appeler de chez Bill, puisqu'on y va ? Allez, viens ! (*Tom raccroche à regret.*) Si tu as des ennuis, tu n'auras qu'à en parler à Bill. C'est un vieil ami. (*Ils entrent dans le cabinet de Bill.*) Bill est prêt ?

LAURA. — Il arrive. La robe va bien ?

TOM. — Très bien. Malheureusement...

HERBERT, *qui le coupe.* — Vous permettez que Tom se serve de votre téléphone ?

LAURA. — Bien sûr.

HERBERT. Il doit appeler son metteur en scène. Il renonce à jouer son rôle.

LAURA. — Ce n'est pas possible. Et pourquoi ?

HERBERT. — C'est moi qui l'en ai prié.

LAURA. — Mais, monsieur Lee, c'est un très grand honneur pour Tom d'avoir été choisi pour jouer ce rôle !

HERBERT. — Je suis sûr que Bill m'approuve. Bill ! (*Il a remis la robe à Laura.*) Bill ! Le responsable de la pièce, qui est-ce ? Tom désire lui parler.

(*Laura n'a pas quitté Tom des yeux. Tom évite son regard. Elle a fait un pas vers lui. Il a reculé d'autant.*)

BILL, *en coulisse.* — Fred Morrison. Le 777. Prêt, Herbert ?

HERBERT. — Je t'attends, mon vieux... Dis-moi, Bill, une idée me vient tout à coup ! Pourquoi Tom n'irait-il pas en week-end avec votre équipe samedi prochain ?

BILL. — Il fait partie du comité des fêtes. Mais il sera le bienvenu s'il veut. Il l'a toujours été.

HERBERT, *qui tend le téléphone à Tom.* — Tom ! (*Tom hésite. Il a remarqué que Laura ne le quittait pas des yeux. On a l'impression qu'il va fuir.*) (*Lentement Tom traverse la scène, prend le téléphone, s'assied.*)

BILL. — Je te dépose au réfectoire, Laura ?

LAURA. — Je n'ai pas envie de dîner.

BILL. — Qu'est-ce qu'il y a ?

HERBERT. — Si je veux attraper mon train, je peux me dépêcher.

BILL. — Laura.

LAURA. — Rien, rien.

HERBERT. — Alors, au revoir, Laura... Et je le redis comme je le pense. Vous êtes merveilleuse... (*A Bill.*) Elle l'est, tu sais !

LAURA. — Merci... (*A son mari.*) Tu es toujours décidé à voir le doyen ?

BILL. — Naturellement. D'ailleurs, je ne vais pas m'attarder, rassure-toi... Tu ne veux pas m'accompagner un petit bout de chemin ?

(*Laura répond non de la tête.*)

TOM, *à l'appareil.* — Pas libre.

HERBERT. — Refais le numéro ! Insiste ! Je tiens à ce que tu lui parles ce soir. A part ça, tu n'as besoin de rien, vraiment ? (*D'un signe de tête, Tom répond non.*) Si tu avais besoin de n'importe quoi, n'hésite surtout pas à me prévenir. (*Il s'est retourné vers Laura.*) Au revoir, Laura. A mon prochain voyage, cette sale histoire sera oubliée, j'en suis sûr. (*Herbert est sorti.*)

BILL, *qui le suit et s'est retourné.* — Laura... (*Du geste, une dernière fois, il l'invite à les accompagner. Elle n'a pas bronché. Il se décide alors à suivre Herbert et laisse la porte ouverte.*)

TOM, *à l'appareil.* — Allô !... M. Morrisson ? Tom Lee. (*Il jette un coup d'œil vers la porte ouverte. Laura va la fermer.*) Je voulais vous prévenir qu'il me sera impossible de jouer samedi dans la pièce... Non... Je ne... je... Oui... Non... Je ne peux pas... Je vous expliquerai, monsieur Morrisson, c'est cela... Demain.

(*On devine que Tom est affreusement embarrassé, impuissant à donner une explication. Laura, d'un pas rapide, s'est approchée de lui et a pris l'appareil.*)

LAURA. — Allô !... Fred ?... Laura... Oui... Je sais. Je viens d'entendre. Non. C'est le père de Tom qui s'oppose... Il trouve que son fils est très fatigué... Il estime qu'il doit se consacrer entièrement à ses examens de fin d'année. C'est la raison... Vous avez bien quelqu'un pour le remplacer ? Oui ?... Parfait. Allô ? Vous pensez bien que c'est pour Tom une déception terrible... Il se faisait une telle joie de jouer ce rôle !... Entendu. C'est cela, je passerai vous voir demain.

(*Laura a raccroché. Tom, humilié s'est levé et s'est dirigé vers la porte sans regarder Laura qui, bouleversée ne l'a pas quitté des yeux, tandis que Ralph et Stève ont dégringolé l'escalier à toute allure.*)

RALPH. — Oh ! Tu peux t'asseoir à côté de lui si tu veux. Pas moi.

STÈVE. — Tu permets ? Si tu ne veux pas, pourquoi est-ce que je voudrais ?

(*Tom a vite refermé la porte du cabinet. Il a écouté leur dialogue.*)

ALLAN, *qui sort de la chambre et enfile une veste.* — Tom ! Tom ! (*Il ne reçoit aucune réponse et sort.*)

LAURA. — Tom !

(*Tom ouvre doucement la porte.*)

LAURA. — Ecoute-moi, Tom. Demain, j'inviterai la petite Gladys Harrison à venir prendre le thé ici. Je veux que tu viennes aussi. Je veux que tu l'invites au bal. Tu lui demanderas d'être ta partenaire.

TOM, *angoissé.* — Mais il était entendu que nous y allions ensemble !

LAURA. — Je sais, Tom. Mais...

TOM. — J'ai compris. Je sais pourquoi. Vous aussi, vous pensez comme les autres ? Vous pensez comme mon père ? C'est cela ?

LAURA. — Tom !

TOM. — Et, parce que vous le croyez, vous voulez vous débarrasser de la corvée. C'est cela ?

LAURA, *qui va vers lui.* — Fais-moi confiance, Tom. Si j'invite Gladys, c'est pour étouffer cette histoire...

TOM. — Mais quelle histoire ? Quelle histoire ?... (*Tom a regardé Laura. Puis il s'est précipité vers l'escalier que Phil est en train de descendre. Tom se sent traqué. Il s'apprête à revenir sur ses pas, mais il ne veut à aucun prix affronter Laura de nouveau. De la main, il a masqué son visage et s'est plaqué contre le mur.*)

PHIL, *au passage, négligemment.* — Qu'est-ce qui te prend, toi ?... Ça ne va pas ?...

(*Tom n'a pas répondu. Il monte l'escalier, rentre dans le studio, tandis que Phil, après avoir haussé les épaules, est sorti. Tom, après être entré, s'est appuyé contre la porte. Laura, au même instant, s'apprête à sortir. On devine qu'elle veut aller consoler Tom. Mais elle hésite et referme la porte du studio.*

Elle va s'asseoir, s'empare de la théière qu'elle frotte nerveusement pour effacer une tache. On la devine inquiète, malheureuse.

Là-haut, on entend les premiers sanglots de Tom tandis que les lumières faiblissent et que le rideau tombe.)

RIDEAU.

ACTE II

Premier Tableau

Dans le même décor, deux jours plus tard.

Allan parle au téléphone public, accroché au mur du premier palier. En vérité, il écoute plus qu'il ne parle.

Allan, *à l'appareil.* — Oui. (*On le devine attentif à la communication. Un temps assez long.*) Oui, père... (*Un temps.*) Je sais... (*Un temps.*) Non, rien jusqu'à présent... sinon que M. Hudson est d'accord pour me loger l'année prochaine... Ne t'inquiète pas à ce sujet... Je comprends... Pour ne pas donner prise à des commentaires ?... Je vois lesquels... (*Il élève un peu la voix.*) Et pourtant, père, moi qui ai vécu un an avec lui, je peux te jurer que jamais... Sur l'honneur, père... Allô... Tu préfères... malgré tout, que je déménage ?... C'est promis... Tu n'auras pas à t'en occuper. Je vais faire le nécessaire. Tout de suite. (*Allan a raccroché. Il met ses mains dans les poches, réfléchit.*)

Ralph, *qui entre par la grande porte et monte l'escalier.* — Allan !... (*Plus fort.*) Allan !

Allan. — Oui ?

Ralph. — Les copains voudraient savoir...

Allan. — Quoi donc ?

Ralph. — Tom n'a jamais essayé avec toi ?

Allan, *qui hausse les épaules.* — Imbécile !

Ralph. — Dans tous les cas, si je peux te rendre un service, ne te gène surtout pas !

Allan. — Quel service ?

Ralph. — Je peux te prêter ma ceinture de chasteté !

Allan. — Ça n'est pas drôle.

Ralph. — Pas drôle du tout, en effet... C'est aussi l'avis des copains de l'équipe. Ils sont inquiets, figure-toi !

Allan. — Et pourquoi inquiets ?

Ralph. — Mets-toi à leur place ! Au moment où ils s'apprêtent à t'élire comme capitaine... Te voilà en ménage avec une...

Allan, *presque menaçant.* — Ralph, ça va. Tu m'entends bien ? Cette fois, ça va.

Ralph. — Tu ne me crois pas ? Bon... Ma mère m'a toujours dit : « Tu dois te garder pur pour celle que tu épouseras. » Tu me vois d'ici disant à ma femme : « Chérie, je me suis gardé pour toi. Cependant, un soir, au collège, un copain... »

Allan, *qui le bouscule.* — Tu vas taire ta grande gueule ?

Ralph. — Bon, bon... Si tu ne tiens pas à être capitaine du base-ball, ça te regarde... Ce que j'en dis là, personnellement je m'en f..., tu penses !

Allan. — Tu ne peux donc pas t'occuper de tes affaires ?

Ralph. — Pour ce qu'elles sont drôles mes affaires !

Allan. — Ralph, crois-moi, Tom est un chic type.

Ralph. — Tu parles ! C'est pour cela que tous les copains quittent la douche quand il arrive.

Allan. — Depuis quand ?

Ralph. — Depuis hier. Tu n'es pas au courant ?

Allan. — Non. Ah ! ça vous va vraiment de jouer les délicats ! Qu'est-ce qu'il faut entendre ! Alors que vous passez des heures à vous rincer l'œil avec les magazines pornos.

Ralph. — Moi, j'aimes les filles ! Je suis normal ! Et nues, je les trouve encore plus chouettes... mais les photos d'hommes nus, celles-là, je les laisse à Tom...

Allan. — Tu paries que je te fais taire ?

Ralph. — Tu n'as qu'à regarder dans le tiroir en bas ! C'en est plein !

Allan. — Et après ? C'est son père qui les lui envoie !... Ce sont des photos d'athlètes qu'il lui passe pour lui donner l'envie d'être un champion ! Il l'a même fait inscrire à un cours spécial de culture physique.

Ralph. — Défends-le si ça te chante, mais le jour où tu seras élu capitaine, ce jour-là, moi, je serai doyen. Et c'est pas demain... Ballot, va !... (*Ralph s'éloigne, monte l'escalier.*)

(*Allan hésite un instant, puis va frapper à la porte de Laura.*)

Laura, *qui vient ouvrir.* — C'est toi, Allan. Bonsoir.

Allan. — Bonsoir, madame Reynolds. M. Reynolds est là ?

Laura. — Non. Je peux t'être utile ?

Allan. — Je repasserai.

Laura. — Comme il te plaira !

Allan. — A moins que vous ne vouliez bien le prévenir que je ne logerai pas ici l'année prochaine. Comme c'est le dernier jour pour avertir...

Laura. — Il en sera désolé.

Allan. — Je logerai chez Hudson, en face.

Laura. — Avec Tom ?

Allan. — Non.

Laura. — Ah !

Allan. — Je logerai seul chez Hudson.

Laura. — Ah !... (*Un léger temps.*) Tom est au courant ?

Allan. — Pas encore.

Laura. — Il faut l'avertir, afin qu'il puisse prendre ses dispositions, lui aussi.

Allan. — Bien sûr.

Laura, *après un léger temps de réflexion.* — Tu veux entrer un moment, Allan ?

(*Allan hésite, mais entre et s'assied.*)

Laura, *qui lui offre une cigarette.* — Cigarette ?

Allan, *qui allait accepter, puis refuse.* — Non. Merci... A cause de l'entraînement...

Laura. — A la bonne heure. Tu es raisonnable !

Allan. — Il le faut, madame Reynolds.

Laura. — J'irai te voir jouer samedi après-midi.. Dis-moi, Allan, tu n'as pas l'air très pressé d'infor mer Tom ?... Ça te gêne de lui annoncer ce chan

gement ? (*Un léger temps.*) Je crois deviner la raison pour laquelle tu ne partageras pas sa chambre l'année prochaine.

(*Allan se contente de hausser les épaules pour éviter les précisions.*)

Ecoute-moi, Allan : sais-tu bien ce que tu représentes pour Tom ? La confiance que tu lui donnes ? Combien il est fier d'être l'ami d'un des « cracks » de l'école ? Tu sais tout cela ?

ALLAN, *embarrassé.* — Vous exagérez sûrement...

LAURA. — Tu ne comprends pas, Allan, ce que signifie pour lui votre amitié ?... Je suis surprise que toi, si fort, si net, si indépendant, tu sois à ce point influençable ? Réponds-moi !

ALLAN. — C'est mon père qui exige que je n'habite plus avec Tom. Il me l'a fait promettre. Comment a-t-il su l'histoire Harris ? Je n'en sais rien. Pas par moi, vous vous en doutez. Mais il m'a déjà téléphoné trois fois... Il a été catégorique.

LAURA. — Et qu'as-tu répondu à ton père ?

ALLAN. — J'ai défendu Tom autant que j'ai pu. Je lui ai dit... (*Un temps.*) Il vaut mieux que je parle de tout cela à M. Reynolds.

LAURA. — Voyons, Allan. Toi, tu as vécu avec Tom. Tu le connais mieux que n'importe qui. Et tu vas lui donner le coup de grâce ? Si tu t'en vas, tu donnes raison à tous ceux qui l'accusent. Tu as pensé à cela ?

ALLAN. — Remarquez, madame Reynolds, que je ne crois pas ce qu'on raconte.

LAURA. — Mais tu n'en es pas sûr ?

ALLAN, *gêné.* — Il faut convenir que...

LAURA. — Va, va !...

ALLAN. — Tom a — malgré lui, sans que cela veuille rien dire, naturellement — mais enfin il a des manières... un peu... bizarres... Vous ne trouvez pas, madame Reynolds ?

LAURA. — Elles ne t'ont jamais paru bizarres auparavant, ses manières ! Tu n'y as jamais prêté attention.

ALLAN. — Non. C'est vrai.

LAURA. — Quelles manières ?

ALLAN. — Sa façon de marcher, par exemple ! Certains mouvements... je ne sais pas moi... Son goût pour la musique classique de compositeur chevelu !... Des choses !...

LAURA. — Il adore la musique. Il en parle. C'est naturel.

ALLAN. — On ne l'a jamais vu avec une fille... Pas même au bal.

LAURA. — Il a peut-être ses raisons... Tu es là à chercher des arguments auxquels jusqu'à maintenant tu n'avais jamais songé !...

ALLAN. — Décidément, il vaut mieux que je parle de tout cela à M. Reynolds. (*Il s'apprête à sortir, fait quelques pas.*)

LAURA. — Allan !

(*Allan s'est retourné.*)

LAURA. — Regarde-moi... (*Un temps d'hésitation.*) Suppose que je fasse courir le bruit que tu es... anormal toi aussi... Si j'insinuais...

ALLAN. — Personne ne vous croirait, madame Reynolds !

LAURA. — Pourquoi pas ?

ALLAN. — Mais parce que...

LAURA. — Parce que tu es grand, bronzé, athlétique ? Parce que tu es musclé, sportif ?

ALLAN. — Oui. Peut-être.

LAURA. — J'ai connu, moi, des hommes comme toi et qui n'étaient pas... normaux. Des hommes qui étaient mariés, qui avaient des enfants... (*Un temps.*) Tu es si sûr qu'on ne me croirait pas ?...

ALLAN. — D'abord, vous ne feriez pas une chose pareille, madame Reynolds ?

LAURA. — Bien sûr, je ne le ferai pas. Mais je veux seulement te montrer ce que la calomnie peut faire de mal. Ce qu'une insinuation perfide, un propos ambigu, un mot, un regard, un silence peuvent entraîner de drames... Te démontrer combien il est facile de salir, de souiller, de ruiner une valeur morale... C'est cela que je veux que tu comprennes.

(*Allan est resté debout devant elle, très droit, les mains sur les hanches. Laura le regarde fixement. Allan laisse tomber ses mains, qu'il croise derrière le dos.*)

ALLAN, *simplement.* — Mettez-vous à ma place, madame Reynolds. Moi, je voudrais être capitaine de base-ball l'année prochaine !

LAURA. — Je le sais, Allan. Ne va surtout pas perdre ta chance. Mais je voudrais tant que Tom ne soit pas humilié par toi.

(*Tom est entré dans le hall. Il monte l'escalier d'un pas lent. Il entre dans sa chambre, ferme la porte, s'assied sur son lit. Il est accablé.*)

LAURA. — Voilà Tom qui rentre. Je reconnais son pas. Je reconnais chacun de vos pas. (*Un temps.*) Que décides-tu ? Dois-je dire à M. Reynolds que tu nous quittes l'année prochaine.

ALLAN, *après un instant de réflexion.* — Non.

LAURA, *soulagée.* — Merci.

ALLAN. — Je lui dirai moi-même quand je le verrai.

LAURA. — Ah !...

ALLAN. — Que puis-je faire d'autre ?

LAURA. — Je ne sais plus.

ALLAN. — Pardonnez-moi de vous dire cela, madame Reynolds. Mais c'est plus facile pour vous. Vous n'êtes qu'une spectatrice. Vous n'êtes pas en cause. Et rien de tout cela ne peut vous atteindre, tandis que moi...

LAURA. — Tu as raison. Je ne suis pas en cause. Et même je m'excuse de t'avoir demandé un sacrifice...

ALLAN. — Je suis désolé, madame Reynolds. Car vous êtes vraiment la femme de professeur la plus extraordinaire que j'aie jamais connue... Sincèrement, je vous trouve épatante !... Mais qu'est-ce que je peux faire ?... Je regrette.

LAURA. — Moi aussi, Allan. Je regrette...

(*Allan, après une hésitation, monte jusqu'à sa chambre. Laura, après l'avoir suivi des yeux, s'est éloignée.*)

ALLAN, *derrière la porte de Tom.* — Hé, Tom ?... Tu es là ?

(*Tom s'est éloigné de la porte.*)

ALLAN, *plus fort.* — Tom ? Ouvre, Tom.

TOM, *qui s'exécute.* — Je dormais.

ALLAN. — Debout ?... Tu veux être seul.

TOM. — Et toi, tu veux te rincer l'œil ? Va, mon vieux !

ALLAN. — Aucune envie pour le moment. (*Un temps. Il est visiblement gêné.*) Tu as une belle cravate, dis-moi !

TOM, *tout en la dénouant.* — C'est la tienne. Tu la veux ?

ALLAN. — Non. Pourquoi ? Je ne vais pas en porter deux à la fois.

(*Tom laisse pendre sa cravate autour de son cou.*)

ALLAN. — Ça été dur pour toi aujourd'hui ?

TOM. — Oui.

ALLAN. — Je sais.

TOM. — Bon Dieu ! On t'a parlé ?

ALLAN. — Tu penses !

TOM. — Qu'est-ce qu'on t'a raconté ?

ALLAN. — Des c...ies. Est-ce que je sais, moi ? (*Allan mal à l'aise, s'applique à se brosser les cheveux pour éviter de regarder Tom.*)

TOM. — Je suis allé à la réunion du comité. On m'a informé que je n'en faisais plus partie... Parce que j'ai abandonné mon rôle dans la pièce... soi-disant...

ALLAN. — Et tu ne te défends pas ? Tu ne fais rien ?

TOM. — Quoi faire ? Qu'est-ce que je peux faire ?

ALLLAN. — Je ne sais pas, moi... C'est enfantin... Tu pourrais...

TOM. — Quand je suis arrivé aux douches, après mon match de tennis, tous ceux qui étaient là sont sortis, drapés dans leur serviette, sans dire un mot.

ALLAN. — Quelle bande de c..s ! (*Allan va sortir.*)

TOM. — Allan ?

ALLAN, *toujours sans le regarder.* — Oui.

TOM. — Tu sais à quoi j'en arrive ?... A calculer les gestes que j'accomplissais avant, sans y penser... Tout me gêne. M'habiller. Me déshabiller... Je suis comme paralysé... Je n'ose même plus lever les yeux. J'ai l'impression qu'ils ont les yeux fixés sur moi..., qu'ils m'épient... qu'ils ricanent... qu'ils murmurent des quolibets... Je ne sais plus... Je ne comprends plus...

(*Pendant ce temps, Allan est retourné dans sa chambre, il a retiré sa chemise. Il s'arrête subitement.*)

ALLAN. — Qu'est-ce qui me prend ? J'ai déjà eu ma douche aujourd'hui.

TOM. — Dévêtu dans ta propre chambre ! Tu veux donc avoir des ennuis, toi aussi ?

ALLAN. — Certainement pas.

TOM. — Dis-moi, Allan ? C'est vrai ce qu'on me dit ! Tu t'en vas d'ici ?

ALLAN. — Ecoute, Tom... Je voudrais t'aider, en copain. Tu permets ?

TOM. — Comment ?

ALLAN. — C'est idiot ce que je vais te dire, mais tu connais les gens... Un détail quelquefois suffit à arranger... La façon dont on parle, dont on se tient...

TOM. — J'ai compris. Tu veux que je coupe mes cheveux ?

ALLAN. — Pourquoi pas ?

TOM. — Et en quoi les cheveux en brosse font-ils plus mâle que les cheveux longs ?

ALLAN. — Ne va pas chercher. C'est comme ça...

TOM, *qui se regarde dans la glace au-dessus du bureau.* — J'ai essayé. Ça ne me va pas.

ALLAN. — Si ça arrange les choses, qu'est-ce que ça peut te f... ?

TOM. — J'ai l'air d'un œuf !

(*Allan trouve une balle de base-ball sur le radiateur; il la lance à Tom. Celui-ci sourit et la lui renvoie.*)

ALLAN. — Il y a aussi la façon dont tu marches.

TOM, *en colère.* — La façon dont je marche? Quelle façon, bon Dieu ?

ALLAN. — Je cherche à t'aider !

TOM. — Jusqu'à présent ma démarche ne choquait personne !... On n'y relevait rien d'anormal, non ?

ALLAN, *qui se dirige vers le salon.* — Bon, bon ! N'en parlons plus... (*Il rentre dans sa chambre.*)

TOM, *après un temps, lance rageusement la balle sous son lit et va à la porte.* — Allan ?

ALLAN. — Oui ?

TOM. — Qu'est-ce qu'elle a, ma démarche ?

ALLAN. — Fais quelques pas. Je te dirai.

(*Tom s'exécute.*)

TOM. — Voilà ! Je ne vais même plus oser marcher ! Si tout ce que j'ai fait jusqu'à présent et qui paraissait normal me fait maintenant ressembler à un pédéraste... Alors ? Quoi ?... Dis-moi !... Qu'est-ce qu'elle a ma démarche ?... Qu'est-ce qu'elle a, bon Dieu ? (*Tom marche de long en large.*)

ALLAN. — Tu vas te fâcher !

TOM. — Qu'est-ce qu'elle a ?

ALLAN. — Peut-être est-elle un peu... légère...

TOM. — Légère ?

ALLAN. — Soi-même, on ne se voit pas, tu comprends ?

TOM. — Montre-moi !

ALLAN, *essaie d'imiter Tom.* — Non. Je ne peux pas.

TOM, *vivement.* — Marche, toi. Que je te regarde un peu. Je n'ai jamais fait attention.

ALLAN. — Pourquoi veux-tu ?... Je marche comme tout le monde !

TOM. — Et comment marche tout le monde ? Fais voir !... Allez, va !...

(*Allan, subitement, se rend compte à quel point il est difficile de marcher quand on s'observe. Il fait quelques pas, s'arrête.*)

TOM. — Continue.

ALLAN. — Si jamais tu racontes cela aux copains...

(*Allan continue à marcher. Et Tom imite son pas et le suit... Puis presse le pas et, dans un demi-délire, accélère le mouvement, tourne en rond rapidement.*)

TOM. — Et comme ça ?... Ça va ?... C'est mieux ?...

ALLAN, *qui le calme.* — Tom, Tom !... (*Un temps. Tom s'est immobilisé.*) Ecoute, Tom... Tu as souvent voyagé en bande avec les copains. Tu les as bien entendus parler de s'arrêter à Boston pour trouver des filles...

TOM. — Oui. Et alors ?

ALLAN. — Tu ne vas pas au bal samedi ?

TOM. — Non. Plus maintenant ?

ALLAN. — Tu connais Ellie Basket, la fille qui sert au bar en face ?

TOM. — De vue. Pourquoi ?

ALLAN. — Tu connais sa réputation ?... Puisque tu ne vas pas au bal, va chez elle, samedi !...

TOM. — Et alors ?

ALLAN. — Oh ! Tu ne veux pas que je te fasse un dessin...

TOM. — Avec Ellie Basket !

ALLAN. — D'accord. C'est pas amballant, mais...

TOM. — Mais quoi ? Si on me surprend chez elle, je serai renvoyé...

ALLAN. — Naturellement qu'on ne va pas aller raconter ça au doyen !

TOM. — Alors, ça servira à quoi ?

ALLAN. — Tu sais comme elle est ! Elle ne pourra pas s'empêcher de causer. Dimanche matin, tous les copains seront au courant. Et tu seras paré ! Ta réputation sera faite !

TOM, *avec dégoût.* — Tu plaisantes ?

ALLAN. — Pas du tout !

TOM, *écœuré.* — Ellie Basket !

ALLAN. — Ecoute... Au point où nous en sommes, je ferais aussi bien d'aller jusqu'au bout... Es-tu déjà aller avec une femme ?

TOM. — Qu'est-ce que tu penses ?

ALLAN. — Non.

TOM. — Alors ?

ALLAN. — Tu veux savoir quelque chose ?

TOM. — Quoi ?

ALLAN. — Moi non plus... Mais, si tu le dis aux copains, je te tue !

TOM. — Quand je pense à toutes les histoires que tu racontes ! Qu'est-ce que tu attends pour aller voir Ellie Basket, samedi soir ?

ALLAN. — Pour quoi faire ?

TOM. — C'est vrai. Tu n'as rien à prouver, toi !

ALLAN, *il s'apprête à sortir.* — J'oubliais !... (*Embarrassé.*) Figure-toi que Hudson m'a proposé de me loger l'année prochaine. Il lui restait une chambre. Et comme tous les copains de l'équipe habitent chez lui... j'ai pensé que ce serait plus commode... (*Un temps.*) Tu comprends ? (*Tom évite de le regarder.*) J'aurais dû t'en parler plus tôt, mais ça s'est fait très vite.

TOM. — Je comprends.

(*Allan soulagé, s'apprête à sortir. Tom le rappelle.*)

(*Allan s'est retourné. Tom lui tend sa cravate.*)

Tiens !

ALLAN. — Garde-la !

TOM. — Tiens, je te dis...

ALLAN, *sans la prendre.* — A tout à l'heure, Tom. (*Et il sort.*)

(*Tom a jeté la cravate sur le bureau, regarde longuement la fenêtre. Puis il est allé mettre un disque sur le gramophone. Bill, venant du hall, est entré dans le studio, un livre sous le bras, s'est arrêté un instant. A écouté le disque là-haut. Puis a refermé la porte.*)

BILL. — Laura !

LAURA, *en coulisse.* — Bill ?

BILL. — Oui.

LAURA, *qui rentre avec le plateau à thé.* — Je ne t'attendais pas si tôt. Tu veux du thé ?

BILL. — Je viens de battre Harvey au handball.

LAURA. — Bravo !

BILL. — C'est la première fois que je le possède. Et pourtant il était en forme. Avec les notes que je lui donne, tu penses s'il a tout fait pour m'avoir !

LAURA. — J'imagine !

BILL. — Tiens. Pour toi. Le recueil de poèmes dont tu m'avais parlé.

LAURA, *après un coup d'œil furtif sur un exemplaire du même livre déposé sur une chaise.* — Merci, Bill. (*Elle s'apprête à l'embrasser.*)

BILL, *qui a surpris son regard et découvre l'autre exemplaire.* — Comment ? Tu l'avais déjà ? Moi qui croyais t'en faire la surprise et...

LAURA. — C'est-à-dire que... oui... je l'ai... tu vois... (*Tandis que Bill a ouvert le livre pour y découvrir une dédicace éventuelle.*) On me l'a donné... (*Un temps.*) Tom savait que je le voulais et...

BILL, *qui jette le livre.* — Bon Dieu de bon Dieu !...

LAURA. — Bill !... Pourquoi te fâcher ? Il a seulement voulu me faire plaisir, c'est tout.

BILL. — Et je joue, moi, les seconds violons !

LAURA. — Comment peux-tu dire cela ?

BILL. — Parce que c'est vrai !

LAURA. — Ce n'est pas vrai. Et tu le sais bien... (*Elle s'est approchée de lui, comme pour l'embrasser.*) Je suis très touchée que tu aies pensé à ce livre. Je te remercie, Bill. (*Il a détourné la tête.*) Que se passe-t-il ? Tu ne veux pas que je t'embrasse ? C'est une corvée pour toi ?

BILL, *un regard sur sa montre.* — Je suis en retard, Laura.

LAURA. — Je sais. Il faut que tu partes... Mais pourquoi toujours t'écarter de moi ? Je ne te vois plus ou à peine... Tu as tes cours, tu as le sport, tu es pris ailleurs... Je sais et je comprends... Mais il n'y a plus d'intimité entre nous, plus de tendresse. On dirait que tu veux fuir ma présence ou mon contact. Je suis là. Je te regarde. J'attends un geste... (*Un temps.*) Bill ?... Pourquoi ?... En Italie, tu semblais si heureux !

BILL. — L'Italie ! L'Italie ! Toujours l'Italie ! On venait de se rencontrer !

LAURA. — Et aujourd'hui ?

BILL. — Aujourd'hui, tu es ma femme. La lune de miel ne dure pas toujours...

LAURA. — Es-tu bien sûr que nous parlons de la même chose ?

BILL. — Et pourquoi ce genre de réflexion maintenant ? Tu choisis vraiment le moment !

LAURA. — Excuse-moi, Bill... Merci pour le livre... (*Elle l'ouvre à la première page.*)

BILL. — Qu'est-ce que tu cherches ? Une dédicace ? Sur un livre qui n'est pas de moi ?

LAURA. — Tu ne veux vraiment pas de thé ?

BILL. — Pas de thé. Merci.

LAURA. — Au fait, j'avais oublié de te dire. La petite Gladys Harrisson doit venir.

BILL. — Non. Justement elle ne vient pas. J'ai rencontré son père. Il m'a dit de te prévenir... Quelle idée de l'avoir invitée !

LAURA. — J'avais pensé qu'elle pourrait accompagner Tom samedi ? Il fait partie du comité et il n'a pas de partenaire.

BILL. — Non. Tom ne fait plus partie du comité. On l'a exclu. Tu iras, toi, au bal ?

LAURA, *visiblement affectée.* — Je verrai.

BILL. — Moi, j'emmène mes élèves en week-end. Le temps est à l'orage. Espérons que ça s'arrangera.

LAURA. — Espérons-le ! (*Un temps.*) Bill !

BILL, *nerveux.* — Quoi encore ?

LAURA. — Je crois décidément que quelqu'un devrait aller voir le doyen. Ces brimades que l'on fait à Tom sont intolérables.

BILL. — Et que veux-tu que le doyen y fasse ? Qu'il monte en chaire et qu'il proclame : « Pour

l'amour du Ciel, cessez de martyriser ce pauvre Tom ! Ne l'appelez plus Grace ! » C'est cela que tu attends?

LAURA. — Non. Je cherche le moyen d'être juste avec lui.

BILL. — Quel moyen ? Déjà nous perdons Allan par sa faute.

LAURA. — Tu es au courant ?

BILL. — Hudson m'a appris qu'il s'installerait chez lui... Et il va sans doute être nommé capitaine de l'équipe de base-ball. Il y aura bientôt huit ans que nous n'avons pas eu un capitaine.

LAURA. — Je suis désolée.

BILL. — Et, du même coup, nous allons sans doute perdre Tom. Aucun élève ne voudra venir s'installer ici avec lui.

LAURA. — J'aurai beaucoup de regret de le voir partir.

BILL, *ironique.* — Je m'y attendais !... Ce cher et pauvre Tom !...

LAURA. — Pourquoi es-tu fâché ?

BILL. — Où vois-tu que je suis fâché ?

LAURA. — Tu te conduis comme si tu étais jaloux !

BILL. — Jaloux, moi ? De Tom ? C'est ridicule ce que tu dis là.

LAURA. — Comment expliquer ton attitude ?

BILL, *qui se dirige vers la porte.* — Après mon cours, j'irai directement au réfectoire. Tu m'y rejoindras ?

LAURA. — Bien sûr.

BILL. — Et je t'en supplie, Laura, je sais que tu n'es pas conformiste, qu'il te plaît d'être différente des autres femmes, de ne pas penser et agir comme elles. Mais, crois-moi, ne va pas prendre parti dans cette affaire... Ne vois pas Tom trop souvent... Ne l'invite pas tout le temps à prendre le thé ici... Invite-le *avec* les autres. Au milieu des autres... Pas seul. C'est pour son bien que je parle... Je te retrouve au réfectoire... Tâche d'être à l'heure, Laura.

(*Bill est sorti. Laura s'appuie contre le dossier de la chaise, enfouit son visage dans ses mains. Pleure peut-être. Bill, qui croise Allan dans l'escalier.*)

Tu vas au cours ?

ALLAN. — Oui, monsieur Reynolds.

BILL. — Je t'accompagne... Viens !... Ainsi, tu nous quittes l'an prochain ?

(*Ils sont sortis tous les deux. Tom descend l'escalier et s'arrête devant le téléphone du hall. Il hésite, puis met un jeton dans l'appareil et compose un numéro.*)

TOM, *au téléphone.* — Allô ?... Je voudrais parler à Ellie Basket s'il vous plaît.

(*Laura, là-haut, est allée ramasser le livre que Bill avait jeté dans la cheminée. Elle le caresse. Surprend la voix de Tom. Ecoute, anxieusement.*)

(*A l'appareil.*) Je voudrais parler à Ellie Basket... S'il vous plaît... Allô ?... Ellie ?... Ici, Tom. Tom Lee... Je viens souvent au snack avec mon camarade Allan Thomson. C'est cela. Oui. Quelquefois, les copains m'appellent ainsi... Voici pourquoi je vous téléphone : samedi, je ne vais pas au bal. Alors, j'ai pensé que, si vous étiez libre... Je sais bien que c'est une drôle de façon de prendre un rendez-vous, mais je pourrais peut-être passer vous prendre après votre travail ?... Je ne sais pas ce que vous pensez, mais je m'en doute un peu. Ça me ferait plaisir de vous voir... A quelle heure finissez-vous ?... A neuf heures ? O. K. ! A demain, Ellie... Oh ! merci Ellie.

(*Laura est sortie sur le palier. Tom qui n'avait pas vu le manège de Laura, a enfilé sa veste, s'est dirigé vers la porte de Laura, a frappé, est entré.*)

LAURA, *qui apparaît, une assiette de biscuits à la main.* — Tu tombes bien, Tom. J'ai justement tes biscuits préférés.

TOM. — Et moi qui venais vous dire que je ne pouvais pas prendre le thé avec vous cet après-midi !

LAURA. — Comme tu voudras... (*Un temps.*) Tu vas bien ?

TOM. — Oui.

LAURA. — Gladys ne peut pas venir non plus.

TOM. — Elle ne présente aucun intérêt pour moi. C'est une gosse. D'ailleurs, je n'irai pas à ce bal.

LAURA. — Qu'est-ce que tu feras ?

TOM. — Je ne sais pas encore.

LAURA. — Eh bien ! puisque tu ne vas pas au bal, je n'irai pas non plus. Ce sera une bonne excuse.

TOM. — C'est à cause de moi que vous n'irez pas ?

LAURA. — Ecoute-moi, Tom. Je vais te faire une proposition. Puisque nous n'allons au bal ni l'un ni l'autre, pourquoi ne viendrais-tu pas ici après dîner ?... On mettrait des disques. On jouerait aux cartes. On bavarderait.

TOM. — Je ne... Je ne peux pas samedi.

LAURA. — Cela me ferait plaisir !

TOM. — A moi aussi. Malheureusement, il vaut mieux que vous ne comptiez pas sur moi.

LAURA. — Je le regrette, Tom.

TOM. — Moi aussi, madame Reynolds, vous pensez bien ! Mais il est possible que je sois pris... Comprenez-moi. J'aimerais venir... J'aimerais beaucoup venir, mais, vraiment, je ne peux pas.

LAURA. — Bon. En tout cas, moi, je ne bougerai pas. Si tu changes d'avis à la dernière minute... (*Elle lui a tendu la main.*)

TOM, *qui, après une hésitation, lui a pris la main.* — Merci.

LAURA. — D'ici samedi, peut-être auras-tu modifié tes plans... On ne sait jamais...

(*Tom, longuement, a fixé Laura. On le devine perplexe, torturé... Il prend un brusque congé et sort en courant. Debout, devant la porte, Laura l'a suivi du regard, tandis que la lumière s'éteint et que le rideau tombe.*)

RIDEAU.

Deuxième Tableau

Samedi soir.
Huit heures quarante-cinq.
Un feu de bois brûle dans le cabinet de Reynolds.
Dans le silence, l'horloge de la ville a sonné le quart. Laura, assise, prépare la table. Elle est sobrement élégante et charmante.
La porte du studio est entr'ouverte.
Laura attend Tom. Son corsage est fleuri. Un ou deux détails — discrets — de coquetterie s'ajoutent à sa sobre élégance habituelle.
Dans sa chambre, Tom achève de se préparer pour son rendez-vous. Il frotte son visage avec une lotion, se peigne avec soin, se fait beau. Mais il est morne, crispé, nerveux. Ses gestes l'indiquent tandis qu'il finit de s'habiller.

Lily est entrée. Elle est allée frapper à la porte de Laura et d'autorité l'a ouverte.

LILY. — Laura !

LAURA. — Oh ! Lily !

(*Lily est en robe du soir, très décolletée. Elle tient un imperméable au-dessus de sa tête.*)

LILY. — Comment ? Tu n'es pas encore prête ? Et ce bal ?

LAURA, *qui n'a pas bougé.* — Je n'y vais pas.

LILY. — Et pourquoi ?

LAURA. — Je n'ai pas envie.

LILY. — Viens avec nous ! Amuse-toi un peu !

LAURA. — Merci. Pas ce soir.

LILY, *qui a quité son imperméable et se regarde dans la glace avec contentement.* — Ça va, moi ?

LAURA. — Tu es très jolie...

LILY. — Comment trouves-tu ma robe ?

LAURA. — Elle te va à ravir.

LILY, *démonstrative devant la glace.* — Non pas que je sois coquette, vaniteuse ou futile. Tu me connais, Laura. Mais j'aime qu'on me regarde, qu'on me trouve belle, qu'on ait envie de moi !

LAURA. — Rassure-toi ! Tu auras beaucoup de succès. Comme toujours.

LILY. — Décide-toi, Laura, je t'en prie. On va s'amuser comme des folles. Nous serons les plus belles. Viens !... (*Laura répond non de la tête.*) Tu ne vas quand même pas prendre le deuil parce que Bill t'a lâchée pour ces sales petits grimpeurs... C'est oui ?

LAURA. — Non.

LILY. — A cause de Bill ?

LAURA. — Ça n'a rien à voir...

LILY. — C'est ce temps de chien qui t'arrête ?

LAURA. — Du tout.

LILY. — Franklin nous emmène dans sa voiture.

LAURA. — Ne le fais pas attendre.

LILY. — Si tu viens, il dansera toute la soirée avec toi. Tu ne seras pas seule une minute. Je promets, Laura.

LAURA. — Tu es un amour, mais je ne veux pas sortir ce soir...

LILY. — Et mon décolleté ? Trop bas, peut-être ?

LAURA. — Il donnera autant d'espoir que de regret.

LILY. — N'est-ce pas ?... Franklin me l'a d'ailleurs dit : « Tous ces gamins vont perdre la tête. Tu vas les affoler... »

LAURA. — Et tu le crois ?

LILY. — Ce n'est pas gentil de me dire ça.

LAURA. — Pauvre Lily, comment as-tu pu venir te perdre dans un collège de garçons alors que tu es si typiquement faite pour une vie brillante ?

LILY. — Mais je ne changerais pas pour un empire, Laura. Où aller pour trouver trois cents flirts à la fois. Et trois cents flirts innocents. Chaque année.

LAURA. — Et, si l'un des trois cents voulait aller au-delà d'un flirt innocent, que ferais-tu ?

LILY. — Je le giflerais, cette petite brute !... Qu'il se permette un geste, je le gifflerais. (*Dans un soupir.*) Cher ange !... De toi à moi, Laura, je préfère ne pas y penser... Si je n'y prenais garde, je finirais par ressembler à Ellie Basket... Elle en profite au moins !... Tu la connais ?

LAURA. — Je l'ai vue cet après-midi pour la première fois.

LILY. — Cet après-midi ?

LAURA. — A son bar.

LILY. — Toi ?

LAURA. — Je suis allée chercher des cigarettes... (*Un temps de mélancolie.*) Elle n'est même pas jolie...

LILY. — Qu'est-ce que ça peut bien te faire qu'elle soit jolie ou non ?

LAURA. — Rien, bien sûr.

LILY. — Tu as l'air tout triste.

LAURA. — Désolée tout au plus à la pensée qu'ils sont tous si jeunes et qu'ils se contentent de cette fille laide et vulgaire... Quand je pense que l'amour leur est révélé de façon aussi misérable, alors que ce devrait être si beau. (*Elle cherche le mot.*) Si... exaltant !...

LILY. — S'ils sont satisfaits de ce qu'elle leur apporte, que veux-tu faire, Laura ?

LAURA. — Je trouve cela...

LILY. — Rassure-toi. Ils en disent beaucoup plus qu'ils n'en font. Et moi beaucoup moins que je le souhaiterais !... A part ça, la fleur que tu portes est d'un goût... Qui te l'a donnée ?

LAURA. — Je l'ai achetée moi-même.

LILY. — Que tu dis.

LAURA. — Ça a toujours été ma fleur préférée.

LILY. — N'insistons pas. Là-dessus, je me trotte. Frankin m'attend pour faire son nœud papillon... Tu seras debout quand je rentrerai ?

LAURA, *qui lui tend son imperméable.* — Je ne le pense pas.

LILY. — S'il y a de la lumière, je viendrai te dire combien j'en ai giflé.

LAURA. — Beaucoup, j'espère ?

LILY. — Merci, Laura. Bonne nuit.

(*Lily sort. Laura laisse la porte entrouverte et prête l'oreille aux bruits du dehors. Au départ de Lily, Tom est revenu dans sa chambre, vêtu d'un costume bleu. Il est élégant, sobre, charmant. Avant de sortir, il a pris sous le lit une bouteille de whisky. Il en a bu une gorgée, rapidement, comme pour se donner du courage. Il murmure :* « Jamais je ne pourrai ! » *Puis il descend les escaliers, passe son imperméable, s'aperçoit que la porte de Laura est restée entrouverte. Feutre son pas pour qu'elle ne puisse l'entendre. Mais Laura, qui guettait son passage, a ouvert la porte et appelle.*)

LAURA. — Tom !... Eh bien, Tom ?... Je t'attendais.

TOM, *gêné.* — Je... me... Je...

LAURA. — Tu vas au bal ?

TOM, *de plus en plus embarrassé.* — Non. Je sors. Il faut votre permission ?

LAURA. — Si tu prenais une tasse de café avant ?

TOM. — Et vous pouvez le dire à tout le monde. Oui. J'ai bu. Demain on en aura encore plus à raconter sur mon compte. (*Il s'excuse.*) D'ailleurs, je n'ai pas bu beaucoup ; c'est surtout que je n'ai pas mangé.

LAURA. — Alors entre, tu vas manger quelque chose.

TOM. — Je ne pourrais pas. Je vous avais dit que je ne pourrais pas.

LAURA. — Je sais. (*Elle ferme la porte.*) Quel vilain temps !

TOM. — Çà oui !

LAURA. — Je suis si contente de ne pas aller au bal.

Nous serons tellement mieux ici, au coin du feu ! Tu ne veux pas t'asseoir ?

TOM. — Je n'avais pas l'intention de venir.

LAURA. — Alors pourquoi cette jolie fleur ? Pourquoi cette carte : « En espoir d'une merveilleuse soirée » ?

TOM. — J'ai oublié. C'était pour le bal.

LAURA. — Je suis contente que tu aies oublié.

TOM. — Pourquoi ?

LAURA. — D'abord, j'adore recevoir des fleurs. Et puis aussi... (*Un temps.*) Un peu de café, Tom ?

TOM. — Merci. Je vais très bien...

LAURA. — Tu peux prendre celui-ci. J'y ai à peine touché. Bois de l'autre côté.

(*Tom boit du même côté.*)

TOM, *doucement.* — Et puis aussi...

LAURA. — Que veux-tu dire ?

TOM. — Vous avez dit : « J'adore recevoir des fleurs. » Et *puis aussi...*

LAURA. — Un jour d'anniversaire, c'est encore plus charmant !

TOM. — Un anniversaire ?

LAURA. — Oui.

TOM. — Et M. Reynolds n'est pas là pour le fêter avec vous ?... C'est votre anniversaire et il court les sentiers de montagne sous la pluie ? Il a pu oublier ? (*Gauchement il renverse la tasse.*)

LAURA, *qui a sauvé la tasse de justesse.* — Ce n'est pas mon anniversaire. C'est un autre anniversaire... (*Elle cherche à le débarrasser de son manteau.*) Tu permets ?

TOM. — Je ne peux pas, je vous ai déjà dit.

LAURA. — Je sais. Tu ne peux pas rester. (*Laura lui a mis les mains sur l'épaule. Puis elle lui enlève gentiment son manteau, regarde Tom.*)

LAURA. — Le bleu te va très bien, Tom. Tu es très élégant ce soir.

TOM. — On me dit qu'en bleu j'ai l'air d'un gosse !

LAURA. — Pas du tout.

TOM. — Soyez sincère ! Je fais un peu endimanché.

LAURA. — Comment savais-tu que j'aimais cette fleur ?

TOM. — Une fois, il y a longtemps, je vous l'ai entendu dire.

LAURA. — Et tu t'es souvenue ?

TOM. — C'est normal.

LAURA. — Il était exactement comme toi.

TOM, *après un temps de curiosité.* — Qui ?

LAURA. — Mon premier mari. Celui de l'anniversaire.

TOM. — J'ignorais.

LAURA. — Il avait à peu près ton âge. Quel âge as-tu ?

TOM. — Dix-huit ans. Demain.

LAURA. — Ce n'est pas possible ?

TOM. — Vous voulez voir mes papiers ?

LAURA. — Mais il faudra que nous fêtions tes dix-huit ans ! C'est merveilleux.

TOM. — Les projets, vous savez ! Mieux vaut ne pas en faire trop.

LAURA. — Il avait exactement ton âge... Quand je te regarde, cela paraît à peine croyable. Et pourtant...

TOM. — J'ai tellement l'air d'un gosse ?

LAURA. — Pas cela.

TOM. — Il y a des hommes qui sont déjà mariés à mon âge ?

LAURA. — La preuve !... Il avait seulement quelques mois de plus que toi. Mais, peu de temps après notre mariage, il s'est engagé. Et il est parti... pour la guerre. (*Tom devine.*) Oui, il a été tué.

TOM. — Oh !...

LAURA. — Il te ressemblait beaucoup... Il était sensible. Trop. Il se méfiait des hommes... Il était si fragile... si différent d'eux tous... Dans l'armée, on se moquait de lui... Alors, pour répondre à tout cela, il a été follement brave... Les autres pensaient qu'il était un lâche. Il a voulu prouver le contraire, tu comprends ?

TOM, *sincère.* — Très bien.

LAURA. — Et il est mort stupidement.

TOM. — Pour leur prouver qu'il était un homme ? Comme je comprends !

LAURA. — Tu lui ressembles beaucoup, Tom.

TOM. — Moi ?

LAURA, *qui lui tend la tasse.* — Encore une goutte ? (*Après avoir bu, Laura lui tend la tasse de l'autre côté.*) Il était gentil, doux, solitaire... Nous savions que notre bonheur ne durerait pas.

TOM. — Il était trop beau ?

LAURA. — Peut-être... Il me disait : « Pourquoi faut-il que nous considérions toute chose en fonction de sa durée ? »

TOM. — Il avait raison. Pour jouir pleinement de certaines minutes, il faudrait ne pas connaître la suivante.

LAURA. — Et pour prouver qu'il était un homme, il est mort comme un enfant.

TOM. — Heureux peut-être ?

LAURA. — Parce qu'il a prouvé son courage ?

TOM. — Oui... Mais aussi... parce qu'il vous aimait et qu'il était aimé de vous. (*Mais ce qu'il vient de dire le laisse embarrassé. Il va pour prendre son manteau qu'elle tient sur ses genoux.*)

TOM. — Il faut que je m'en aille.

LAURA. — Tom !

TOM. — Il le faut.

LAURA. — Ton rendez-vous est donc si important ?

TOM, *sombre.* — Très important.

LAURA. — Je t'ai ennuyé avec mon histoire ?

TOM. — Oh ! non.

LAURA. — Je n'aurais pas dû te raconter ma vie... mais cette pluie, ce feu de bois... Tu oublieras.

TOM. — Jamais.

LAURA. — Cela t'arrive d'évoquer des souvenirs à toi aussi ?

TOM. — Il faudrait d'abord que j'en aie !

LAURA. — Au fait, je ne sais rien de ta vie...

TOM. — Ma vie ! D'abord il n'y a pas de premier mariage dans mon passé.

LAURA. — Mais un premier amour ?... Même pas ? Qui était-ce ?... Tu ne veux pas me dire ?

TOM, *qui est prêt de la porte ; son imperméable traîne par terre.* — Puis-je avoir une cigarette ?

LAURA, *heureuse de pouvoir le garder.* — Oui, bien sûr. (*Un temps.*) Qui était-ce ?

TOM, *allumant sa cigarette.* — Miss Middleton, mon professeur de septième... J'avais douze ans... Elle était blonde, mince, un peu particulière... Ses yeux surtout.

LAURA. — Mais c'est charmant !

Tom. — [illegible] ?... C'était terrible... J'ai souffert, vous savez !

Laura. — Pauvre Tom ! Raconte-moi !

Tom. — Ses cheveux étaient couleur de miel... Elle était grande, mince... Elle portait un manteau de sport et conduisait une décapotable... Depuis, j'ai toujours eu un faible pour les manteaux de sport.

Laura, *enjouée*. — J'en ai un, moi aussi.

Tom. — Je sais !

Laura. — Et, finalement, elle s'est terminée comment ton aventure ?

Tom. — Mon aventure, c'est beaucoup dire. Et d'abord, que pouvait-il arriver ? J'ai surtout été ridi-[illegible]

Laura. — Elle t'aimait bien aussi, je suppose.

Tom. — J'étais persuadé qu'elle était amoureuse de moi.

Laura. — Peut-être t'aimait-elle vraiment !

Tom. — Elle s'est mariée l'année suivante. On a donné une grande réception au collège. Et vous savez ce qu'ils m'ont fait faire ?... C'est moi, ce jour-là, qui ai été chargé du compliment de circonstance. J'ai dû écrire spécialement un poème...

Laura. — Tu te souviens de ce poème ?

Tom. — Il n'était pas fameux... Je crois bien que le début, c'était quelque chose comme :

Avant que vous me promettiez d'aimer et d'obéir
Il y a quelque chose que je voudrais vous dire...

Et, peu à peu, ça devenait une déclaration d'amour.

Laura. — Mais c'est très émouvant tout cela !

Tom, *après un long temps*. — Je tombe toujours amoureux des gens que je ne devrais pas aimer.

Laura. — Cela arrive à tout le monde !

Tom. — A vous aussi ?

Laura. — Pourquoi pas ? Bien sûr, cela ne mène à rien. Mais, un jour, on se souvient... (*Un temps.*) Et qui d'autre as-tu encore aimé ?

Tom, *pour éviter de répondre, regarde sa montre.* — Il est presque neuf heures. Je vais être en retard. (*Il s'éloigne. Elle cherche à le retenir.*)

Laura. — Tu ne veux vraiment pas rester ?... Nous nous entendons si bien !

Tom. — Merci.

Laura. — Peut-être t'aurais-je confié d'autres grands secrets de ma vie !

Tom, *qui prend son imperméable*. — Je voudrais bien, mais je regrette.

Laura. — Même pour danser tu ne resterais pas ?

Tom. — Je ne danse pas.

Laura, *qui va vers le poste de radio*. — J'ai promis de t'apprendre.

Tom. — Une autre fois.

Laura, *tandis que le disque tourne*. — Tom, je t'en prie !... Pour moi ?... Pour me faire plaisir ?

Tom, *qui referme la porte*. — Je voudrais savoir... (*Un temps.*) Pourquoi êtes-vous aussi gentille avec moi ?

Laura. — C'est naturel !

Tom. — Vous n'êtes gentille qu'avec moi ? Pas avec les autres ?

Laura. — Te voilà indiscret comme un homme !

Tom. — Pourquoi ?

Laura. — Cela t'ennuie, te gêne ?

Tom, *qui dit non de la tête*. — Je demande seulement pourquoi.

Laura. — Mais parce que je t'aime bien. C'est tout.

Tom. — Parce que vous avez pitié ?

Laura. — Parce que tu as toujours été très gentil avec moi. C'est ma première année dans ce collège.

Tom. — Par pitié ?

Laura. — Pas par pitié. Parce que je te comprends. Parce que peut-être tu me comprends.

Tom. — M. Reynolds est au courant ?

Laura. — De quoi donc ?

Tom. — Il sait que vous m'aimez bien ?

Laura. — Peut-être. Je n'en fais pas mystère.

Tom. — C'est pour cela qu'il me déteste ?

Laura. — Je ne pense pas qu'il te déteste.

Tom. — Il me hait.

Laura. — Sûrement pas.

Tom. — Tout le monde ici me déteste. Sauf vous. M. Reynolds me hait parce qu'il avait promis à mon père de faire de moi un sportif. Il a échoué. Et il me hait. Et vous, vous avez pitié. Voilà la vérité !

Laura. — Je suis beaucoup trop égoïste, Tom, pour t'aimer seulement par pitié.

Tom. — Tant de choses que je ne comprends pas.

Laura, *qui lui prend le bras*. — Tom, ne sors pas ce soir.

Tom. — Il le faut. C'est la seule chose qui soit claire. Il le faut.

Laura, *qui lui tend les bras*. — Je vais t'apprendre à danser...

(*Un temps. Elle lui a serré le bras, s'est approchée. Dans un élan incontrôlable, Tom l'embrasse sur la bouche, passionnément. Et, pour cacher son embarras, enfouit aussitôt sa tête dans son épaule.*)

Tom. — Mon Dieu !... Mon Dieu !

Laura. — Tom !... Tom !...

(*Il a relevé la tête, semble prêt à renouveler son geste.*)

Laura. — Non, Tom. Non... Je...

(*Au premier « Tom » il a desserré l'étreinte, est sorti en courant, a escaladé l'escalier qui monte à sa chambre.*)

Laura. — Tom ! Tom !...

(*Tom s'est arrêté et regarde en bas.*)

Laura. — Tom, je...

(*A ce moment précis, la porte du hall s'est ouverte et Phil, un des alpinistes, apparaît dans son équipement.*)

Phil. — Qu'est-ce que tu f... ici ?

(*Tom le regarde fixement. Phil monte l'escalier.*)

Tom. — Tu es déjà de retour ?

Phil. — Tout le monde est de retour. Tu nous vois en montagne par une flotte pareille !

Bill, *qui est entré*. — Allez vite vous changer. Ceux d'entre vous qui ont faim n'auront qu'à se présenter au réfectoire. Dépêchez-vous.

(*Phil est passé devant Tom, tandis que Bill est entré dans son studio.*)

Bill. — Tu parles d'un temps de chien !

Laura, *qui est restée immobile, là où Tom l'avait quittée*. — Bonsoir.

Bill, *tout en se débarrassant de son équipement.*

— Toujours la même histoire. On fait des projets. On se dit : « A moi le grand air, le bonheur, la liberté !... » On oublie le détail qui peut tout détraquer... Foutu temps !... J'aime mieux te dire qu'ils sont drôlement déçus.

LAURA. — Dommage !

BILL. — Je crois bien qu'ils s'attendaient à ce que je les invite à dîner... Mais j'aime autant rester seule avec toi ! (*Il la regarde.*) J'ai bien fait ?

LAURA. — Oui.

(*Et, tandis que Bill est passé dans la pièce à côté, vivement elle a ramassé l'imperméable oublié par Tom et le cache aussitôt dans la commode.*)

BILL, *qui réapparaît tout en s'essuyant les mains.* — Ah ! cette pluie, mes amis ! Tu ne peux pas savoir !...

(*Bill disparaît à nouveau. Laura est allée jusqu'à la porte et l'a fermée doucement. Elle a prêté l'oreille avec l'espoir que Tom allait monter l'escalier et regagner sa chambre. Mais dès qu'il voit que Laura a fermé la porte, après une seconde d'hésitation, Tom a relevé le col de son veston, redescendu furtivement l'escalier, à pas feutrés, comme un coupable qui se sauve. Et s'est dirigé vers la porte du hall. Bill, qui parle en coulisse, tandis que Tom toujours avec précaution, traverse le hall.*)

Ça m'embêtait tellement de faire demi-tour que je leur ai proposé de coucher dans la hutte, en pleine forêt... Ils n'ont rien voulu entendre, les poules mouillées !

(*On entend claquer la porte du hall. Laura n'a pu éviter une réaction, vite maîtrisée. Elle est désespérée.*)

BILL. — Qu'est-ce que c'est ?

LAURA. — Rien.

BILL, *qui rentre et prend sa pipe sur la cheminée.* — Je remettrai ça la semaine prochaine quoi qu'il arrive... Mais seul. Comme ça, je ne serai pas empoisonné. Seul, c'est tellement merveilleux !

(*Et Bill s'est installé confortablement dans le fauteuil que Laura avait préparé pour Tom. Neuf heures sonnent à l'horloge du collège. Bill a tendu sa main à Laura... Debout, près de la porte, Laura, qui masque autant qu'elle peut son bouleversement, a regardé cette main tendue vers elle tandis que la lumière faiblit et que le rideau tombe sur le deuxième acte de* Thé et Sympathie.)

RIDEAU.

ACTE III

Le lendemain, dans l'après-midi.

Tom, dans sa chambre, étendu sur son lit. Il se lève, va jusqu'à la fenêtre, regarde au dehors.

RALPH, *au téléphone.* — Allô ! Mary ? Ralph. Je serai un peu en retard... Je regrette... Je n'y peux rien... On a une douche pour huit et tout le monde veut la prendre en même temps... (*Péremptoire.*) Ah !... Non, Mary. Pas au même endroit qu'hier soir... On dansera à l'Auberge... Ecoute, je te dirai cela quand je te verrai... O. K. Je t'aime !

(*Stève, l'ami de Ralph, est apparu. Ralph, à l'appareil.*)

Non. Je ne peux pas le répéter... Tu as très bien entendu la première fois... (*Très fort, dans l'appareil, pour qu'elle entende.*) Salut, Stève !...

STÈVE. — Très important ce que j'ai à te dire. Raccroche.

RALPH, *à l'appareil.* — Allez, au revoir... Oui, oui, oui !... Mais comment veux-tu que j'arrive si je n'arrête pas de te parler maintenant ?... Quatre heures. A tout de suite. (*A Stève.*) Qu'est-ce que tu veux ?

STÈVE. — C'est très grave ce que j'ai à te dire.

RALPH, *bas à Stève.* — Ce qu'elle peut être collante !... (*Impatient.*) Allô ? Mais plus vite je raccroche, plus tôt je serai près de toi... Ça va. Au revoir. (*Il a raccroché brutalement.*) Alors, toi ? Déballe !

STÈVE. — Tu as vu Tom ?

RALPH. — Non.

STÈVE. — Tu sais ce qu'il a fait la nuit dernière ?

RALPH. — Qu'est-ce qu'il a fait ?

STÈVE. — Il est allé chez Ellie Basket.

RALPH. — Pas vrai ?

STÈVE. — Sans blague. C'est elle-même qui l'a raconté au cuisinier ! Tout le monde est au courant maintenant.

RALPH. — Tom chez Ellie Basket !... Tu n'es pas tombé sur la tête, non ?

STÈVE. — Ecoute la suite !...

RALPH. — Je suis pressé. Faut que je m'habille. (*Il commence à monter l'escalier.*)

STÈVE, *qui le suit.* — D'après Ellie, il a débarqué chez elle vers les neuf heures, sur son trente et un et...

(*Ils disparaissent, au moment où Bill entre dans le hall et monte rapidement l'escalier. Puis pénètre, sans frapper, dans le living-room de Tom et Allan. Et il essaie d'ouvrir la porte de la chambre. En vain.*)

BILL. — Tom !... (*Il secoue la porte.*) Tom ! C'est M. Reynolds. Ouvre.

TOM. — Je ne veux voir personne.

BILL. — Le doyen m'attend à quatre heures. Je veux te parler avant.

TOM. — Je n'ai rien à dire.

BILL. — Si tu n'ouvres pas, j'enfonce la porte. J'enverrai la facture à ton père. C'est cela que tu veux ?... Aurais-tu peur de moi ?

(*Tom s'est décidé à tirer le verrou. Bill est entré rapidement. Tom est allé s'asseoir sur le lit sans regarder Reynolds.*)

BILL. — Alors ? (*Un temps.*) Maintenant, je veux connaître tous les détails de cette histoire, avant d'aller voir le doyen. Je t'écoute.

TOM. — Vous les connaissez, les détails. Que voulez-vous de plus maintenant ?

BILL. — Je veux des précisions et je les veux de toi... Parle.

TOM. — Quand les surveillants m'ont ramené au

collège la nuit dernière, ils vous l'ont dit : j'étais avec Ellie Basket.

BILL. — Tu étais chez elle, mais tu n'étais pas avec elle !

TOM. — Qu'est-ce que vous voulez dire ?

BILL. — Tu m'as fort bien compris.

TOM. — Qui a dit cela ?

BILL. — Ellie Basket. Elle a reconnu elle-même que tu étais venu pour ça, mais que tu n'avais pas pu..., qu'il t'avait été impossible... Alors, paraît-il, tu t'es précipité dans la cuisine ; tu as saisi un couteau, tu as voulu te tuer ; elle a dû se jeter sur toi pour t'en empêcher. Elle a appelé. Les surveillants sont arrivés. Ils t'ont emmené. C'est bien ça ?

TOM. — Qu'est-ce que ça change ? De toute façon, je serai renvoyé.

BILL. — Je voulais seulement m'assurer qu'elle disait vrai.

TOM. — C'est un soulagement pour vous !

BILL. — Depuis quand parles-tu sur ce ton à un professeur ?

TOM. — Vous êtes fixé depuis longtemps sur mon compte. S'il vous avait fallu revenir sur votre jugement, vous en seriez tombé malade !

BILL. — Si tu le prends sur ce ton, je ne pourrai pas t'aider.

TOM. — Personne ne peut plus m'aider. Je vais être vidé de l'école. Soyez content.

BILL. — Non. Je suis navré. Navré pour ton père.

TOM. — Maintenant que vous en êtes sûr, qu'attendez-vous pour aller claironner la nouvelle ? Dépêchez-vous.

BILL. — Je ne parlerai de ceci à personne... sauf au doyen bien entendu.

TOM. — Et à mon père.

BILL. — Peut-être.

TOM, *après un temps assez long et dans un murmure.* — Et à Mme Rèynolds ?

BILL. — Elle a droit à la vérité... (*Bill est sorti. En passant sur le palier, il appelle.*) Ralph...

(*Tom a refermé la porte et s'est assis sur une chaise, Tandis que Bill part à la recherche de Ralph, Laura est entrée dans le studio de son mari. Elle a pris, dans la commode où elle l'avait caché, l'imperméable de Tom. Elle s'apprête à sortir au moment où Herbert, le père de Tom a frappé. Elle a ouvert la porte.*)

HERBERT, *la mine plutôt réjouie, on ne sait trop pourquoi.* — Bonjour, Laura.

LAURA. — Oh ! bonjour monsieur Lee. Bill n'est pas là, mais je l'attends d'une minute à l'autre.

HERBERT. — J'avais peur de le manquer. Mon train avait du retard. Et nous devons voir le doyen ensemble dans quelques minutes.

LAURA, *très froide.* — Je sais.

HERERT, *surpris par l'attitude de Laura.* — Que se passe-t-il, Laura ? Vous avez l'air maussade !... Aurais-je fait quelque chose pour vous déplaire ?

LAURA, *réservée.* — Asseyez-vous, monsieur Lee.

HERBERT. — Il y a quelques jours, j'avais cru comprendre que vous me désapprouviez de ne pas retirer Tom du collège. Vous voyez que j'étais dans le vrai !...

LAURA. — Vous le pensez ?

HERBERT. — J'admets qu'une femme peut ne pas très bien comprendre...

LAURA. — Pas très bien, monsieur Lee...

HERBERT. — Imaginez que j'aie retiré Tom à la suite du scandale provoqué par ce monsieur ?...

LAURA, *un peu nerveuse.* — Harris, M. Harris.

HERBERT. — Une pareille décision aurait marqué Tom pour la vie...

LAURA. — Mais il va être renvoyé ! Vous êtes au courant ?

HERBERT. — Bien sûr. Mais les circonstances sont toutes différentes. Une histoire de fille !

LAURA. — Si je vous comprends bien, monsieur Lee, vous êtes fier de Tom ?

HERBERT. — Fier, c'est beaucoup dire...

LAURA. — Parce qu'on l'a surpris avec une fille, vous voilà fier de lui ! Pour la première fois peut-être ?

HERBERT. — J'entends bien qu'une femme ne peut pas comprendre... mais je suis sûr...

BILL, *descend les escaliers.* — ... que Bill comprendra.

LAURA. — Je n'en doute pas...

HERBERT, *à Bill qui vient d'entrer.* — Hello, Bill !

BILL. — Hello !...

(*Herbert dévisage tour à tour Bill et Laura, remarque la froideur qui règne entre eux.*)

BILL. — Je viens de chez Tom.

HERBERT. — Je m'y propose d'y monter après avoir vu le doyen. Comment va-t-il ?

BILL. — Bien.

HERBERT, *content.* — J'imagine. Il doit raconter son aventure à tous les copains !...

BILL. — Non. Il est tout seul dans sa chambre... (*Il appelle Laura qui s'éloigne.*) Laura !... (*Laura revient sur ses pas.*) Je tiens à ce que tu restes.

HERBERT. — Justement. J'expliquais à Laura mon point de vue sur toute cette affaire. Je suis sûr que tu le partages. Que Tom soit renvoyé du collège pour une histoire de fille... je ne dis pas que c'est exaltant... Non... Je ne vais pas jusque-là... Mais enfin, pour nous autres, hommes, ça n'est pas tellement grave. (*A Bill.*) Ce sont les risques du métier. Pas vrai, Bill ?

BILL. — Bien sûr. Malheureusement, Herbert, la situation... en ce qui concerne Tom... est un peu... différente...

HERBERT. — C'est-à-dire ?

BILL. — Tom est allé effectivement chez cette fille avec l'intention de... — nous nous comprenons — mais... sans résultat.

HERBERT. — Comment cela ? Cette putain n'a pas voulu de mon fils ?...

BILL. — Pas ça. *Elle* a bien voulu... Mais lui...

HERBERT. — Qu'est-ce que tu me racontes ?

BILL. — C'est Ellie elle-même qui l'a déclaré. Et, quand il s'est rendu compte qu'il ne pouvait pas, que rien ne pouvait se passer entre eux, il s'est emparé d'un couteau à la cuisine, il a voulu se tuer. Elle a dû lutter avec lui pour l'en empêcher... Elle a appelé au secours. Et c'est pourquoi les surveillants sont intervenus... Voilà l'histoire.

(*Herbert Lee, désemparé, s'est assis.*)

BILL. — Je regrette le mal que je te fais, Herbert. Je te devais la vérité.

HERBERT. — Et tout le monde est au courant ?

BILL. — J'ajoute que le renvoi de Tom sera motivé officiellement par sa visite chez Ellie. Rien de plus. Et c'est ce qui nous importe...

(*Un temps.*)

HERBERT. — Mais pourquoi a-t-il fait cela ? Avant, le doute était permis. On pouvait parler de calomnie... Mais, maintenant, aucun doute n'est possible !...

LAURA, *nette.* — Dans votre esprit, peut-être.

BILL, *vivement.* — Laura, je te prie !...

LAURA. — Tu m'as demandé de rester !

BILL. — A présent, tu as entendu. Tu peux partir.

LAURA. — Et pourquoi voulais-tu à tout prix que je sache ?

BILL. — Pour ton bien, Laura. Je voulais que tu connaisses toute la vérité.

HERBERT. — Dis-moi. Si j'allais trouver cette fille ? Si je la faisais taire ? Il y a bien un moyen ! Je peux payer ! Si je m'arrangeais, à n'importe quel prix, pour qu'elle ne raconte pas l'histoire ?

BILL. — C'est trop tard.

HERBERT. — Mais pourquoi est-il allé chez cette fille, puisqu'il n'en avait pas le désir ?... Je ne comprends pas... Qu'est-ce que je peux faire ?

LAURA. — Ne vous entêtez pas dans votre erreur, Monsieur Lee !.. .

HERBERT. — Quelle erreur ?... L'histoire Harris, elle pouvait encore s'arranger. Je l'ai même crue arrangée... mais ça. Comment donner une explication à ça ?... Que vont penser les gens ?... C'est cela qui compte...

LAURA. — Et Tom. Ce qu'il pense, cela ne compte pas ?

BILL. — Assez, Laura. Viens, Herbert, filons chez le doyen.

HERBERT. — Tom est là-haut ?

BILL. — Oui.

HERBERT. — En train de faire ses bagages ?

BILL. — Non.

HERBERT. — Qu'est-ce que je vais pouvoir lui dire maintenant ?

BILL. — Le doyen nous attend à quatre heures.

HERBERT. — Je sais ! Mais il faut que je voie Tom d'abord. Au fond, j'aurais peut-être dû le laisser à sa mère. En pareil cas, une mère saurait peut-être trouver les mots... (*Un léger temps.*) Tu m'accompagnes, Bill ?

BILL, *qui va le suivre.* — Allons !

LAURA, *nettement.* — Bill ? Je voulais te parler.

BILL. — Je reviens. (*Et il sort avec Herbert.*)

HERBERT, *de plus en plus indécis et perplexe.* — C'est mieux, peut-être, si je le vois seul. Tu m'excuses, Bill ?

BILL. — Il s'est enfermé probablement !

(*Herbert a traversé le living-room et frappé à la porte de Tom. Bill est resté dans le hall. Tom s'est dressé sur son lit, tandis que Herbert essaie d'ouvrir la porte.*)

HERBERT, *devant la porte.* — Tom !... (*Tom est resté immobile.*) Tom !... C'est papa !... Ouvre !... (*Vivement*) Tom !... Ouvre-moi !

(*Mais Tom n'a pas ouvert. Et Herbert revient sur le palier. On le devine anxieux, préoccupé, malheureux. A Bill.*) Il s'est peut-être endormi.

BILL. — Sûrement pas. Je viens de le quitter.

HERBERT. — Il s'endort toujours très vite. Déjà étant gosse, je ne pouvais pas le sortir du lit.

BILL. — Insiste, il faut que tu le voies.

HERBERT. — Plus tard... Je reviendrai. Ce sera mieux. Après avoir vu le doyen.

BILL. — Je te demande une seconde. Tu permets ?

(*Bill est passé dans la chambre tandis qu'Herbert attend dans le studio, et que Tom, qui s'est ravisé, a doucement ouvert la porte et appelle.*)

TOM. — Papa !... (*Un peu plus fort.*) Papa !

(*Mais Herbert qui a cru entendre une voix n'a pas clairement reconnu celle de Tom, tandis que Phil, Ralph et Stève dévalent l'escalier en courant, en route pour le bal. Tom a refermé la porte.*)

LES ÉLÈVES, *en s'en allant.* — Tu t'occupes de Gladys... Trop molle pour moi. Moi, c'est Mary qui me botte. Elle est chouette. Tu as ce qu'il te faut, toi, Stève ?... Allons-y !

(*Au terme de ces propos, quand ils ont disparu, Tom a ouvert à nouveau la porte et appelé* « Papa ». *Mais il n'obtient pas de réponse et va s'étendre sur son lit.*)

BILL, *qui entre chez Laura.* — Laura, je m'en vais maintenant chez le doyen avec Herbert. A cinq heures, je joue au tennis. Je te retrouvrai au réfectoire.

LAURA, *étrangement volontaire.* — Je voudrais te voir avant.

BILL. — Je ne peux pas.

LAURA. — J'insiste, Bill.

BILL, *frappé par l'étrange détermination de Laura, à Herbert.* — Précède-moi chez le doyen, Herbert. Je t'y rejoins.

HERBERT, *qui prend congé.* — Au revoir, Laura. A bientôt, j'espère.

BILL. — Tu la reverras dans quelques jours, à la remise des diplômes.

HERBERT. — Oh ! je ne sais pas si j'y assisterai, maintenant... Oui, peut-être... Je ne sais plus... Dites bien à Tom que j'ai essayé de le voir. Merci, Laura.

BILL — Que se passe-t-il, Laura ? Le doyen m'attend pour discuter de toute cette affaire.

LAURA. — Justement, je veux en discuter moi aussi. Savoir qui a poussé Tom à agir ainsi.

BILL. — Personne ne l'a poussé.

LAURA. — S'il avait réussi à se tuer chez Ellie Basket, tu ne te sentirais pas un peu responsable.

BILL. — Moi ?

LAURA. — Oui, toi.

BILL. — Laura, j'aimerais te voir un peu moins émotive et que tu veuilles bien t'en tenir aux faits.

LAURA. — Les faits ? Quels faits ? Un garçon de dix-huit ans va se baigner en compagnie d'un de ses professeurs, le seul homme dans le collège avec lequel il ait quelque raison de se plaire, parce qu'il est musicien comme lui, et que leurs goûts communs ont créé un climat d'amitié, de confiance. Et, parce que vous avez des doutes sur la moralité de ce professeur, immédiatement vous concluez au pire. Trop heureux de les mettre dans le même sac et de persécuter un élève que vous n'aimez pas.

BILL. — Et sa visite chez Ellie ?

LAURA. — Pourquoi y est-il allé ?

BILL. — Tu le sais ?

LAURA. — Parce que, meurtri par vos attaques, il a voulu prouver qu'il était un homme, selon vos lois.

BILL, *presque triomphant.* — Il n'a rien pu prouver !

LAURA. — Parce qu'il est incapable de prendre plaisir à un jeu répugnant, que tout l'éloignait des façons de cette fille, parce que, pour lui, l'amour...

BILL. — L'amour !

LAURA. — Pas de blasphème, Bill. Oui, l'Amour. Parce que pour lui, dans sa tête et dans son cœur d'enfant, l'amour est accompagné d'idéal. Parce qu'il est trop sensible pour trahir ses rêves et que ses rêves ne sont pas ceux des autres. Et vous l'accablez tous, et vous vous acharnez après lui. C'est sa classe qui vous gêne ! Si la même aventure était arrivée à Allan, ou si Allan était allé se baigner avec Harris,

en auriez-vous tiré les mêmes conclusions ? Réponds-moi !

BILL. — Avec Allan, c'eût été différent, en effet.

LAURA. — Ce qui avec Allan n'aurait pas eu de signification en prend une avec Tom ?

BILL. — Mais naturellement.

LAURA. — Ah ! oui.

BILL. — Dans une affaire comme celle-là, Laura, ce sont les témoins qui comptent, la réputation, les apparences, ce que chacun dit et rapporte, l'opinion qu'on se fait, que sais-je ?

LAURA, *fortement*. — Rien. Tu ne sais *rien*. Ni toi, ni personne. Ce sont des préjugés. Vous vous dites simplement : « Ce garçon ne nous ressemble pas, donc il est capable de tout ! »

BILL. — Ecoute-moi, Laura. Tu es sensible. Tu as pour Tom beaucoup d'amitié, je sais. J'admets que, d'instinct, tu aies pris sa défense. Le choc et la déception pour toi ont été rudes. D'où ta révolte et cet acharnement à le sauver.

LAURA. — Pas le sauver lui. La vérité.

BILL. — Tu as fait tout ce que tu as pu pour lui. Davantage même. Ta responsabilité ne va pas au-delà.

LAURA. — Au-delà d'une tasse de thé et d'un peu de sympathie... n'est-ce pas ? Je vais t'avouer quelque chose, Bill, quelque chose qui va t'étonner.

BILL. — Il est tard, Laura...

LAURA. — Hier soir, je savais ce que Tom allait faire. Je savais qu'il allait chez Ellie Basket.

BILL. — Comment le savais-tu ?

LAURA. — Je l'avais entendu au téléphone.

BILL. — Et tu n'as rien fait pour l'en empêcher ? Alors, c'est toi qui es responsable.

LAURA. — Oui, je suis responsable, mais pas comme tu l'entends. J'ai essayé de l'arrêter. Oh ! pas en bouclant les portes, ou en appelant les surveillants. Non, j'ai essayé de l'arrêter en lui témoignant de l'affection, de la tendresse, en lui montrant qu'il pouvait être aimé... Mais, puisqu'il lui fallait à tout prix vous prouver qu'il était un homme et qu'Ellie Basket lui en donnait l'occasion, je l'ai laissé partir. Malgré le dégoût que j'avais pour son geste. Et malgré...

BILL. — Malgré ?

LAURA, *nette*. — J'aurais préféré qu'il le prouve avec moi.

BILL. — Bon Dieu... Bon Dieu de bon Dieu, tu as entendu ce que tu viens de dire ?

LAURA. — Ma franchise te choque ? Elle m'étonne moi-même. Mais tu as raison, cette fois, c'est moi qui suis responsable. Je sais bien ce que j'aurais dû faire. Je l'ai su tout de suite. Mon cœur saignait de voir ce gosse si misérable, misérable à cause de toi, de vous tous. Et j'aurais voulu l'aider... Seulement voilà, au dernier moment...

BILL. — Disons que tu as enfin pu surmonter une pitié ridicule.

LAURA. — Oh ! ce n'était pas seulement de la pitié. Je me sens très seule, Bill. Depuis de longs mois. Affreusement seule. Et tout mon être fondait de tendresse devant ce gosse pour la chaleur qu'il m'apportait.

BILL. — Tu ne sais plus ce que tu dis.

LAURA. — Pourtant, je suis une honnête femme ! Une honnête femme !... Qu'est-ce que cela signifie ? Pourquoi ? Pourquoi ?

BILL. — Laura, nous discuterons de tout cela un autre jour, si tu veux bien.

LAURA. — Il n'y aura pas d'autre jour, Bill. Je vais te quitter.

BILL. — A cause de cela ?

LAURA. — A cause de cela et de beaucoup d'autres choses qui se sont passées depuis notre mariage.

BILL. — Pour l'amour du ciel, Laura, explique-toi !

LAURA. — J'ai déjà parlé de tant de choses et tu n'en as compris aucune.

BILL. — Enfin, Laura, tu ne peux pas t'en aller sur un coup de tête. Tu sais ce que cela signifie ?

LAURA. — J'ai pensé à tout. Sois sans inquiétude. Quand j'aurai quitté ce collège, tout le monde te fera compliment. On décrétera que, moi aussi, j'étais une brebis galeuse, indigne de la communauté... qu'il valait mieux que je m'en aille.. .

BILL, *rageur*. — Et tu me quittes à cause de ce petit...

LAURA, *froidement*. — Ce garçon est plus homme que toi.

BILL. — En effet, il l'a prouvé avec Ellie Basket !

LAURA, *précise*. — Tom est plus *homme* que toi.

BILL. — Tu en es là !

LAURA. — Pour être un homme, il ne suffit pas d'être un athlète, de pratiquer le sport, de commander des excursions à la montagne, de parader... Il faut aussi être capable de tendresse, de douceur, de compréhension...

BILL. — Comme si tu connaissais les hommes ! Ce langage te va bien vraiment ! Ton premier mari était un enfant, un enfant que tu as dorloté ! Mais c'est cela sans doute qu'il te faut. Tu n'as pas envie d'aimer un homme, tu as envie d'être maternelle. Et c'est pour cela que tu n'as jamais aimé.

LAURA. — Tu te trompes, Bill. Je t'ai aimé. Mais pas uniquement à cause de cette virilité dont tu es si fier. Pour une minute d'abandon, où tu m'as laissé entendre que tu avais besoin de moi. Et, depuis un an, j'attends. Je vis avec le souvenir de cette minute, que nous n'avons jamais retrouvée. Pourquoi m'as-tu épousée, Bill ? Pourquoi ?

BILL. — Parce que je t'aimais ? Pourquoi veux-tu ?...

LAURA. — Non, Bill, tu ne m'aimais pas ? Tu m'en as toujours voulu. Depuis le jour de notre mariage. D'ailleurs, tu n'as jamais eu envie de te marier. Mais un directeur de collège doit être marié. C'est cela, n'est-ce pas ? Tu as toujours éprouvé de la gêne avec moi... Presque la peur d'un rapprochement physique. Tu aurais été beaucoup plus heureux en continuant de vivre comme tu le faisais, parmi tes élèves, librement.

BILL. — Cela fait partie de mon métier.

LAURA. — Tu trouves normal de traîner toujours derrière toi deux ou trois jeunes gens quand nous partons ensemble en week-end ou en vacances ?

BILL. — Ces élèves n'ont plus leurs parents et...

LAURA. — Et moi, je n'ai pas de mari.

BILL. — Pas de mari ! Tu n'as jamais été une épouse.

LAURA. — Mais tu ne m'as pas laissée, Bill... Tu ne m'as pas permis...

BILL, *la prend aux épaules*. — Qu'est-ce que cela signifie... ? Je ne t'ai pas permis ?

LAURA, *effrayée presque par ce qu'elle va dire*. — Il ne t'est jamais venu à l'esprit, Bill... que tu persécutes en Tom ce que tu crains le plus de trouver en toi-même ?

(*Il la regarde avec haine, un long moment comme s'il allait la frapper. Puis il recule sans cesser de la regarder. Et, doucement, se dirige vers la porte.*)

BILL. — J'espère que tu seras partie quand je reviendrai.

LAURA. — Je serai partie. Oh ! Bill... J'ai été cruelle... Je le regrette... Mais c'était pour te sauver de cela que tu m'as appelée, n'est-ce pas ?... Et j'ai essayé... (*Bill est sorti. Seule.*) De toutes mes forces... j'ai essayé. (*Puis, lentement, elle a ramassé l'imperméable de Tom. Lentement encore, elle monte l'escalier. Puis elle frappe à la porte du living-room.*)

Tom ! (*Elle traverse le living-room. A la porte de Tom, elle appelle à nouveau.*) Tom ! (*Tom s'est redressé sur son lit.*) Je peux entrer ?

(*Il n'a pas répondu. Laura est entrée.*)

LAURA. — Je te rapporte ton manteau. Tu l'avais oublié hier soir.

TOM. — Merci.

LAURA. — C'est la première fois que je m'aventure ici. Tu as une jolie chambre !

TOM. — Je pensais que vous ne voudriez plus me voir.

LAURA. — Et pourquoi ?

TOM. — Après ce qui s'est passé hier soir. Chez vous. Je regrette.

LAURA, *avec un regard plus direct.* — Pas moi.

TOM. — Je suppose qu'on vous a raconté la suite ?

LAURA. — Oui.

TOM. — Tout ?

LAURA. — Tout.

TOM. — Votre mari n'a pas perdu de temps !

LAURA. — Non.

TOM. — Alors, votre opinion est faite, à vous aussi ?

LAURA. — C'est-à-dire ?

TOM. — Vous savez que ce qu'on dit de moi est vrai ?

LAURA. — Tom !

TOM. — A présent, la preuve existe.

LAURA. — Quelle preuve ?

TOM. — Je ne suis pas un homme. Ellie le sait. Tout le monde le sait. J'étais seul à ne pas le savoir, mais je le sais aussi maintenant.

LAURA. — Tom... Tom... mon petit ! Tu ne crois pas cela simplement...

TOM. — Je la serrais dans mes bras. Je ne sentais rien... Rien...

LAURA. — Parce que tu n'étais pas amoureux d'elle.

TOM. — Les autres non plus. Quel rapport ?

LAURA. — Pour toi peut-être...

TOM. — Pourquoi ne m'a-t-on pas laissé me tuer ?

LAURA. — Tom, regarde-moi... (*Un temps.*) Hier soir, tu m'as embrassée. (*Tom baisse la tête.*) Pourquoi m'as-tu embrassée ?

TOM. — C'est un mauvais souvenir pour vous, hein ?

LAURA. — Pourquoi me dire cela ?

TOM. — Vous m'avez chassé.

LAURA, *qui s'est rapprochée de lui.* — Tom, je vais te faire un aveu... (*Un temps.*) Tom... Ce baiser a été le plus merveilleux que j'aie reçu de ma vie. (*Tom s'est retourné lentement et regarde Laura avec surprise.*) Je suis venue te dire au revoir, Tom. Je vais partir. Je ne te reverrai sans doute plus... Je quitte Bill.

(*Tom l'interroge d'un regard surpris et anxieux.*)

Je le quitte pour beaucoup de raisons. L'une d'entre elles est le mal qu'il t'a fait... (*Un temps.*) Mais, avant de partir, je voulais te dire ceci... Ecoute-moi bien Tom : tu es plus homme que lui. (*Tom a un geste d'incrédulité.*) Tu peux me croire... (*Un temps.*) Un jour, tu rencontreras une fille sensible, à ton image... Et tu seras heureux. Il faut me croire.

TOM. — Je voudrais vous croire. Mais après ce qui s'est passé hier soir ? (*Tristement.*) Merci quand même.

(*Laura a longuement regardé Tom. Son visage reflète la tendresse et le regret aussi de devoir s'en aller. Pourtant elle s'est levée et s'est éloignée. On la devine hésitante.*)

(*Elle sort et disparaît un court instant. En entendant la porte se refermer, Tom a cru qu'elle était partie pour toujours. Désespéré, il va s'étendre sur son lit. Et c'est alors que Laura sans bruit ouvre la porte. Elle a regardé Tom, puis refermé la porte avec précaution. Tom s'est retourné brusquement. Et, surpris, regarde Laura qui a poussé le dernier verrou.*)

(*Elle s'est approchée de Tom, a placé doucement sa main sur sa nuque. Puis elle l'a tendue à Tom en gardant l'autre sur son chemisier. Il n'a pas bougé. De sa main tendue, Laura a fait un geste pour l'inviter à lui donner la sienne. Tom, lentement s'est prêté au jeu. Laura a serré fortement la main de Tom, s'est assise sur le lit, tout contre lui. A épié son regard. Tom a porté à ses lèvres la main de Laura et l'a embrassée longuement.*)

LAURA, *en confidence.* — Plus tard, quand tu raconteras cette histoire — car tu la raconteras — sois gentil... n'est-ce pas ?

(*Et à la seconde où elle est prête à s'abandonner, la lumière faiblit et le rideau tombe sur le dernier acte de* Thé et Sympathie.)

RIDEAU.

« Thé et sympathie »...

Robert Anderson — qui a 39 ans — est considéré en Amérique comme un des auteurs les plus brillants de la jeune génération. *Thé et Sympathie* est sa troisième pièce et elle a fait une carrière triomphale à travers le monde entier avant d'arriver à Paris où, depuis plusieurs mois, elle connait un succès similaire.

Pourtant réduite à ses seules qualités (qui sont indéniables), elle n'aurait pu prétendre à la même faveur auprès du public parisien si elle n'avait bénéficié, ici, de trois atouts de première grandeur que la presse, unanime, s'est plu à souligner. Il s'agit, en l'occurrence, de l'adaptation-modèle due à Roger-Ferdinand, de la mise en scène minutieuse de Jean Mercure, enfin de l'interprétation prestigieuse d'Ingrid Bergman. Trois atouts maîtres...

...et la critique

MAX FAVALELLI : Un succès assuré.

Créé en septembre 1953 à New-York, au Barrymore, *Thé et Sympathie* a remporté aux États-Unis un succès considérable. Adapté dans notre langue par M. Roger-Ferdinand, je pense qu'il connaîtra chez nous un accueil non moins chaleureux. En effet, la pièce bénéficie d'un atout de première grandeur : son héroïne principale est incarnée par Mme Ingrid Bergman.

(*Paris-Presse.*)

★

ROBERT KEMP : Le texte est excellent.

Le texte est excellent. M. Roger-Ferdinand a retrouvé ici sa meilleure verve ; et la pièce a pu lui paraître un codicille audacieux de ses charmants J 3. Il a bien transposé en français le chant en mineur des amours de Tom et de Laura.

Je pense que *Thé et Sympathie* — ce sont les premiers remèdes, les remèdes d'approche qu'offre la prudente Laura à son jeune ami désemparé — peut avoir une longue carrière, dans le présent.

(*Le Monde.*)

★

GUY VERDOT : L'adaptateur qu'il fallait.

M. Anderson a eu la chance de tomber sur l'adaptateur français qu'il lui fallait. Avec son métier d'auteur comique, et son métier d'auteur à succès, M. Roger-Ferdinand a fait le sort le plus franc à tout ce qui, dans cette pièce, devrait ressortir au vaudeville, ou, du moins, à une situation de comédie. Aucune ironie dans cette constatation : chaque fois qu'on rit, c'est que la scène est bonne.

(*Franc-Tireur.*)

★

GEORGES LERMINIER : Un personnage de Mauriac.

Laura, c'est donc Ingrid Bergman. Et, bien sûr, c'est elle qui emporte l'adhésion. Au fond, la pièce comporte deux scènes. A la fin, scènes complémentaires, puisque l'une met Bill en face de lui-même et que l'autre délivre Tom. Toute la pièce monte lentement, trop lentement, vers ces deux morceaux qu'Ingrid Bergman a interprétés en virtuose. On ne pouvait espérer plus de tact, plus de délicatesse, plus de vraisemblance, plus d'humanité dans ce personnage certes plus proche de Mauriac que de Colette.

(*Le Parisien Libéré.*)

★

MORVAN LEBESQUE : Une comédie bien construite.

C'est une comédie bien construite, qui se laisse entendre, et le Théâtre de Paris l'a montée avec beaucoup d'intelligence et de soin.

Enfin, il y a Mme Ingrid Bergman (Laura). On a déjà tout écrit sur cette admirable comédienne. Je ne me singulariserai certes pas : elle est merveilleuse de tact, de délicatesse, de pathétique discret, de vérité. Mme Bergman est très évidemment une de ces grandes actrices rayonnantes que la Suède, je ne sais par quel miracle, suscite si généreusement et prête à l'univers. J'espère, je veux croire qu'elle restera parmi nous. Paris, qui l'a acclamée, ne devrait pas la laisser partir.

★ (*Carrefour.*)

JEAN GUIGNEBERT : Admirable Ingrid...

Drôles de J 3 ! Après tout, c'est peut-être comme ça que ça se passe !

Et qu'importe d'ailleurs, puisqu'il y a Ingrid Bergman ? Elle est tout simplement admirable : c'est la sensibilité même, la pudeur, la mesure, la simplicité. Elle a été longuement acclamée et je gage qu'elle ne l'eût pas moins été si elle n'avait pas été précédée de sa célébrité. C'est une très grande artiste. Sa sincérité, sa limpidité sont bouleversantes, et si quelques rugosités s'attardent encore dans son accent, je vous assure qu'on a tôt fait de ne plus s'en apercevoir. J'allais oublier de vous dire qu'elle est très belle, mais ça vous le saviez déjà, et puis, qu'est-ce que ça fait quand on a tant de talent ?

Il y a aussi Jean-Loup Philippe — Tom — qui est tout à fait remarquable dans un rôle d'une extrême difficulté. Citons encore Simone Paris qui a une bonne scène, Yves Vincent, Bernard Lajarrige et Guy Kerner.

(*Libération.*)

★

MARCELLE CAPRON : Une mise en scène très remarquable.

La part qui revient à Jean Mercure ne doit pas être minimisée. Sa mise en scène est très remarquable. Il a trouvé le « temps » entre le bouillonnement de la jeunesse et les cheminements silencieux du sentiment dans un cœur de femme réfléchie.

François Ganeau a réalisé un décor qui est une merveille de construction et de disposition, coupant la scène en deux dans le sens de la largeur et de la hauteur. Et tout le collège est là, sans étroitesse

(*Combat.*)

Un acte de Simon Gantillon

Mise en scène de l'auteur

Décor de Suzanne Reymond

Costumes de Simone Marchand

Musique de Marius-François Gaillard

MILLE ET QUATRE

Distribution

Juan *La quarantaine. Très gentilhomme. Très beau, très pâle, ravagé par ses blessures, le poison et l'approche de la mort. Il porte une chemise de soie blanche assez bouffante, un lourd collier d'or, une grosse bague à l'index droit.*	**Paul Ecoffard**
La Mort *Une longue et mince femme, vêtue d'une somptueuse toilette blanche de style XVIe siècle espagnol (robe de noces). Sur la tête, une précieuse mantille blanche. Visage* très fardé. *Très belle.*	**Andrée Debar** (rôle repris par **Véronique Deschamps**)
La Nourrice de Juan *La soixantaine. Une austère et pieuse femme.*	**Suzanne Demars**
Carlotta *Quinze ans. L'inquiète adolescence. Pudeur et impudeur de l'innocence. Ardeur masquée.*	**Anne Cornaly**
Antonio *Type de médecin espagnol du XVIe siècle. Un fourbe.*	**Jean Cabanis**
La Dame-en-Noir	**Lily Lourioty**
Un valet *(figuration)*	**André Naveau**
Un chanteur à la guitare *(magnétophone)*	**Aimé Doniat**

Cette pièce a été présentée par les Spectacles Jean Huberty avec *Les Isles fortunées,* trois tableaux du même auteur, le 9 octobre 1956 en grande première au Théâtre des Célestins à Lyon, à la Comédie de Paris jusqu'au 2 janvier 1957, en gala exceptionnel le 4 décembre 1956 au Grand Théâtre de Bordeaux.

Don Juan, l'assoiffé d'absolu

Attiré depuis longtemps après bien des dramaturges par le mythe juanesque, il me fallut attendre la maturité pour oser l'aborder et tenter à mon tour une figuration du personnage aux mille et trois maîtresses légendaires.

Mais je crois me séparer de l'ensemble de mes devanciers par une conception différente du caractère essentiel de l'homme. A mes yeux, Juan n'est point le libertin sans frein ni l'aventurier sans scrupule tant de fois décrit et honni. Il m'est apparu bien plutôt comme le type même d'un certain « romantisme » espagnol, l'assoiffé d'absolu, *et qui le pourchasse en vain à travers la chair, et pour qui l'acte sexuel n'est qu'une quête désespérée de la paix avec soi-même, de la quiétude de l'âme, une voie d'accès au spirituel, mieux : au divin Don Juan ou : le trompeur toujours trompé. Sans doute eût-il fait un grand ascète — mais ne fut-ce pas là l'aboutissant de l'authentique histoire du comte de Mendoza ? — s'il n'avait été un grand amoureux. Sans doute aussi n'est-il, à le considérer sous l'angle de l'inconscient, qu'un enfant perdu à la recherche incessante de l'antre maternel.*

Par ailleurs, Mille et Quatre *ne présente, en un acte d'une heure, que la dernière heure de sa vie : Juan va mourir, il meurt... Et ce sont ici, sur fond d'orgueil, de douleur et d'amertume, les derniers éclats de sa nature profonde, ses retours sarcastiques ou émerveillés sur son passé d'amant, son ultime conquête, son cri d'appel vers la face de Dieu muet, son trait final d'ironie, tandis que la Mort, attentive et souverainement présente, l'encercle peu à peu de son funèbre pas.*

Ma contribution personnelle au portrait du Séducteur, tout en oppositions heurtées d'ombre et de lumière, on la trouverait surtout, me semble-t-il, dans la mise à la scène à ses côtés de deux figures féminines inédites : l'une d'adolescente prise au piège d'une passion dont elle découvre trop tard l'horreur ; l'autre, de la seule femme que Juan l'amoraliste, Juan le sans-amour, ait jamais aimée. Toutes deux, dont la véritable identité ne se révèle qu'avant le baisser du rideau, éclairent de leurs reflets contrastés le visage du moribond, et donnent la clef de l'ouvrage à qui sait voir au-delà des apparences, entendre au-delà des mots.

Ainsi se clôt, dans ma fiction, la tumultueuse vie du gentilhomme sévillan — en attendant qu'un autre écrivain de théâtre ne reprenne le thème légendaire, pour faire revivre à sa manière l'impitoyable et pitoyable Juan Tenorio.

SIMON GANTILLON

DECOR

A Séville, au XVIe siècle.
Un coin, vu en biais, de la chambre à coucher de Juan dans son palais.
Deux hauts chandeliers à cinq branches en cuivre ouvragé.
Une petite table sur laquelle est posée une clochette d'or ouvragé. Un fauteuil à haut dossier.
Fenêtre masquée par de lourds rideaux.
Le tout d'une sourde somptuosité d'époque.

On voit à l'avant-scène un rideau peint suggérant Séville.

Présentation plastique des personnage pour l' :

OUVERTURE MUSICALE

Le taps se relève : les rideaux de la fenêtre sont fermés, les chandeliers allumés. La nourrice est debout non loin du fauteuil. Juan est assis très droit dans le fauteuil, le buste soutenu par des coussins, une couverture de velours rouge étalée autour de lui. Antonio, assis à sa gauche, lui tâte le pouls. La Mort, la mantille rabattue sur le visage, est debout, derrière le fauteuil, immobile ; le valet est debout près de la porte, tenant en main le chapeau d'Antonio.

Antonio remet sa montre en poche, repose le poignet de Juan, se lève et commence à parler d'un ton faussement gaillard.

PREMIERE SEQUENCE

ANTONIO. — Seigneur Juan, le rythme pulsatoire accuse un léger trouble, mais votre énerg...

JUAN, *l'arrêtant.* — Ne tentez donc pas de me leurrer, Maître Antonio... Avant que ces chandelles n'arrivent à usure, avant que ne soit parvenu jusqu'à la mer le flot du Guadalquivir glissant en cet instant le long des quais de Séville, ce corps-ci qui a tant joui des femmes ne sera plus enfin qu'une impuissante charogne...

ANTONIO. — Votre énergie vitale est telle, Monsieur le Comte...

JUAN, *le coupant.* — J'ai dit : *enfin !* savant docteur... « *Tandem ! sapientissime medice !* » Comprendrez-vous mieux en latin ?... (*Il ferme les yeux. Antonio fait demi-tour.*) Mais qui pourrait comprendre...?

(*La Mort relève sa mantille.*)

LA MORT. — Moi seule...

JUAN, *sans bouger.* — Quelle exactitude au rendez-vous ! Amoureuse de moi, toi aussi ?

LA MORT. — *Plus* qu'aucune autre ! Et tu verras, la plus *experte* : un *seul* baiser de ma bouche te *ravira* en extase.

JUAN. — Hâte-toi donc de me faire goûter à cette volupté sans seconde.

LA MORT. — Un des privilèges de la Mort est de pouvoir choisir son moment sans tenir *aucun* compte des préférences personnelles de ses élus.

JUAN, *rouvrant les yeux.* — Fâcheux ! Puis-je alors vous prier, Belle Fossoyeuse, en attendant votre bon plaisir, de vous asseoir à mon côté ? (*Désignant du geste.*) Le siège de l'adversaire...

LA MORT. — Du fournisseur : je dois pas mal à cette espèce d'homme.

JUAN, *petit rire.* — Ah ! Ah ! Il me plaît que la Mort use d'ironie...

LA MORT. — C'est que je suis *ta* mort, Juan, je vais me couler dans ton moule, j'en épouse à l'avance l'intérieur...

JUAN. — Tu me trouves en bien mauvais point pour des épousailles...

LA MORT. — Tu n'auras qu'à t'abandonner entre mes bras et nous ne ferons plus qu'un...

(*La Nourrice s'est rapprochée d'Antonio.*)

LA NOURRICE, *à mi-voix.* — Voici qu'il délire...

ANTONIO, *même jeu.* — Oui, il commence à dialoguer avec les ombres.

LA MORT. — « Ombre ! » Je ne suis que clarté. Mais nul vivant, s'il n'est près de franchir le seuil, s'il ne penche déjà vers la zone froide, nul vivant ne discerne mon filigrane au cœur des apparences...

LA NOURRICE, *à Antonio.* — On dirait qu'il écoute quelqu'un, qu'il voit quelqu'un...

ANTONIO. — Premiers symptômes de confusion mentale...

LA MORT. — Donne-lui congé, sa tâche est accomplie...

JUAN, *ironique.* — Antonio, vous avez fait *pour le mieux !*

ANTONIO. — Que Votre Grâce consente à ce qu'on la mette au lit...

JUAN. — Quelle hâte à me voir allongé de pied en cap ! Voilà bien optique de médecin ! Prenez patience, vous en aurez bientôt tout loisir... Pour moi, qui ai presque vécu couché, trouvez bon que je tienne à mourir presque debout...

ANTONIO. — Je reviendrai prendre des nouvelles à la *media noche.*

JUAN. — Adieu donc !

(*Antonio s'incline, va pour sortir, le valet lui remet son chapeau. Juan retient Antonio de la voix.*)

J'oubliais : veuillez remercier mes assassins. Si ! Toute la ville les connaît : la Cour elle-même ! Jamais, quelle qu'en fût mon envie ou ma peur du vieillissement, je n'eusse porté la main sur moi : ils se sont chargés de la vilaine besogne...

LA MORT. — Le service vaut bien quelque gratitude.

JUAN, *à la Mort.* — D'autant mieux que je n'éprouve plus aucune douleur de leurs trois coups de dague dans le ventre. Mais un pouce plus bas, ils me châtraient, les canailles !

LA MORT. — Don Juan a esquivé le pire...

ANTONIO. — Ma potion achèvera de vous apaiser...

JUAN. — Je n'en doute point : je me sens comme englué peu à peu dans une langueur bénéfique... Au fait : les Révérendissimes qui ont apprêté le poison afin de libérer du « Suppôt de Satan » la terre d'Espagne très chrétienne...

ANTONIO, *effrayé.* — Les Révérendissimes !

JUAN. — ... Demandez-leur de ma part de célébrer une grand-messe d'actions de grâce à Dieu, pour ce qu'il leur insuffla la recette d'un aussi insidieux élixir...

ANTONIO, *même jeu.* — Seigneur Juan ! La fièvre vous égare ! Une accusation pareille !

JUAN, *enchaînant.* — Aucun goût, aucune odeur : mais d'un effet certain...

ANTONIO. — Sur mon honneur...

JUAN. — Ah ! Ah ! Ah !

LA MORT, *à Juan.* — C'est le médecin qui en a remis lui-même la formule à l'apothicaire...

JUAN, *à la Mort.* — De bonne guerre : j'avais... « honoré de ma présence » l'épouse de chacun d'eux, ces gens ne pouvaient pas me rendre la monnaie de ma pièce...

LA NOURRICE, *à mi-voix à Antonio.* — Mais de quoi parle-t-il ?

ANTONIO, *l'entraînant vivement vers la porte.* — Il délire, vous l'avez dit vous-même, laissons-le en plein repos...

LA MORT. — Il ne sau rait être en de meilleures mains...

LA NOURRICE. — Est-ce la fin ?

ANTONIO, *cachant mal une âpre joie.* — Dans moins d'une heure il sera mort.

LA NOURRICE, *joignant les mains.* — Plus rien à espérer ?

ANTONIO, *même jeu.* — La paralysie l'envahit déjà jusqu'aux genoux. Elle monte lentement, *mais sûrement.* Quand elle atteindra au niveau du cœur...

(*Il s'incline à nouveau vers le fauteuil, et sort, suivi de la nourrice accablée et du valet. Un temps.*)

DEUXIEME SEQUENCE

LA MORT. — Ils ont fini par avoir raison de toi, Juan : poignards, poison...

JUAN. — ... et le reste ! Ils ont tout essayé : une pierre se détache à mon passage d'une corniche neuve, une barque s'entrouvre sous moi comme je traverse l'eau...

LA MORT. — ... une arquebuse jaillit d'une croisée déserte — je sais : maintes fois je fus mise en alerte pour toi, en vain...

JUAN. — Maintes excuses : cette fois-ci me paraît décisive... L'irascible Commandeur est-il sorti de la tombe en personne pour armer le bras des meurtriers ?

LA MORT. — Comment les disparus échapperaient-ils à leur définitif néant ? Il a suffi que tu aies ligué contre toi l'Eglise, les maris, les amants, les fiancés, les pères, les frères...

JUAN. — ... les cousins eux-mêmes !

LA MORT. — ... et chacun fit de son mieux pour hâter ma venue. Quand j'aurai dégusté ton ultime soupir, quel autre soupir va s'élever de Séville, dégonfler ces poitrines oppressées...

JUAN, *petit rire.* — Ah ! Ah ! le soupir de soulagement des cocus, présents, passés ou en risque de le devenir. Ah ! je l'entends ! Capable de faire tourner tous les moulins d'Andalousie !

LA MORT. — Par contre, que de larmes !

JUAN. — J'en ai fait couler tant !

LA MORT. — Et sans remords...

JUAN. — *Aucun !* Je pense que pas une de ces prétendues malheureuses souhaiterait, dans l'intime de son être, de ne m'avoir pas aimé. L'une disait : « Mes seuls instants de bonheur, je te les dois... » Une autre : « Sans toi ma vie n'eût été que sépulcre... » Une autre encore : « Je préfère me damner pour l'éternité dans l'autre monde, car tu me donnes ici-bas l'éternel... »

LA MORT. — L'éternel ! Quelle sotte !

JUAN. — Et *mille* autres pareilles, *trop* pareilles... Elles me pleurent, à coup sûr, mais crois-moi : dans un chagrin de cette sorte, les femmes savent accommoder une manière de délectation — et dont elles se repaissent avec de sombres ardeurs...

LA MORT. — Tu les connais bien...

JUAN. — Mon mode de connaissance d'elles n'eût certes rien de philosophique, mais j'allais *jusqu'à* l'âme — si l'âme existe...?

LA MORT. — *Jusqu'à moi,* inclusivement...

(*La nourrice rentre avec un breuvage et s'approche du lit : Juan boit au cours des répliques.*)

TROISIEME SEQUENCE

JUAN. — Ce breuvage aussi est-il empoisonné, nourrice ?

LA MORT. — Non, elle-même l'a composé...

LA NOURRICE. — Les démons vous possèdent encore, Seigneur Juan...

JUAN, *à la Mort.* — Elle dit vrai : je suis tout un enfer à moi seul...

LA MORT. — Il n'est d'autre enfer que celui-là dont brûle chaque vivant au plus secret de soi...

JUAN. — Me voici donc rôti jusqu'à la moelle de l'os ! J'ai payé ma dette à Dieu — s'il existe...

LA NOURRICE, *vivement.* — Douter de Dieu, c'est l'offenser !... Mais à qui donc parlez-vous ?

JUAN. — A mon « *ange gardien* ». ... Que de souvenirs, il doit avoir depuis qu'il m'accompagne, pas à pas !

LA NOURRICE. — Il n'eut que trop souvent à se voiler la face de ses ailes...

JUAN. — Crois-tu vraiment qu'il ait assisté à toutes mes « débauches » ? Est-ce article de foi promulgué par ceux-là de Rome ?

LA NOURRICE. — Taisez-vous, mécréant, buvez...

JUAN. — Je voudrais bien connaître, de cet invisible et tenace curateur, quelle fut ma première maîtresse : elle m'est sortie de mémoire...

LA MORT. — De combien peu tu te souviens parmi le chaud troupeau de tes mille et trois amoureuses.

JUAN. — Seulement de celles qui sont allées jusqu'au bout de leur passion en se tuant pour moi...

LA NOURRICE. — Hélas ! Hélas ! les tendres victimes... N'est-il pas l'heure de vous repentir ?

JUAN. — Me repentir de *quoi,* Nourrice ? Ce n'est pas l'acte mais *l'intention* qui fait le coupable. (*Doigt levé.*) « La vertu et le vice sont en dehors des actes qui les expriment. » Ainsi l'affirment les Sages grecs et les Pères de l'Eglise...

LA NOURRICE. — Je suis trop simple pour entendre vos propos, mais... (*Pressante.*) n'accepterez-vous point que j'envoie quérir un prêtre ? Je connais un très saint homme...

JUAN. — Garde-le bien sous le boisseau, ils sont rares dans la confrérie...

LA NOURRICE. — Dieu vous absolve de moquer Ses ministres ! (*Avec angoisse.*) Je t'en conjure, mon petit Juan ! Moi qui t'ai nourri de mon lait !

JUAN. — Tes seins étaient-ils *beaux* ? Il me déplairait de penser que n'aient pas été beaux les premiers seins dont se soit saisie ma bouche...

LA MORT. — Tu n'y aurais pas bu...

LA NOURRICE. — Bafouez-moi, mais laissez venir le prêtre... Je vous en supplie !

JUAN. — Tu veux que je me rue à confesse ? Que je batte ma coulpe à deux genoux et le nez sur

les dalles ? Moi ? (*Rire sarcastique.*) Ah ! Ah ! Depuis l'âge viril je ne me suis agenouillé jamais que devant les femmes — et pour célébrer là un certain genre d'office où j'étais à la fois prêtre et dieu au seuil du tabernacle !...

LA NOURRICE. — Blasphémateur ! Blasphémateur ! (*Elle se hâte vers la porte : la porte s'ouvre devant elle. Carlotta paraît, un pli à la main. Elle jettera des regards furtifs vers le fauteuil.*)

QUATRIEME SEQUENCE

LA MORT, *braquée.* — Le dernier tournant de ta route, Juan...

LA NOURRICE, *sévère, à mi-voix.* — Que veux-tu ici ?

CARLOTTA, *lui remettant le pli.* — Un courrier vient d'apporter ce message pour vous, ma tante... De Carmona... avec ordre de vous le remettre au plus vite, il a crevé son cheval...

LA NOURRICE, *après un coup d'œil.* — Elle a reçu le mien... Puisse-t-elle arriver assez tôt !...

JUAN, *sans bouger.* — Qui est là ?

LA NOURRICE, *masquant Carlotta.* — Ma nièce..., la fille de ma sœur...

JUAN. — Tu as une sœur, Nourrice ?

LA NOURRICE. — J'avais...

LA MORT. — Elle trépassa en couches...

LA NOURRICE. — Vous ne vous rappelez pas ma cadette : Isabelle ?

JUAN. — J'ai connu tant d'Isabelle ! Ta nièce est-elle jolie ?

LA NOURRICE, *poussant Carlotta dehors.* — Va préparer la chambre d'honneur...

CARLOTTA. — Dois-je vous prévenir dès que Madame...

LA NOURRICE. — Va donc, je te suis...

(*Carlotta sort après un dernier regard vers le fauteuil.*)

LA MORT. — La nourrice se refuse à répondre, elle éloigne la petite...

JUAN. — Pourquoi ?

LA MORT. — Tu le sauras bientôt.

JUAN, *à la nourrice.* — Elle habite le palais, ta nièce ?

LA NOURRICE, *brève.* — Voici deux années...

JUAN. — Pourquoi ne l'ai-je pas vue auparavant ? (*La nourrice se détourne en silence vers la porte pour sortir.*)

LA MORT. — Oublies-tu que les matrones t'ont redouté plus que peste noire et choléra morbus ?

JUAN, *à la nourrice.* — Tu me la cachais ? Tu lui interdisais ma chambre ? Tu avais peur du lit ? Comme s'il était besoin d'un lit pour faire l'amour !

LA NOURRICE. — Quel monstre vous êtes, Monsieur le Comte !

JUAN. — Pourquoi : monstre ?

LA NOURRICE. — Parce... (*Après une hésitation.*) Que notre Divin Maître vous tienne quitte de vos paroles, de vos actes et de vos pensées ! (*Elle sort. Un petit temps.*)

CINQUIEME SEQUENCE

LA MORT. — Juan reste égal à lui-même : le bruissement d'une jupe d'adolescente et le voici à nouveau hanté par des rêveries impures.

JUAN, *avec force.* — Je *hais* la pureté, *parce que* j'ai désespéré d'elle ! Je l'ai pourchassée, traquée, tuée sous moi avec fureur, *oui* : mais *parce qu'elle* ne me résistait pas ! J'ai possédé à ma guise toute femme que je désirais, *oui* : mais cette guirlande charnelle entrelacée sans répit à mes nuits et mes jours m'a *pesé* plus qu'un garot ! (*Douloureux.*) Si tu savais quelle *soif* j'ai eue de *pureté !*

LA MORT. — Je sais... Sans doute eusses-tu fait un grand ascète si tu n'avais été un grand amoureux...

JUAN. — Peut-être : l'un et l'autre de ces insensés ne recherchent-ils pas d'abord dans leurs transes la paix avec soi-même ? Ne tendent-ils pas à se fondre, *au-delà du corps*, dans l'absolu ? Ce fut là mon insatiable quête... (*Avec une véhémence croissante.*) J'attendais *tout* des femmes ! Et jamais, *jamais* je n'atteignis à travers nos spasmes conjugués à cet anéantissement de moi qui m'eût *délivré* de moi !... Je ne trouvais que bouches haletantes, mains crispées à ma nuque, pleurs *remontés* de sexe — les mêmes ! les mêmes ! — et rien de plus... L'une sentait la bergamote ou le benjoin..., d'autres le poisson frais, la luzerne, la vaisselle grasse..., celle-ci les lourds onguents mauresques, celle-là l'hymen sans apprêt... Mais *toutes*, de la princesse à la servante, de la vierge à la catin, l'âcre sueur du combat, l'effluve animal du plaisir — les mêmes ! les mêmes ! — et rien de plus... Alors, je courais à une autre en pensant : la voici *enfin* celle qui m'apportera la plénitude ! Et je la quittais sur l'heure pour une autre encore... Et nulle ne comprenait ce dégoût immédiat, cette amertume, ce violent persiflage où je me déchirais plus qu'elles... Et c'étaient des sanglots ou des invectives : lâche ! traître ! cynique ! trompeur !... (*Douloureux.*) Trompeur, moi ? *Trompé,* oui : et par chacune de mes femmes ! (*Epuisé, Juan se laisse retomber sur les coussins, les yeux clos. Un petit temps.*) Est-ce le moment ? Préviens-moi à temps que je me rassemble pour t'affronter de toute ma hauteur...

LA MORT. — Rassurez-vous, beau sire, je vous traiterai en gentilhomme (*Un petit temps.*) Juan, les femmes ne sont ni fées, ni déesses : mais créatures terrestres, soumises au retour périodique de la lune, au mal d'enfant, aux humeurs peccantes et à la chute de poitrine... Que ne t'es-tu gorgé de leurs plus succulents morceaux sans exiger davantage ! Tu as trop exigé des femmes ; demande-t-on à une chatte qu'elle ait des ailes ? Les autres hommes, ce qu'ils ne trouvent pas en elles à la mesure de leur désir, ils l'inventent — ou ils s'en passent.

JUAN. — Ils trichent ou ils abdiquent, moi pas. Aussi m'ont-elles traîné de défaite en défaite.

LA MORT. — On les nommera « conquêtes » : et *Don* Juan renaîtra sous les paupières baissées d'amantes déçues, qui rêveront de lui dans les bras d'amants maladroits...

JUAN, *presque violent.* — Ravale ta prophétie, sorcière ! Don Juan répugne à cette *illusoire* survie de fantôme !

LA MORT. — Mais combien doit-il de maîtresses à l'image *illusoire* que façonnaient de lui leurs amoureux délires ? Combien ont cédé moins à ses attaques brusquées qu'à l'exaltante *illusion* d'être aimées de lui ? Conviens-en.

JUAN. — Parfois, oui, j'ai daigné attendre ; souvent, j'ai rusé ; mais toujours, en fin de compte, je poussais de l'avant, je les forçais ! Toute femelle préfère le soudard au troubadour, crois-en mes expériences. Elles ne sont que sexe impur...

LA MORT. — Il y eut pourtant les délicates, les

craintives, les scrupuleuses, les sentimentales : Inès, Camille, Patricia...

JUAN. — Sexe, te dis-je ! Mais celles-ci dont tu parles cherchent sournoisement une excuse, un masque à ses appétits ; alors elles le baptisent «-cœur » — leur cher « petit cœur » en émoi ! Ah ! Ah !

LA MORT, *grave, un ton en-dessous.* — Avoir nié l'*Amour*, voilà ta pire défaite, Juan. Crois-en mes expériences : *il m'arrive de suspendre, devant Lui, mon pas.* Tu fus aimé, tu n'aimas jamais...

JUAN. — Si...

LA MORT. — Je sais : mais celle-là...

JUAN, *vivement.* — Ne parlons pas d'elle... (*Il se tourne vers la Mort*) mais de toi, Mort, que je m'accoutume à toi avant nos noces...

(*La nourrice a entrouvert la porte : elle écoute un instant, hoche la tête, referme.*)

SIXIEME SEQUENCE

JUAN. — Avant que de me basculer dans les gouffres inconnus, dis-moi : que vais-je trouver sur l'autre rive ? Surtout, de grâce, qu'on m'épargne les reproches et les lamentations de mes « victimes » trépassées... Dis : que trouverai-je ?

LA MORT. — Moi...

JUAN. — Agréable compagne — bien qu'un peu frigide... Et puis ?

LA MORT, *grave.* — Moi encore, rien que moi, moi toujours : c'est moi, l'Eternité...

JUAN. — Tu ne crains pas qu'à la longue ce tête-à-tête ne devienne fastidieux ? Je n'ai jamais pu supporter plus de vingt-quatre heures la même femme...

LA MORT, *lentement.* — Nous étions déjà fiancés dans le ventre de ta mère, et je suis ton indéfectible compagne depuis ton premier souffle. A peine se fut-il résorbé en moi que j'absorbai le second, et ainsi des autres à la cadence de ton pouls. Sur votre minuscule planète vous appelez cela vivre, mais le temps de dire : *je vis*, une parcelle de vous-mêmes est déjà détruite, et vous mourez de chaque seconde retombée en silence derrière vous...

JUAN. — Crois-tu m'apprendres qu'une seule seconde a tant de prix ? Chacune de ces secondes que j'eus à épuiser en quarante années, ne l'ai-je pas emplie d'ardente vie comme si elle devait être la dernière ?... Qui plus que moi a *cherché* continûment à *vaincre* le temps ?

LA MORT, *même jeu.* — C'est *moi* que tu cherchais. Que de fois, à la pointe *extrême* de la volupté, tu manquas de me découvrir ! C'est mon reflet qui t'est apparu quand tu te penchais avec orgueil sur certains visages extasiés et défaits ; c'est mon essence qui s'insinuait dans ton plaisir le plus *aigu* pour lui donner cet avant-goût de l'au-delà...

JUAN. — Oui, oui : le plaisir me fut souvent comme un apprentissage de la mort...

LA MORT. — A mesure que tu croyais broder de chair et de soie la trame de tes jours, c'était *moi* l'envers de cette trame temporelle, et j'en tirais à mesure, un après un, les brins...

JUAN, *la voix angoissée.* — Combien de brins reste-t-il au canevas ?

LA MORT. — Un seul — et le canevas sera nu...

JUAN, *en sursaut violent.* — Non ! pas encore ! pas encore ! Je n'ai pas eu *toutes* les femmes !

LA MORT. — A l'instant tu les répudiais toutes comme inaptes à te combler...

JUAN. — Je mentais !... (*Avec une sourde ferveur.*) Pardon, ô mes maîtresses ! Vous m'avez été lumière, beauté, musique, poésie, nature, astres, substance de moi-même et source de vie ! Si vos pieds ne s'étaient avancés à ma rencontre sur cette terre, je l'aurais désertée... Si le plus émouvant des paysages ne s'était composé de vos traits et de votre chevelure, à quoi bon mes yeux ? A quoi bon ma bouche *sans* vos lèvres ?... Et mes bras, vides de vous, se seraient desséchés... Doux corps des femmes ! Fruit, fleur, flamme... Et ce goût de coquillage... Ah ! fontaine de délices ! Jardin des enchantements ! Doux corps des femmes...

(*Un petit temps.*)

LA MORT, *sarcastique.* — Et qu'elle passe par le sol, cette *savoureuse* architecture ne sera plus que chaos et pestilence...

(*Juan a un petit rire sarcastique.*)

JUAN. — Ah ! Ah ! Tu me ramènes à temps au réel : mon langage prenait un tour emphatique. A dire le vrai...

LA MORT. — Tu vas mentir encore...

JUAN. — ... je n'ai jamais tenu la plupart des femmes que pour guenuches, échauffées et grimaçantes, et juste bonnes à trousser — si, toutefois, d'un ferme contour...

(*La porte s'ouvre. Apparaissent Antonio et la nourrice.*)

SEPTIEME SEQUENCE

LA NOURRICE, *à mi-voix.* — Il continue de parler seul...

LA MORT. — Un corbeau, Juan.

(*Juan tourne la tête.*)

JUAN, *même ton sarcastique.* — Ce cher Tonio ! Pressé ?

ANTONIO. — J'avoue, Monsieur le Comte, que j'étais anxieux de savoir...

JUAN, *le coupant.* — ... Si j'étais déjà revêtu de la « rigor mortis... » Rassurez-vous ! votre médecine fait mervrveille. Elle opère déjà des pieds jusques aux hanches. Elle poursuivra sa marche ascendante, rassurez vos maîtres...

ANTONIO. — Sur mon honneur...

JUAN. — ... et aussi les cocus, dont vous fûtes, car me voici en proie à une *totale* incapacité professionnelle !... Votre épouse, mon cher, était délectable. Un peu simplette en action : mais je lui enseignai de certains raffinements. Usez d'elle, elle vous surprendra — et vous me rendrez grâce... Je ne vous retiens plus...

(*Antonio sort à pas furieux.*)

HUITIEME SEQUENCE

LA MORT. — Il va rosser l'infidèle...

JUAN. — Grand bien lui fasse, elle a besoin de stimulant ! Nourrice, mon gosier brûle : apporte-moi le carafon de Xérès... si ; exauce le dernier souhait d'un moribond, va vite...

(*La nourrice sort.*)

Où en étais-je ?

LA MORT. — Mais *toujours* au même point, Juan : au « ferme contour »...

JUAN. — Oui, je me souvenais des femmes prosternées dans les églises : rien mieux que cette posture ne met en valeur la courbe des hanches et n'éveille l'imagination...

LA MORT. — Certaines ne l'ignorent point...

JUAN. — Bon terrain de chasse ! Je débuchai là quelque pieux gibier. Un jour même, sous la cagoule des Pénitents, pieds nus et cierge en main, je suivis la procession de la Vierge...

LA MORT. — Non : tu suivais une gourgandine aux yeux verts qui figurait sainte Ursule...

JUAN, *petit sourire.* — J'oubliais que tu fus à mes côtés, toujours : jamais jalouse ?

LA MORT. — J'étais si sûre que tu me reviendrais... (*Enchaînant.*) ... et le soir de la procession tu possédas Ursule dans un coin de la chapelle déserte... Après quoi tu décidas de t'abîmer dans la continence, le jeûne, la macération. Voire d'entrer dans les Ordres ! Puis une nouvelle femme passa...

(*La nourrice entre, portant, sur un plateau qu'elle déposera sur la table de chevet, un carafon et une coupe. Elle emplit la coupe.*)

NEUVIEME SEQUENCE

JUAN. — Bienvenue à cette vieille-ci ! Elle va me fournir un ultime plaisir... Ras-bord, Nourrice, je veux tenir tête à tous les esprits infernaux ! Le fier vin ! Souventes fois il me revigora... (*A la Mort.*) N'y compte guère cette fois-ci, chère épouse funèbre... (*Levant la coupe.*) Mort, à ta santé. (*Il boit.*)

LA MORT. — Il m'est assez malaisé de répondre : à la tienne...

LA NOURRICE. — Prenez garde, impie ! (*Elle le sert à nouveau.*)

JUAN. — Quel impiété y a-t-il à trinquer avec la Mort ? Nous battons ensemble le rappel des cadavres, à commencer par le mien...

LA MORT. — J'exècre votre pourriture : je vous aime *vivants !*

JUAN. — ... comme la flamme aime la bûche : pour la dévorer ! Moi, tu me consumes à petit feu, j'en crève de soif ! (*Il lève la coupe vers la nourrice.*) A ta nièce ! A ses futures amours ! (*Il boit.*)

LA MORT, *à mi-voix.* — Ephémères...

LA NOURRICE. — Le vin de Xérès va vous soutenir, Seigneur Juan... Il faudrait vous efforcer d'attendre l'arr... (*Elle hésite.*)

JUAN, *brutal.* — La résurrection ? la vie éternelle ? Je les refuse !

LA MORT. — Sans risques...

LA NOURRICE. — Toujours cette cuirasse d'orgueil...

JUAN, *s'exaltant.* — N'est-il pas plus que jamais le moment de porter cuirasse ? de chevaucher lance au poing ? de hausser mon étendard ? de défier les cohortes célestes ?

LA NOURRICE. — Là ! Là ! Paix, mon beau mignon ! Paix ! Accommodez-vous ! Calmez-vous ! Là ! (*Elle l'accommode sur les coussins.*) Vous devez vous sentir mieux à présent ?

JUAN. — Fort bien — n'était cet anneau de glace qui m'enserre la taille et gagne peu à peu vers le haut... Touche mes cuisses... Eh bien touche-les... (*La nourrice y pose doucement la main.*) Plus fort, tu n'es pas à me langer... plus fort, te dis-je ! pèse, frappe !... (*Il l'écarte et se frappe lui-même des poings plusieurs fois. Il ne sent rien. Un petit temps. La voix rauque.*) Oui : je suis déjà mort plus qu'à moitié...

(*Il retombe sur les coussins, accablé. La nourrice lui caresse doucement le front.*)

LA NOURRICE. — Que puis-je pour toi, mon petit ? Tu n'as envie de rien ?

JUAN, *âprement.* — De tout !... (*Très doux.*) Merci, Nourrice... Ne me dérange plus, je te sonnerai... Merci, va... (*Impérieux.*) Va !

(*La nourrice rapproche la clochette à portée de la main de Juan et sort.*)

DIXIEME SEQUENCE

JUAN. — Plus qu'à moitié ! Ah ! tu aurais dû m'appréhender brusquement, Mort, me saisir en vive forme d'homme, à l'un de ces rares instant où j'ai cru *dépasser* les bornes humaines... Cette nuit-là, par exemple... (*La voix baisse, amoureuse.*) Voici, voici que se recompose entre mes doigts à demi repliés : la forme d'un sein... Une nuit qu'une vierge récente s'était assoupie à mon flanc, j'avais gardé dans la main un sein à la pulpe nacrée, d'un galbe si pur, d'un poids si dense, de structure si achevée dans sa perfection, que je me pris à murmurer : Sommet du Monde !... Comprends-tu ? (*Baissant encore la voix, geste de la main.*) Je tenais au creux de ma paume : l'Univers... Je percevais son rythme secret... je voyais les Dieux !... (*Un petit temps.*) J'aurais voulu m'endormir sur ce jeune sein et ne plus m'éveiller...

LA MORT. — Et tu la quittas, et elle se *tua...*

JUAN, *avec égarement.* — Souvenirs ! Souvenirs ! seuls compagnons de ma dernière heure, que me voulez-vous ? Je vous avais descendus dans la tombe, j'avais scellé la dalle au-dessus de vous... et vous resurgissez, couverts de larmes et de sang !... Ecartez-vous de moi !

(*Il retombe sur les coussins, haletant.*)

JUAN. — Maintenant ? Fais vite... j'étouffe...

LA MORT, *secouant la tête.* — Don Juan doit s'accomplir jusqu'à son dernier souffle...

ONZIEME SEQUENCE

La Mort tourne la tête vers la porte, lève lentement un doigt. Un petit temps. La porte s'entrouvre. Carlotta paraît. Elle se glisse dans la chambre, très émue, un bouquet d'œillets blancs sauvages à la main.

JUAN, *les yeux clos.* — Qui vient d'entrer ?

LA MORT, *déjà insinuante.* — La nièce...

JUAN, *sans bouger.* — Tire les rideaux, petite, j'ai besoin d'air... (*Carlotta tire les rideaux.*) Que je respire une dernière fois les odeurs de Séville..., que j'entende une dernière fois ses rumeurs... (*Un petit temps. On voit par la fenêtre ouverte un ciel étincelant.*) Silence... On ne criera plus : « Sus à Juan ! tue ! tue ! » (*Un petit temps. A Carlotta.*) Regarde sur la place : pas de chaise de poste aux portes du palais ?

LA MORT, *à mi-voix.* — Elle arrive aux portes de la ville...

CARLOTTA, *penchée à la fenêtre.* — Ni torches ni carrosse, Seigneur...

(*On entend préluder une guitare.*)

JUAN. — Ah ! les nocturnes sérénades ! Que de coups d'épée je distribuai à l'entour des balcons ! Que vois-tu ?

CARLOTTA. — La tour de la Giralde brille dans le ciel étoilé... et des feux de navires très loin sur le fleuve...

JUAN. — Mais cette guitare ?

CARLOTTA. — Il fait trop sombre en bas des murailles pour que je...

LA MORT, *soufflant la réponse.* — Un homme en manteau...

CARLOTTA. — Je distingue un homme en manteau sous les fenêtres de...

JUAN. — ... de Clarisse, n'est-il pas vrai ?

CARLOTTA. — De Dona Clarisse, oui.

LA MORT. — Son mari est à la chasse.

JUAN. — Ah ! Ah ! elle se vengera de moi sur le soupirant ! Ecoutons-le soupirer...

(*Carlotta, dos à la fenêtre, ne quitte plus Juan des yeux, comme fascinée. On entend, accompagnée à la guitare, une voix d'homme chantant les « coplas » suivantes, avec brefs interludes de guitare seule.*)

LA VOIX

« J'ai respiré, seul, la rose, et la rose ne sentait [rien...
Mais si nous la respirions ensemble — Ah ! quel [parfum !... »

LA MORT. — Invite à la fête...

LA VOIX

« Dix pétales roses : le bout des doigts de la Belle...
Je sais maintenant que la rose a des griffes ! »

LA MORT. — Escarmouche...

LA VOIX

« Sous le calice de la rose j'ai découvert son cœur...
Non, non ! tu ne ressembles pas à la rose !... »

(*La guitare cesse.*)

JUAN. — Galante plainte ! comment y résister ?

LA MORT. — Comédie-bouffe en trois coplas...

JUAN. — Dénouement : Dona Clarisse s'est retirée de la fenêtre, l'œil luisant... Un doigt sur le sourire, elle s'interroge...

LA MORT. — ... Pas longtemps.

JUAN, *sans bouger, à Carlotta.* — Que fait maintenant l'homme au manteau ?

(*Carlotta, perdue dans sa contemplation, ne répond pas.*)

LA MORT. — La porte s'est entrouverte, il a disparu.

JUAN. — Bonne nuit ! Ah ! Séville ! toujours par tes rues chaudes rôde le plaisir... Si l'on pouvait soulever le toit des maisons, que de couples enlacés !

LA MORT, *à mi-voix, à Carlotta.* — A toi, petite... (*Carlotta ne bouge pas.*) A toi !

(*Carlotta tressaille, vient face au fauteuil, fait une grande révérence.*)

CARLOTTA. — Seigneur.

LA MORT, *même jeu.* — Avance...

(*Carlotta fait un pas et tend timidement son bouquet.*)

CARLOTTA. — J'ai pris la liberté d'apporter ces quelques fleurs à Votre Grâce.

JUAN, *sans bouger, les yeux clos.* — Déjà ?... Pose-les sur mes genoux : on joindra mes mains inertes sur ton bouquet.

(*Carlotta éclate en sanglots.*)

(*Brutal.*) Ne pleure pas ! Je *hais* les larmes !

(*Carlotta se contient, pose le bouquet dans les mains de Juan, s'écarte du fauteuil.*)

(*Juan caresse les fleurs. Radouci.*) Merci.

CARLOTTA. — C'est moi votre très obligée, Monsieur le Comte, puisque votre Grâce daigne les accepter.

JUAN, *les yeux clos, humant le bouquet.* — Œillets blancs de Séville..., miel, musc, poivre... Parfum d'aisselle brune...

LA MORT. — La petite est brune. (*Elle s'écarte.*)

(*Juan ouvre les yeux, regarde Carlotta pour la première fois et va s'animer peu à peu. Un petit temps.*)

JUAN. — Tu savais que j'aimais les œillets ?

CARLOTTA. — Sans doute l'ai-je deviné — mais ce ne sont que des fleurs sauvages...

JUAN. — J'aime les fleurs sauvages... Où les as-tu cueillis ?

CARLOTTA. — Dans les prairies, sur les bords du Guadalquivir...

JUAN. — Tu t'étais échappée de la nourrice ! Que faisais-tu là ?

CARLOTTA. — Je me promenais.

JUAN. — Au bras d'un galant ?

CARLOTTA, *avec assez de hauteur.* — Dois-je vous rappeler, Seigneur, qu'il est naturel à toute jeune Andalouse bien élevée de se promener le bras vide ?

JUAN. — Bonne riposte ! Du moins penses-tu, dans ta fière solitude, à quelque cavalier ?

CARLOTTA, *vivement.* — Aucun.

LA MORT. — Elle *rêve* de toi depuis sa puberté.

JUAN. — Comment t'appelles-tu ?

CARLOTTA. — Carlotta.

JUAN. — Le nom sied à la fille.

CARLOTTA. — Je suis heureuse qu'il plaise à Votre Grâce.

JUAN. — Quel est ton emploi au palais, Carlotta ?

CARLOTTA. — Je veille avec ma tante à la tenue de la maison, au linge fin, aux argenteries...

JUAN. — Morne besogne, je suppose.

CARLOTTA, *vivement.* — Mais je soigne aussi vos perruches arrivées des Amériques : elles sont si gaies !

JUAN. — Et tu ne souhaites rien de mieux que de soigner mes perruches ? Tu n'as pas envie de te divertir ? d'aller danser ?

CARLOTTA. — Ma tante me l'interdit.

JUAN. — Pourquoi ?

CARLOTTA. — Elle dit que la danse incite les filles au péché.

JUAN. — Sais-tu ce qu'est le péché ?

CARLOTTA. — Oui : tout ce qui est contraire aux Neuf Commandements.

JUAN. — Non. Il n'y a qu'*un seul* péché : vivre *contrairement* à sa nature. On ne pêche jamais que contre soi-même.

CARLOTTA. — Je ne comprends pas... (*Vivement.*) D'ailleurs je suis bien ici, je *préfère* rester ici... (*Petite révérence.*) pour vous servir, Seigneur... Juan...

JUAN. — A *quoi* maintenant, je ne suis plus contagieux !

LA MORT. — Les *mots* le sont, les *mots* se font image, l'image *mène* les filles...

JUAN. — Fâcheuse image que celle d'un mourant...

CARLOTTA, *avec feu.* — Je ne *veux* pas que vous mouriez !

JUAN. — Ils sont tant à souhaiter ma mort qu'elle finira par venir...

CARLOTTA, *même jeu.* — Mais si je souhaite, moi, de vous garder !

JUAN. — Qu'y peux-tu, innocente !

CARLOTTA. — J'ai *tant* prié !

JUAN. — Tu es donc pieuse ?

CARLOTTA. — Je ne sais pas, je priais pour vous.

JUAN. — Que de temps perdu, Carlotta ?

CARLOTTA. — Le temps me paraissait court à vous confier à Dieu.

JUAN. — Encore Dieu... Lui fais-tu crédit ?... ou s'il t'accorde déjà quelque *insigne* faveur ?

CARLOTTA. — Ne vous a-t-il pas donné la vie ?...

JUAN. — Ce n'est certes pas là ce qu'il fit de mieux !

CARLOTTA. — Que Votre Grâce me permette de ne pas penser comme elle là-dessus.

JUAN. — Ma Grâce permet... Ainsi tu fréquentes la paroisse ?

CARLOTTA. — Pour la messe du matin et le « Tantum ergo » du soir.

JUAN. — Tu *aimes* assister aux offices ?

CARLOTTA, *vivement.* — Surtout les jours de grande fête.

JUAN. — Cierges, or, pourpre, encens, musique !... De quoi toucher ton « petit cœur », hé ?

CARLOTTA. — Oh oui ! Je suis comme transpercée par le ravissement.

LA MORT. — Mystique, donc passionnée.

(*Carlotta, l'air inquiet, parcourt la chambre d'un regard qui traverse la Mort sans la voir.*)

JUAN. — Que cherches-tu ?

LA MORT. — Elle *commence* à me pressentir : moi aussi j'ai mon parfum.

CARLOTTA, *en écho.* — « Parfum »... (*Un petit temps.*) Sommes-nous bien seuls, Seigneur ! Je crois entendre des mots étranges qui ne sortent ni de votre bouche, ni de la mienne... et je ne vois personne...

JUAN. — Il n'est encore de vivant dans cette chambre que moi et toi...

(*Un petit temps, Carlotta, gênée, s'apprête à partir.*)

CARLOTTA. — Mais je ne veux pas importuner Votre Grâce... (*Elle fait la grande révérence et se détourne vers la porte.*)

LA MORT. — Tu la laisses sortir ?

JUAN. — Attends... Assieds-toi. (*Carlotta hésite.*) Assieds-toi...

(*Carlotta va au tabouret, l'écarte un peu de Juan, s'assied.*)

JUAN. — Quel âge as-tu ?

CARLOTTA. — Quinze ans.

LA MORT. — Quinze ans, Juan !

JUAN. — Pourquoi n'es-tu pas venue plus tôt ?

CARLOTTA, *après une hésitation.* — Je suis venue plusieurs fois jusqu'à votre porte, et ne suis pas entrée...

JUAN. — *Dommage...* Je te faisais peur ?

CARLOTTA, *à mi-voix, comme à elle-même.* — J'avais plus à craindre de moi que de vous.

JUAN, *qui n'a pas entendu.* — Sans doute te sauvais-tu, terrorisée, dès que tu entendais mon pas s'avancer le long d'un corridor ?

CARLOTTA. — Non : je me dissimulais pour vous regarder passer.

JUAN. — Ah ? Ah ?... Et que pensais-tu à mon passage ?

(*Silence de Carlotta.*)

LA MORT. — Elle n'ose pas te répondre.

JUAN. — Mais je devine... Tu te disais : voici le perverti, le pervertisseur — enfin ce qu'elles disaient toutes...

LA MORT. — Après.

CARLOTTA. — Moi, je ne vous juge point : et pourquoi aurais-je dit des paroles que je ne comprends pas ?

JUAN. — Alors que pensais-tu ?... Parle !

CARLOTTA. — Je ne pouvais pas penser, je vous trouvais beau...

JUAN. — Comment ! Je ne te faisais pas *horreur* ?

CARLOTTA. — « Horreur » — *Vous ?*

JUAN. — Moi ! du fait de mes innombrables « crimes » !

CARLOTTA. — Je ne crois à rien de ce que les mauvaises gens chuchotent sur vous dans la ville.

JUAN. — Tu as tort : je suis *pire* que ma légende.

CARLOTTA. — J'ignore votre légende, mais je *sais* que vous êtes malheureux.

JUAN, *sarcastique.* — Malheureux ! Et comment le sais-tu ?

CARLOTTA. — Je le vois.

JUAN, *même jeu.* — Et à quoi le vois-tu ?

CARLOTTA. — A vos yeux.

JUAN. — Et qu'ont-ils donc, mes yeux ?

CARLOTTA. — Ils sont tristes toujours, si tristes !... tellement tristes que l'on aimerait de vous consoler...

JUAN, *se rebllant.* — Qua'i-je à faire de ta pitié !

CARLOTTA. — Il ne s'agit pas de ma pitié mais de votre joie.

JUAN. — Niaiserie ! Tu ne les vis jamais, « mes yeux », quand je convoitais une femme !

CARLOTTA. — Ils n'étaient plus vos yeux, mais ceux des démons.

JUAN, *tendu vers elle, brutal.* — Regarde-les bien quand ils te regardent ! Y vois-tu mes démons danser leur sarabande ?

(*Carlotta se dresse et s'écarte.*)

Ah ! Ah ! ils te voient, ceux-là, et l'envie leur vient de *mordre* dans ta chair *fraîche !* Reste !

CARLOTTA, *bouleversée.* — Seigneur Juan... laissez-moi partir...

JUAN. — Tu ne tiens donc pas à me prodiguer de la « joie » ?

CARLOTTA. — *Laissez-moi* partir !

JUAN. — Pourquoi prends-tu soudain cette allure de biche traquée par un loup ? La biche prétend-elle encore à « consoler » le loup d'être loup ?

CARLOTTA. — Je vous *supplie* de me laisser partir !

JUAN. — Le loup ne fait plus « pitié » à la biche ? Elle redoute maintenant ses ongles et ses crocs ?

CARLOTTA. — Je ne redoute que votre présence et votre voix... (*Avec emportement, un pas vers le fauteuil.*) Mais *ordonnez-moi donc* de partir !

JUAN. — *Comme* tu me plais, Carlotta ! Tu as du feu, de la grâce, la taille flexible, des mains d'aristocrate, un corsage où palpitent deux suaves colombes... (*Carlotta recule d'un pas.*) Et sous tes jupes ? de belles jambes ?

CARLOTTA, *reculant d'un pas.* — Taisez-vous, Seigneur...

LA MORT. — Longues.

JUAN. — Les *longues* jambes des femmes sont le plus *court* chemin vers le paradis !... Tu es vierge ?

CARLOTTA, *reculant d'un pas.* — Taisez-vous...

LA MORT. — Close et pure.

JUAN. — C'est là une infirmité qui passe vite aux pucelles, hâte-toi d'en guérir ! Car plus vite encore

passent les jours : les jours ne sont que des heures, les heures que des minutes, les minutes coulent comme le sang d'une plaie vive, hâte-toi d'en jouir !

LA MORT. — Voici qu'elle tremble, souffle sur la braise !

CARLOTTA, *égarée.* — Ah ! tout brûle ici, tout brûle !

JUAN, *crescendo jusqu'à la fin.* — Elle viendra pour toi la *brûlante* minute où tu sentiras sourdre et s'irriguer dans ton corps scellé la sève printanière... Elle t'inondera de son flux torrentiel... Tes petites mamelles gonfleront et tu *suivras* leurs bourgeons durcis en *quête* d'une bouche !

CARLOTTA, *défaillante.* — Arrêtez !

JUAN. — Une *bête* encore inconnue s'éveillera au plus intime de toi, tyrannique, égarée, avide !

CARLOTTA. — Arrêtez !

JUAN. — Et tu auras beau serrer les genoux, d'eux-mêmes, malgré tes peurs et tes pudeurs, tes genoux s'ouvriront !

CARLOTTA, *pantelante.* — Grâce ! je demande grâce !

LA MORT. — Trop tard.

CARLOTTA, *se rendant.* — Vous voyez bien que je n'ai plus de force contre vous !

JUAN, *violent, égaré.* — Tu n'avais qu'à en réserver pour te défendre ! (*Il jette le bouquet au sol.*) Maintenant je vais te *voler* à celui qui croira t'avoir, le nigaud, quand je ne serai plus ! Ecoute bien, écoute ! et tu ne pourras *plus* m'oublier !... C'est à moi que tu penseras le soir de tes noces, à *moi* Juan ! C'est *mon* nom que tu balbutieras sous la première atteinte — je le *veux* !

CARLOTTA, *subjuguée, dans un souffle.* — Oui...

JUAN. — C'est *ma* bouche qui boira tes gémissements !

CARLOTTA. — Oui...

JUAN. — C'est *mon* torse qui s'abattra sur toi comme un chêne foudroyé !

CARLOTTA. — Oui...

JUAN. — C'est *moi* qui te poignarderai ! Moi le mort je veux être présent jusqu'au fond de tes entrailles !

CARLOTTA, *vaincue, avec passion.* — Oui, Juan, oui ! je t'appartiens ! tout entière ! à toi *seul* ! *pour la vie !* (*Carlotta s'est avancée brusquement et s'abat à genoux, baisant les mains de Juan.*)

JUAN, *d'une voix étouffée, les yeux clos.* — *Merci,* enfant ! Tu es ma plus *grande* victoire !

(*Carlotta se redresse brusquement, met les mains sur son visage, s'enfuit vers la porte, disparaît. Juan retombe sur les coussins, épuisé : sa voix va baisser jusqu'à la fin.*)

DOUZIEME SEQUENCE

LA MORT, *avec éclat.* — Mille et quatre ! Une maîtresse posthume ! Somptueux cadeau, Juan... Mais j'y aurai ma part...

JUAN. — Que veux-tu dire ?

LA MORT. — Ne m'interroge pas là-dessus.

JUAN. — Au moins dis-moi... comment a-t-elle deviné ta présence ?

LA MORT, *lentement.* — N'étais-je pas présente, *souverainement* présente, à travers ton propre regard ? et dans ce fauteuil, ce lit, ces armes, ces flambeaux, l'air même de cette chambre tout imprégné de moi ? Moi attentive et manifeste. (*Geste vers la fenêtre.*) jusque dans les présages figurés par ces astres ?

JUAN. — Est-il aussi en ton pouvoir de... ? La clochette... (*Geste du menton vers la clochette.*)

LA MORT, *saisissant la clochette.* — Certains disciples du Christ m'annoncent parfois de cette manière-ci...

(*Elle fait tinter quatre ou cinq coups espacés, puis repose la clochette. Aussitôt, on entend au dehors, sur la même cadence, une cloche à timbre grave, sonnant le glas. Jusqu'à la fin.*)

JUAN. — Ah !... le glas des agonisants... Vas-tu me faire souffrir ?

LA MORT, *musicale.* — Je suis aussi simple qu'un souffle de vent sur la mer : il passe... et la gouttelette d'eau qu'il emporte dans sa transparente main s'évapore au soleil...

(*Entre vivement la nourrice. Elle va à Juan : il ouvre les yeux.*)

TREIZIEME SEQUENCE

LA NOURRICE. — Tu m'appelles ?

JUAN. — C'est toi qui es allée demander à ton saint homme qu'il tire sur la corde de sa cloche ? Puisse-t-il s'étrangler avec !

LA NOURRICE, *très grave.* — Seigneur Juan, il est temps de songer au salut de votre âme avant qu'elle ne se présente devant son Créateur...

JUAN, *un sursaut d'ironie.* — Je suis prêt à me présenter *moi-même* devant mon créateur, mais pas très sûr qu'il tienne, lui, à me rencontrer... De son point de vue, il n'a guère à s'enorgueillir de sa créature...

LA NOURRICE. — C'est votre orgueil à vous, Monsieur le Comte, qui vous dresse contre lui jusqu'à la fin. Mais s'insurger *contre* Dieu, c'est croire en Dieu...

JUAN. — Mais je crois que Dieu est partout (*Faible sourire.*) *même* dans les églises... Ce credo t'apaise-t-il ? Tu n'as rien à redouter de sa colère pour ma vie future...

LA NOURRICE. — Pense à ta vie d'ici-bas, mon pauvre petit, souillée de luxures abominables !

JUAN, *grave.* — Qui te dit, Nourrice... que ces luxures mêmes ne se tournaient pas finalement en holocauste *purificateur* ? Qui te dit que la femme n'ait pas servi d'escalier d'or, d'arche de grâce entre moi et l'infini ? Et les ferveurs ineffables où je me consumais au creuset des sens et qui m'exaltaient en béatitude, n'était-ce pas là ma façon à moi de prier, ma façon de pourchasser le Divin ? d'interroger son mystère ? de *crier* vers sa face ? Ah ! de tout mon être !

LA NOURRICE, *une lueur d'espoir.* — Se pourrait-il que tu aies cheminé vers lui par d'autres voies que les communes ?

JUAN. — Qui te dit que je n'ai pas attendu sa réponse avec une angoisse si *désespérée* qu'elle *rachetait* ce que tu appelles mes souillures... L'Oracle n'a pas daigné répondre...

LA NOURRICE. — Dieu n'est que Justice et Miséricorde !

JUAN. — Si oui, rassure-toi : Juan mérite le ciel pour les tourments qu'il endura sur la terre...

(*Le valet ouvre la porte, fait un signe d'appel à la nourrice qui s'empresse vers lui.*)

LE VALET, *à voix basse.* — Madame la Comtesse vient d'arriver. (*Il sort vivement.*)

JUAN, *sans bouger.* — Serait-ce in extremis un envoyé du Roi ? ou déjà le fabricant de cercueils qui vient aux mesures ? l'ordonnateur des funérailles ?

LA NOURRICE. — Quelqu'un de la maison me fait demander, je reviens tout à l'heure. (*Elle sort vivement.*)

LA MORT. — Voici *Celle* que tu attendais... et pour qui j'ai suspendu mon pas...

(*Toujours le glas. On entend chanter au dehors ces coplas enjouées accompagnées à la guitare.*)

QUATORZIEME SEQUENCE

LA VOIX DU CHANTEUR

— « La niña de Valence a le pied si petit, si petit
Qu'il tiendrait dans le creux de ma main... »
— « La niña de Cordoue a la bouchhe si petite, [si petite
Qu'elle tiendrait dans un seul de mes baisers... »
— « Mais la niña de Séville a les yeux si grands, [si grands
« Qu'il me faudrait la vie pour en faire [le tour !... »

(*La voix se tait. Un petit temps.*)

JUAN, *les yeux clos avec une noire amertume.* — *Rien !* toute une vie pour *rien !*

LA MORT. — Que moi : la minute de vérité.

JUAN, *lentement.* — De la paix... Fin de ma tragédie... Sans doute mon destin fut-il d'être *condamné* aux femmes... Peut-être aussi n'ai-je été qu'un enfant perdu à la recherche incessante de l'*antre* maternel — chaleur, refuge, oubli...

(*Un petit temps. Puis apparaît sur le seuil la Dame en noir, dans un manteau dont le capuchon est baissé. Derrière elle, la nourrice, puis Carlotta, qui s'agenouille aussitôt à l'écart, tournée vers le fauteuil qu'elle ne quittera plus des yeux. Puis le valet qui s'agenouille près de la porte.*)

LA NOURRICE, *à mi-voix.* — Vous êtes parvenue à temps, Madame la Comtesse : Dieu va le rappeler d'un instant à l'autre...

(*Juan tourne lentement la tête vers la porte.*)

JUAN, *un cri d'enfant.* — Maman !...

(*La comtesse abaisse son capuchon, s'approche du fauteuil, baise longuement Juan au front. Juan lui a saisi une main et y couche son visage, les yeux clos.*)

(*D'une voix profonde.*) Maman... vous êtes la *seule* femme que j'aie jamais aimée...

LA NOURRICE, *se signant.* — « Deo gratias ! » il est sauvé ! (*Elle va à Carlotta qui pleure à genoux, se penche vers elle. Très grave, à mi-voix.*) Tu as le droit de le pleurer, Carlotta, mais d'abord le *devoir* de prier pour son repos éternel : car cet homme était ton père...

(*Elle va s'agenouiller à gauche du fauteuil. La comtesse s'est agenouillée à droite et contemple avec douleur le visage de son fils. La Mort est debout derrière le fauteuil.*)

CARLOTTA, *la voix étranglée par l'horreur.* — Mon père... (*Elle ramasse le bouquet jeté par Juan, se lève, recule pas à pas vers la porte sans quitter Juan des yeux.*) Mon père...

(*La Mort lève un doigt vers elle : Carlotta, cette fois-ci, la voit.*)

LA MORT. — Je te rejoins, petite... Sur les bords du Guadalquivir...

(*Carlotta sort d'un pas somnambulique. La Mort se penche vers Juan, très douce.*)

Maintenant, Juan...

JUAN, *ouvrant les yeux.* — Que tu es belle, ô mon dernier baiser !

LA MORT. — Viens...

JUAN, *un dernier sourire ironique.* — C'est bien à mon tour de dire : prends-moi...

(*La Mort abaisse lentement sa mantille devant leurs deux visages rapprochés, lui encercle lentement le torse de ses bras. Ils s'immobilisent. La comtesse joint les mains, le visage levé.*)

LA COMTESSE, *à mi-voix.* — « De profundis clamavi ad te, Domine, Domine exaudi vocem meam... »

(*Le rideau commence à descendre lentement.*)

LE VALET ET LA NOURRICE, *même jeu.* — « Fiant aures tuae intendentes in vocem deprecationis meae... Si iniquitates observaveris, Domine, Domine quis sustinebit ?... »

RIDEAU

ABONNEMENT ANNUEL

(23 numéros, 50 pièces.) **France et Union Française** (couverture cartonnée) : **2.600 fr. Etranger : 3.200 fr. français** réglables par chèque libellé dans la monnaie nationale

L'AVANT SCENE
Fémina Théâtre
75, rue Saint-Lazare, PARIS (IXe) - Tél. TRI. 86-82
C. C. P. PARIS 7353-00

BELGIQUE, GRAND-DUCHE ET CONGO BELGE
M. H. VAN SCHENDEL,
5, rue Brialmont, Bruxelles
Un an : 390 fr. B.
C.C.P. 2364-99

SUISSE
Roger HAEFELI,
11, avenue Jolimont, Genève
Un an : 35 fr. C. C. P. 1.6390

MAROC
LE MEUR,
7, cours Lyautey, Rabat
C.C.P. Maroc 374-32 Rabat

Tout changement d'adresse doit être accompagné d'une somme de quarante-cinq francs en timbres et d'une bande d'expédition

La quinzaine dramatique, par André Camp

" Oreste ", *d'ALFIERI, par la Compagnie VITTORIO GASSMAN* (THEATRE DES NATIONS)

Vittorio Gassmann, que l'on considère au-delà des Alpes comme le plus grand tragédien italien actuel, est venu nous prouver, à la tête de sa compagnie, que cette réputation n'était en rien usurpée. Vedette de la semaine italienne du Théâtre des Nations, il a tenu à nous présenter, dans sa propre mise en scène, la tragédie d'Alfieri : *Oreste*.

Il faut reconnaître que cette présentation constitue un spectacle de toute première qualité. Le drame de l'auteur du XVIIIe siècle est centré sur le retour clandestin d'Oreste à Argos et sur sa lutte ouverte avec Egisthe. Justicier jusqu'au matricide, puisqu'il tuera Clytemnestre de sa main après avoir abattu Egisthe, Oreste, en dépit de l'affectueuse sollicitude d'Electre et de Pylade, sombrera dans la folie. La tragique chaîne de crimes, commencée dix ans plus tôt par l'assassinat d'Agamemnon, est bouclée.

Le style mâle, serré, rempli d'images frappantes et de fortes pensées du poète d'Asti, l'action sobre jusqu'à la sécheresse de sa pièce nous sont remarquablement restitués dans la mise en scène de Vittorio Gassman. Sans tricher avec le lyrisme emphatique de l'époque, le metteur en scène a recherché l'efficacité et la simplicité qui pouvaient nous rendre l'œuvre classique plus proche. Evitant le réalisme à grand spectacle avec déploiement de figurants, il a ramené les mouvements de soldats et de foule à l'essentiel, le drame se passant à l'intérieur des personnages et non autour d'eux.

De même, son interprétation du rôle d'Oreste est conçue dans un sens identique : peu de cris, beaucoup d'intensité. Les autres interprètes, tous excellents, jouent sur le même registre. Aussi, serait-il injuste de ne pas citer l'ardeur frémissante d'Elena Zareschi (Electre), et l'amitié agissante de Giulio Bosetti (Pylade).

Grâce à Vittorio Gassman et sa troupe, Alfieri et l'Italie sont brillamment représentés en cette saison 1957 du Théâtre des Nations.

"La savetière prodigieuse" et "Don Perlimplin", *de FEDERICO GARCIA LORCA* (THEATRE DE LUTECE)

Lorca, toujours Lorca. Tandis que *La Maison de Bernarda*, après plus de quatre cents représentations, émigre du Studio des Champs-Elysées vers les Grands Boulevards et le Théâtre de l'Ambigu, le jeune théâtre de Lutèce, aux frontières du Quartier Latin, affiche, à son tour un spectacle Federico Garcia Lorca.

C'est la Compagnie Bernard Jenny qui présente, au cours du même programme, deux œuvres très différentes du poète andalou : *La Savetière prodigieuse* et *Don Perlimplin ou les Amours de Bélise en son jardin*. La fantaisie poétique et tragique de *Don Perlimplin* était déjà connue du public parisien puisque, par deux fois, Maurice Jacquemont la monta au Studio des Champs-Elysées avec un succès indéniable. Par contre, *La Savetière prodigieuse*, à l'exception de quelques représentations épisodiques, n'avait jamais connu, à Paris, les honneurs d'une scène régulière. Grâce à Bernard Jenny et à ses comédiens voici une lacune comblée.

La Savetière prodigieuse n'est pas, et de loin, la meilleure pièce de Lorca. C'est une farce, d'ambiance et d'inspiration populaires, qui ne renouvelle pas un genre traditionnel. On sent que l'auteur fait ses premières armes — l'œuvre est de 1930 — dans un genre qu'il marquera de sa personnalité par la suite. L'histoire de la jeune savetière qui rend la vie impossible à son vieux savetier de mari, au point que celui-ci finit par s'enfuir, et s'aperçoit alors que c'était l'homme de sa vie, n'a, en soi, rien de particulièrement original. Ce qui fait son intérêt et son agrément, c'est son entrain, son rythme qui, surtout dans la deuxième partie, devient irrésistible. Comme toujours en pareil cas, le rôle de l'interprétation est primordial. Bernard Jenny l'a bien compris en confiant le personnage de la Savetière à Anne Caprile qui, par sa présence physique et son abattage, mène l'affaire rondement. A sa suite — à ses trousses, pourrait-on dire — une nombreuse distribution, dont il faut détacher Robert Bazil, honnête savetier, et un délicieux garçonnet, le petit Dominique, joue le jeu avec conviction.

Don Perlimplin — mieux traduit, également — est d'une autre qualité. Quoique le thème soit sensiblement le même — la jeune femme et le vieux soupirant — le génie de Lorca s'y révèle tout entier. La farce, que l'auteur a qualifiée « d'alleluia érotique », rend un son étonnamment tragique. Perlimplin, vieux célibataire a épousé Bélise, trop jeune et trop belle pour lui. Mais l'amour qu'il porte à cette femme qu'il n'a pas recherchée, le sublimise. Ne pouvant la satisfaire, il lui suggère l'image d'un amant idéal et inaccessible qui se tuera sous ses yeux. Car l'amant, pour lequel soupirera, désormais, Bélise en son jardin, n'est autre que Perlimplin lui-même. Ne pouvant offrir son corps trop laid à celle qu'il aime, il le détruit pour lui offrir son âme.

Pièce terrible, ramassée en quatre tableaux, elle a la grandeur tragique et la simplicité des authentiques chefs-d'œuvre. Sa réalisation posait des problèmes délicats, car chaque intention, chaque mot a sa raison d'être et exige une fidélité intransigeante de la part du metteur en scène et des interprètes. Le travail effectué par Bernard Jenny et son équipe sur le texte de Lorca est, à ce propos digne d'éloge.

Tous les acteurs, tous les éléments du spectacle sont en place, à leur place. La musique de Claude Arrieu se fond merveilleusement dans les poèmes de Lorca. Le décor de John Godenne conserve le côté irréel et inachevé voulu par l'auteur. Quant à l'interprétation, si elle nous permet d'applaudir Anne Caprile-Bélise dans un autre aspect de son talent, elle nous permet aussi de découvrir un extraordinaire comédien, Pierre Debauche, qui incarne don Perlimplin. Sans effets, sans recherche ni prétention, il est, quand il le haut, humain et ridicule, tendre et émouvant, grandiose et pathétique. Il est, surtout, Perlimplin. Je ne saurai mieux dire.

Le Directeur-Gérant : Jacques CHARRIÈRE.

IMPRIMERIE COMMERCIALE, 6, rue Gambetta, Le Mans. — 37.758.

SPECTACLES DE PARIS — QUELQUES SCÈNES DE "THÉ ET SYMPATHIE"

(Photos BERNAND.)



LAURA : Tu n'as pas froid, là-haut, avec tes camarades ?... On a peut-être coupé le chauffage un peu trop tôt, non ? (Acte I.)



HERBERT : Et, entre nous, je me demande, madame Reynolds, comment vous avez bien pu faire pour harponner ce crocodile. (Acte I.)



BILL : Je regrette le mal que je te fais, Herbert. Je te devais la vérité.
HERBERT : Et tout le monde est au courant? (Acte III.)



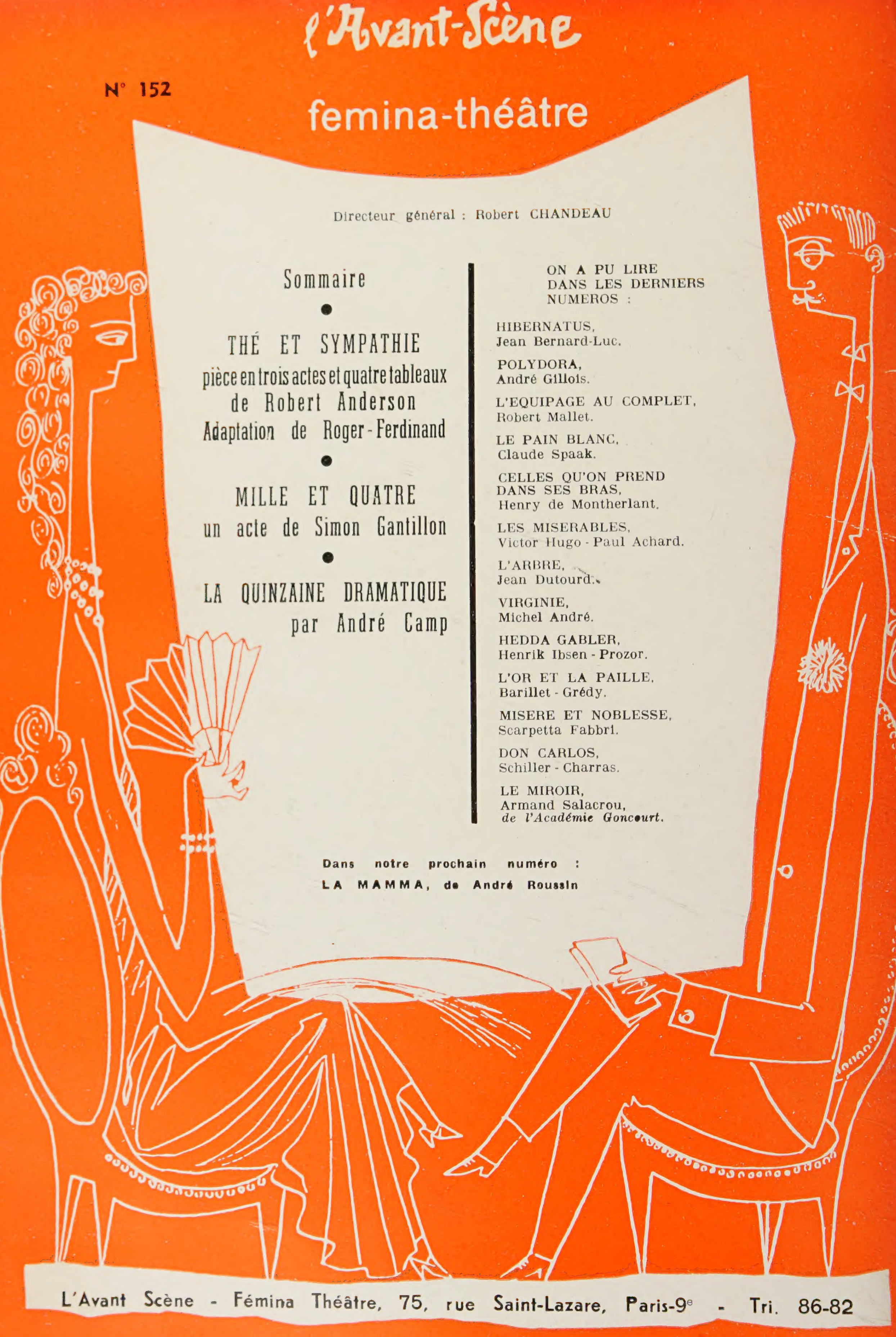
LAURA : Plus tard, quand tu raconteras cette histoire, car tu la raconteras... Sois gentil... n'est-ce pas ? (Acte III.)



PIERRE DEBAUCHE et ANNE CAPRILE parlent d'amour au Théâtre de Lutèce. La jeune femme et le vieux mari, les éternels pantins animés par Lorca dans son *Don Perlimplin*



VITTORIO GASSMAN et ELENA ZARESCHI forment le couple fraternel et passionné d'Oreste et Electre dans la tragédie classique d'Alfieri : *Oreste*, jouée en italien au théâtre des Nations



Prix : France, 150 fr. ● Etranger, 180 fr.